This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

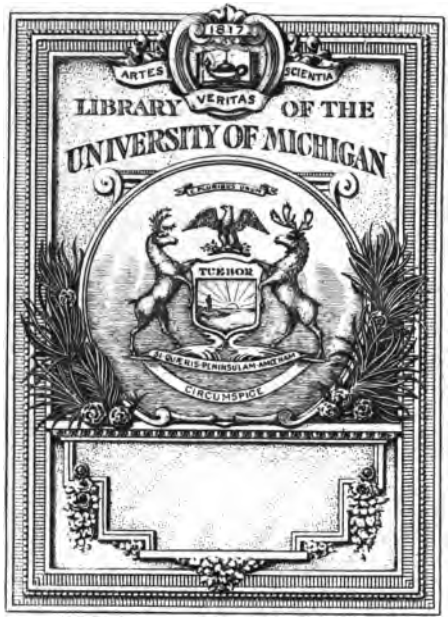
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

A 459693

SERMONS,

PANÉGYRIQUES,

ORAISON ET ÉLOGES FUNÈBRES,

DISCOURS DIVERS.

II.

IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

SERMONS,

PANÉGYRIQUES,

ORAISON ET ÉLOGES FUNÈBRES,

DISCOURS DIVERS,

PAR M. L'ABBÉ DE BONNEVIE,

CHANOINE DE LYON
ET VICAIRE-GÉNÉRAL DE TOULOUSE;

SUIVIS

D'UN SERMON INÉDIT

DU R. P. CHAPELAIN,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

TOME II.

PARIS,

AUDIN, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N° 25;
URBAIN CANEL, RUE HAUTEFEUILLE, N° 5.

1823.

BX
1756
.B72
v.2

0929363-190

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

Pages

SERMON sur le Ciel, pour le jour de la fête de sainte Ursule. 1
——— sur l'Église. 39
——— sur le Purgatoire. 76
——— sur la Confession, pour le dimanche des Rameaux. 110
——— sur la Présence réelle. 152
——— sur la Mort. 187
——— sur le Jugement dernier. 222
——— sur la Miséricorde. 256
——— sur le danger des Livres contre les mœurs. 296
——— de l'importance d'une bonne Éducation. 337
——— de la nécessité de la Religion dans l'éducation. 375

FIN DE LA TABLE.

gneur ; parée d'une modestie inaccessible aux traits de l'adulation, d'une simplicité que la moindre intrigue déconcerte, d'une affabilité qui sert de voile à la splendeur de son origine ; dont la charité ardente, l'inaltérable bonté, l'humilité profonde ne se démentirent jamais ; toujours obéissante aux ordres de son père dont elle chérissoit les droits sur sa tendresse, toujours obéissante aux ordres de Dieu dont elle adoroit les droits sur sa virginité ; qui, recherchée par des princes illustres, se dérobe à leurs empressemens, ne voulant d'autre alliance que son alliance avec J.-C. ; dont le caractère éprouvé, rassemblant autour d'elle de nombreuses imitatrices de ses nobles desseins, franchit les mers avec sa nouvelle famille, et va chez un peuple nouveau offrir le singulier spectacle d'une constance qui préfère le martyre au diadême ; qui, réservée à la plus cruelle des situations, mais supérieure à tous les événemens, désarme la tyrannie impudique par la fermeté de ses réponses, la douceur de ses accens, et la majesté de ses regards ; déjoue par l'immobilité de sa candeur tous les artifices de la politique, calme par son inébranlable sérénité la fureur qui menace, tonne, étincelle ; pour laquelle les apprêts du supplice, lorsque

la vengeance rougit de sa surprise, ne sont que les apprêts du triomphe; tombant enfin sous le fer des bourreaux, comme un lys sans tache qu'attendent les pavillons de l'immortalité? Voilà le tableau ébauché de votre sainte patronne : mais, je le demande, sans le ciel, comment expliquer la terre? N'y a-t-il pas dans la magnanime Ursule une grandeur humaine que le ciel seul peut résoudre : qui comprendra sans lui et sa vie et sa mort? Et n'ai-je pas le droit de répéter que, par une grâce aussi consolante que nécessaire, dès ici-bas notre demeure est dans le ciel; que le ciel seul peut éclairer les voies de la Providence; et que si notre pensée ne remonte jamais à sa source, notre pélerinage seroit inintelligible?

En effet, la succession des âges de la vie, qu'est-elle autre chose qu'une succession de peines? L'enfant ouvre les yeux à la lumière; des pleurs, des cris, tous les accidens de la foiblesse : voilà son partage. Une adolescence vive et impétueuse remplace le premier âge, fatigue la vigilance de sa légèreté ou de son ingratitude ou de sa malice précoce, et du premier jour de la raison fait quelquefois le dernier de son innocence. Un âge plus mûr tempère son ardeur; mais c'est la saison des périls, des écueils

et des naufrages, où l'homme, jouet des événemens, n'est jamais moins à lui que lorsqu'il paroît être plus exempt de toute gêne. La vieillesse chagrine sillonne tristement, de l'amertume de ses regrets, le court espace qui la sépare du tombeau. Dites-moi donc quel instant est marqué pour le bonheur? Cependant, nous voulons être heureux, c'est le cri de la nature. Divisés entre les objets de notre bonheur, nous regardons le bonheur comme notre objet unique. Lors même qu'entraîné par les passions l'homme perd de vue ses plus graves intérêts, c'est toujours son bonheur qu'il cherche dans le malheur qu'il trouve; également à plaindre, dans son désordre funeste, d'avoir un penchant si actif au milieu de tant d'obstacles qui le compriment, et de vouloir resserrer, entre des bornes si étroites, un cœur formé par Dieu, et vaste comme l'éternité, qui, reconnoissant l'un pour l'auteur, et désirant l'autre pour apanage, a pris, si j'ose ainsi parler, entre les mains de Dieu, le goût de la Divinité même.

Étrange inconséquence! c'est que nous ambitionnons tout, excepté le ciel; c'est que nous n'élevons que des édifices d'orgueil qu'un souffle renverse; c'est que nous nous mettons

sous le joug du temps qui brise et ravage tout par son invincible rapidité; c'est que nos aînés dans la religion, qui devroient être nos modèles, s'occupoient de réalités, bien différentes des chimères qui nous abusent; c'est que nous nous bornons au présent, qui n'est déjà plus quand on le nomme; c'est que nous détachons nos regards du ciel pour oublier ses jugemens; c'est que nous feignons d'ignorer que le monde actuel n'est fait que pour le monde à venir, que tout ce qui passe a ses rapports secrets avec le siècle éternel où rien ne passera plus, que tout ce que nous voyons n'est que la figure et l'attente des choses invisibles, et que Dieu, le seul moteur et le seul immobile, n'agit dans le temps que pour ce qui ne changera point; c'est que nos âmes rétrécies ne sauroient plus contenir la magnificence des promesses divines; c'est qu'elle nous est étrangère la belle maxime de saint Léon : La foi est la vigueur des grandes âmes, *fides est magnarum vigor mentium*; c'est que nous n'aimons point à nous rappeler qu'au contraire du paganisme qui divinisoit, en quelque sorte, la vie, en renfermant toute la destinée de l'homme dans ses plaisirs et dans ses illusions, le christianisme, qui est descendu du ciel pour y remonter avec nous, a su bien autrement

diviniser la mort, en faisant d'elle le commencement de notre véritable existence : cherchez les choses d'en haut, *quæ sursùm sunt quærite;* goûtez les choses d'en haut, *quæ sursùm sunt sapite;* et vous serez convaincus que le miracle de la bonté divine est de nous procurer, dans le désir du ciel, assez de bonheur pour nous dédommager des afflictions de la vie, et de répandre assez d'afflictions sur la vie pour ne nous attacher qu'au bonheur du ciel. Oui, Seigneur, le bonheur du juste commencé par l'espérance du ciel, le bonheur du juste consommé par la jouissance du ciel; voilà le double prodige de votre miséricorde et de votre puissance, et c'est aussi le plan de ce discours.

Mais tandis que, d'une main tremblante, j'essaierai d'entr'ouvrir le nuage qui couvre la montagne de Sion et ses brillantes demeures, puisse l'ardeur de votre foi suppléer à ce qui manquera à notre foiblesse! puisse-t-elle vous dire ce que nous ne vous dirons pas! puissiez-vous sentir ce qu'il ne nous est pas donné de vous faire entendre! Reine du ciel, j'ai besoin de votre secours pour le peindre.

PREMIÈRE PARTIE.

O touchante bonté de notre Dieu! Quoique la félicité promise à la vertu dans l'autre vie soit le grand objet de la loi nouvelle, il a voulu que l'espérance du ciel commençât sur la terre le bonheur que la jouissance du ciel doit consommer.

Le bonheur! le bonheur! voilà le vœu suprême du cœur humain; voilà le centre de tous nos désirs; au milieu de la diversité de nos voies et de la contradiction de nos préjugés, voilà le terme unique que nous nous efforçons d'atteindre : mais pourquoi faut-il que ce bonheur tant souhaité soit si peu connu, et que nous prenions toujours son fantôme pour sa réalité? Où est-il le bonheur? Ministres de l'Évangile nous vous en révélerons le secret : il est dans l'âme du juste qui espère au ciel, et qui chaque jour se dit à lui-même : Une éternité de bonheur m'attend; donc la religion n'a plus de sévérité, la vertu plus de combats, la Providence plus de scandales, la foi plus de nuages, puisque dans une année, dans un jour, dans un instant peut-être, je verrai tout, je comprendrai tout. Je marche encore dans les ténèbres; mais quel est l'insensé qui murmureroit d'une nuit si courte, quand la lumière

nouvelle m'est chère! voici donc l'instant fortuné qui va me rendre libre pour toujours! Oh! que les hommes ont tort de peindre la mort si affreuse! elle ne l'est que pour les méchans. Voulez-vous trouver la mort, telle que je la vois? détachez votre cœur des choses périssables, et vous éprouverez combien ce passage est facile. Ames sublimes, âmes ferventes, il n'appartient qu'à vous de comprendre les saints ravissemens de la vertu aux approches de son auteur, comme il n'appartient qu'à vous de les sentir; maintenant, vous paroissez privées de tout, *nihil habentes*; et vous possédez tout, en possédant l'espérance, *omnia possidentes*; une joie profane n'éclate pas autour de vous, *tanquàm tristes*; et la véritable joie est recueillie au fond de votre cœur, *semper autem gaudentes*; vous êtes comme ensevelies dans les ombres de la mort, *tanquàm morientes*; et vous avez la vie de la grâce, *et ecce vivimus*.

N'est-ce pas les yeux fixés vers le ciel, que les premiers chrétiens se dévouoient aux effrayantes austérités dont le simple récit blesseroit la délicatesse des chrétiens de nos jours? N'est-ce pas les yeux fixés vers le ciel que les martyrs alloient au devant des supplices, et bravoient les tyrans, en présentant aux chaînes

leurs mains désarmées, et au glaive leur sein découvert? N'est-ce pas les yeux fixés vers le ciel, que les anachorètes mangeoient la cendre avec leur pain et mêloient de leurs larmes l'eau qu'ils buvoient? Et ces vierges, l'honneur de la religion et de leur sexe, dont le nom rappelle de si étonnantes vertus, qui, arrachées à la persécution par la tendresse maternelle, s'arrachoient elles-mêmes de ses bras, pour courir à des tribunaux inexorables, ne voulant que Dieu pour juge et pour récompense, quelle étoit la cause de cet héroïsme surnaturel? Le désir du ciel étoit le seul qui eût germé dans leur âme. Et ces intrépides propagateurs de l'Évangile qui, au péril de leur vie, et au milieu des joies dissolues d'un monde vieilli dans la corruption, ont reculé les bornes de l'héritage sacré; pour qui tant d'outrages et de tortures? pour le ciel : ils regardoient le ciel, et ils étoient heureux. Et de nos jours, sans l'espérance du ciel, qui peut expliquer les miracles de courage et de force dont nous avons été les témoins? On échangeoit une patrie couverte de crimes et de deuil contre le séjour de la paix; on regardoit le ciel, et on mouroit avec joie. N'est-ce pas les yeux fixés vers le ciel, qu'un monarque, égorgé par ses propres bienfaits, pardonnoit en mourant

à ses cruels ennemis? N'est-ce pas les yeux fixés vers le ciel qu'une reine plus grande que ses malheurs oublioit la majesté de deux nations, violée dans sa personne auguste? N'est-ce pas les yeux fixés vers le ciel qu'un jeune prince, si inhumainement ravi à notre amour, offroit à Dieu la peine de son noble cœur, d'être immolé par la main d'un Français ?

Enfin n'est-ce pas les yeux fixés vers le ciel, qu'il implore son assistance, ce généreux défenseur de l'autel et du trône, athlète magnanime de J.-C. et de Ferdinand, condamné à la gloire ou dévoué au martyre, qui combat et pardonne, frappe et bénit, triomphe et s'humilie; preux, habillé de bure, qui se nourrit de pain noir et de racines ; guerrier-anachorète dont la piété fortifie le courage, le scapulaire l'épée, et le cilice la cuirasse ; conjurant par ses larmes le fléau de la rébellion qui dévore la plus chevaleresque des monarchies, retrempant dans la foi son âme oppressée sous les infortunes de son prince, faisant par ses exploits retentir dans l'Europe indignée le bruit des chaînes qui accablent une famille auguste, et que je crois entendre échauffant ainsi de ses discours de feu la confiance de ses bandes, qui l'écoutent comme un sage et le chérissent comme un père : *Amis, il faut*

mourir ou vaincre! Quand même l'instrument de notre trépas seroit le sceptre qui doit nous sauver; quand même l'arche de la légitimité réfugiée dans nos camps nous briseroit sous le plus saint des efforts et la plus noble des entreprises; quand même la couronne, relevée par nous seuls, pourroit oublier ses libérateurs, nos cœurs et nos bras en seroient-ils moins ardens à servir la justice, à servir notre malheureuse patrie, à servir le roi que Dieu nous a donné? Notre cause est pure comme le sang des Bourbons. Hélas! les rois s'en vont, mais la royauté reste; la France le sait. Chrétiens, prions cette nuit pour nos ennemis que le fer a moissonnés: soldats, demain, nos armes, éclairées par le jour, chercheront des trophées ou des tombeaux (1).

Et vous, à qui la Providence semble n'avoir légué que les épines de ce lieu d'exil et les sueurs dont vous l'arrosez, songez que vous avez un père dans le ciel, *pater noster qui es in cœlis*. Si, pliés sous le fardeau d'une condition laborieuse, vous reconnoissez sa main divine, adorant les dispositions de sa sagesse dans vos épreuves et dans vos disgrâces,

(1) Le Trapiste espagnol, l'un des chefs de l'armée de la foi.

regardez avec confiance au-dessus de vos têtes; encore quelques jours, et, du fond de vos tristes réduits, vous serez couronnés d'immortalité et de gloire. N'enviez donc plus aux riches leurs vastes domaines, ni l'ambition inquiète de multiplier les titres d'une vaine grandeur; que leur orgueil jouisse de ces demeures somptueuses, monumens indignes des yeux de la foi. Voulez-vous être riches? voulez-vous être heureux. Voulez-vous être supérieurs à ceux dont l'opulence irrite votre jalousie? Pensez à cette cité sainte dont un Dieu est le fondateur et l'architecte; à cette impérissable cité où nous appelle le plus tendre des pères, un père impatient de vous associer à son bonheur, un père dont la parole est infaillible, le pouvoir infini, l'empire indestructible, *pater noster qui es in cœlis*.

Que j'aime à me représenter un chrétien malheureux selon le monde, déplorable objet de la pitié et plus souvent encore de l'indifférence, mais éclairé par les rayons consolateurs de l'espérance et de la foi, communiquant avec le ciel par la pensée et par le désir, appartenant déjà à la société des élus par une fidèle ressemblance avec eux, ranimant sa voix éteinte par la douleur pour célébrer les louanges de l'agneau, répétant avec une hum-

ble confiance les attendrissantes paroles de l'oraison dominicale, priant Dieu d'abréger les heures de son pélerinage, savourant d'avance les fruits délicieux du jardin où règne un éternel printemps! Est-il à plaindre, M. F.? Fuyez, voluptés enivrantes, qui donnez la mort à l'âme et empoisonnez le cœur. Heureux du siècle, gardez-vous de troubler la retraite du juste que l'espérance du ciel a désenchanté de vos folles chimères. Que dis-je? heureux du siècle! Où sont-ils? Quelle horrible collection de misères que ce monde! Dans les conditions les plus élevées, que de joies fausses, que de soucis rongeurs, que de plaies sanglantes et désespérées! Si notre œil perçoit les replis de tous ces cœurs dont la surface est si calme et si riante, nous en frémirions d'épouvante et nous dirions anathême à l'impiété qui en a banni l'espérance. Impies, nous vous en conjurons, laissez le ciel aux malheureux; que leur donneriez-vous à la place? Nous n'avons que le ciel pour verser dans leur âme les germes féconds et nécessaires de la patience et de la résignation; avec l'espérance du ciel, cette longue carrière de douleurs, qu'on appelle la vie, n'est plus qu'un court intervalle d'épreuves, que doivent suivre de magnifiques indemnités.

Méchans, voilà pourtant l'espérance dont vos iniquités vous interdisent le bonheur. Chefs des peuples, qui en êtes les fléaux, voilà l'espérance dont vos lois tyranniques ou vos exploits désastreux ou vos foiblesses plus calamiteuses encore vous interdisent le bonheur. Et vous qui êtes plus avides de butin que de gloire, voilà l'espérance dont vos lauriers, arrosés des larmes de l'innocence, vous interdisent le bonheur. Et vous, dont la balance vénale a deux poids et deux mesures, voilà l'espérance dont vos jugemens, dictés par le crédit, vous interdisent le bonheur. Et vous, qui vous jouez de la vie des hommes, voilà l'espérance dont vos essais hasardeux et vos cruelles méprises vous interdisent le bonheur. Et vous, dont la probité apparente n'est qu'un adroit calcul, voilà l'espérance dont vos gains illicites et vos habiles tromperies vous interdisent le bonheur. Et vous, qui bravez toute retenue en présence de vos enfans, voilà l'espérance dont vos scandales journaliers vous interdisent le bonheur. Et vous, qui êtes plus jalouses de réparer les injures du temps que d'embellir vos filles des vertus de leur âge et de leur sexe, voilà l'espérance dont votre insouciance coupable et votre misérable vanité vous interdisent le bonheur. Et vous, indigens, qui préférez les

bassesses de l'oisiveté aux ressources du travail, voilà l'espérance dont vos honteux excès vous interdisent le bonheur. Et vous, écrivains, qui arrangez des poisons avec art, voilà l'espérance dont vos systèmes pernicieux, vos funestes talens et vos livres de mensonge vous interdisent le bonheur. Et vous dont l'esprit a été gâté par les sophismes du siècle et dont la raison s'est obscurcie dans la recherche de la vérité sans le secours de la foi, que les passions ont jetés dans le dédale du scepticisme, impies par ignorance et incrédules par immoralité, voilà l'espérance dont vos affreux blasphêmes vous interdisent le bonheur. Et vous qui, stupidement tranquilles, vous endormez entre les bras de l'indifférence, aux pieds de l'idole du néant, voilà l'espérance dont vos humiliantes doctrines vous interdisent le bonheur. Et vous qui, dans l'impuissance de détruire le livre de la nature, en effacez avec soin le nom de celui qui l'a fait, et vous hâtant de tourner les pages qui rappellent le Créateur, vous arrêtez seulement aux pages qui vous instruisent des viles jouissances qu'on peut obtenir des créatures, voilà l'espérance dont vos abjects dédains vous interdisent le bonheur. Ah! M. F., ce n'est donc qu'à l'homme juste, dont le bonheur est commencé par l'espérance du ciel, qu'il est

Aaron, prince du sacerdoce; Coré, séditieux et englouti dans les abîmes.

Et cependant elle n'étoit que l'ombre et la figure de notre Église. Ce n'est qu'à notre Église que Dieu a dit : Vainqueur de la mort et de l'enfer, je vous ferai triompher de l'enfer et de la mort; je vous soutiendrai de la même main qui a tiré l'univers du néant; vous naîtrez dans une crêche : mais on lira votre grandeur écrite au firmament; la Gentilité, conduite par une étoile ma fidèle courrière, viendra adorer votre premier pontife sur la paille, où il règne; et l'ambassade des mages commencera le réveil de toutes les nations endormies dans la nuit de l'erreur : vous vous réfugierez ensuite sur la cime des montagnes et dans la cabane du pauvre; vous grandirez entre les protections du ciel et les persécutions de la terre; environnée de vos évangélistes, de vos apôtres et de vos docteurs, vous planterez la chaire éternelle dans Rome vaincue, et tous ses dieux-hommes disparoîtront devant l'homme-Dieu; vous apprivoiserez la barbarie à votre morale, et vous présiderez à la civilisation du monde. Des ennemis acharnés se ligueront contre vous; ma parole sera votre glaive et les vertus vos athlètes : tous les vices s'uniront pour obscurcir votre

gloire; mais, nouveau soleil, allumé par ma puissance pour éclairer le monde, vous ne souffrirez aucune éclipse. Vous êtes mon épouse et la mère de mes enfans.

Tel est, M. F., le double aspect sous lequel je viens offrir l'Église à vos regards. Je viens vous présenter le tableau de ses prérogatives, comme épouse de J.-C. : *première partie;* et de ses bienfaits comme mère des chrétiens : *deuxième partie*. Seigneur, inspirez-moi : vous seul pouvez donner la clarté, la force et la persuasion à nos discours : et vous, ô Marie! dont le nom est si propice à notre ministère, ô vous dont le culte, inséparable de celui de votre divin fils, a commencé avec l'Église, et ne finira qu'après elle, obtenez-moi, par votre médiation, les lumières du St.-Esprit! *A. M.*

PREMIÈRE PARTIE.

O vous, le premier de nos évêques, qui avez eu l'honneur de combattre toutes les sectes et de sortir victorieux de tous les combats; ô vous le plus docte de nos écrivains et le plus sublime de nos orateurs, sans le flambeau avec lequel vous avez poursuivi le mensonge dans ses retranchemens tortueux, je m'égarerois moi-même! que vos savantes mains le confient aux miennes, pour mettre,

dans un jour plus éclatant, les prérogatives de l'Église.

Les prérogatives de l'Église ! me dira-t-on ; les prérogatives de l'Église dont la robe a été souillée par tant d'attouchemens impurs et déchirée par tant de persécutions ! Il est vrai..... Mais est-ce qu'on n'aperçoit pas aussi la main qui la défend contre la violence de ses ennemis, qui la protége contre l'ingratitude de ses enfans, et la porte, comme en triomphe, à travers les siècles, dans le sein de cette éternité qui doit être son partage ? Si elle n'eût rencontré, à son origine, que des cœurs soumis et des esprits dociles, ses enseignemens, adoptés sans résistance, nous seroient parvenus dans une sorte de nudité inquiétante, dont la conséquence seroit d'exciter les dédains de l'orgueil et peut-être les défiances de la raison. Quelle autorité, au contraire, n'acquiert-elle pas de tant d'assauts également vains et furieux ? Avec quelle confiance et quelle majesté elle se présente, couverte des nobles cicatrices qui attestent ses épreuves et ses querelles ! Si elle n'eût pas souffert de contradictions, l'hérésie, en voulant pénétrer des mystères impénétrables, n'auroit pas donné lieu d'établir, avec précision, la liaison des dogmes entre eux, leur enchaînement nécessaire, leur dé-

pendance mutuelle. Si elle n'avoit eu que des amis, le dévouement des martyrs et l'intrépidité des confesseurs, tous ces grands et mémorables sacrifices que la religion exigeoit des premiers chrétiens et qu'elle seule pouvoit obtenir, n'accuseroient pas aujourd'hui notre lâcheté ou n'encourageroient pas notre zèle; nous n'aurions pas à admirer l'Église se propageant par les humiliations et par les disgrâces, essuyant ses plaies avec le calme de l'habitude, se vengeant de ses bourreaux à force de patience, et annonçant elle-même, à toute la terre, qu'elle est l'épouse de J.-C.

L'épouse de J.-C.! me dira-t-on encore; quel inconcevable langage! Oui, M. F., l'épouse de J.-C. : elle a sa croix pour dot, son autel pour lit nuptial, et sa foi pour lien. L'épouse de J.-C.! Voilà le rapport honorable sous lequel dix-huit siècles ont considéré l'Église; voilà le privilége singulier qu'elle tient de son auteur : et il étoit bien juste que celle qui devoit consoler la terre de l'absence de son législateur, et dont le veuvage auguste sembloit promettre à ses ennemis la chute de la religion nouvelle, il étoit bien juste qu'elle héritât de son pouvoir, de ses attributs, de sa suprématie divine : J.-C., père et chef de la grande famille qu'il venoit de créer à la grâce,

n'auroit donc laissé que des orphelins sur la terre, si, dans une épouse chérie, il n'eût assuré une mère tendre à ses enfans, et si sa providence libérale et attentive ne l'eût enrichie de ses dons les plus précieux! O magnifique alliance! ô noces sacrées! Qu'est donc l'Église, si elle n'est pas l'épouse de J.-C., puisqu'elle partage son unité, sa sainteté, sa catholicité, son apostolicité, sa perpétuité, son infaillibilité.

Oh! qu'il est nécessaire, dans ces jours mauvais, où tant de venins contagieux se répandent, où une fausse sagesse, citant l'Église à son tribunal, livre sa doctrine à des examens dérisoires, et où la déplorable urgence des temps la relègue dans les chances humiliantes de l'impôt, oh! qu'il est nécessaire de célébrer l'unité de l'Église, richesse première de son organisation, fondement de sa gloire, ressort de son activité! Et que nous sommes heureux de la trouver dans la bouche même de J.-C.! c'est lui qui a consacré le principe essentiel de l'unité de pasteur et de l'unité de bercail, *unus pastor et unum ovile;* qui ne recueille pas avec moi, jette au vent ce qu'il recueille, *qui non colligit mecum, dispergit.* Unité de Dieu, unité de baptême, unité de foi, telles sont les bases sur lesquelles l'Église

repose, *unus Deus, unum baptisma, una fides.* Si elle prescrit à ses enfans le symbole qu'ils doivent réciter, lorsqu'elle en vient à définir ses propres caractères, c'est l'unité qu'elle énonce d'abord, *unam.* Enfin, tous les âges ont répété que l'Église est une, que c'est un corps qui n'a qu'un seul chef, que ce seul chef est J.-C., Pierre et le successeur de Pierre. En effet, considérons l'Église, avec les écrivains sacrés : est-ce une maison, disent-ils? Elle est assise sur son rocher et sur son fondement ministériel, qui est Pierre. Vous la représentez-vous comme une famille? Voyez notre Seigneur qui est à sa tête, et après lui, Pierre qui le remplace. L'Église est-elle une barque? Pierre en est le véritable patron, et c'est J.-C. lui-même qui l'enseigne. La réunion opérée par l'Église est-elle figurée par une pêche? Pierre paroît le premier, et les autres disciples le suivent. Veut-on comparer la doctrine qui nous tire des *grandes eaux* aux filets qui prennent des poissons? C'est Pierre qui les jette, c'est lui qui les ramène; les autres disciples ne sont que ses aides. Voulez-vous que l'Église soit exprimée par une *ambassade?* Pierre est le *légat.* Aimez-vous mieux que ce soit un royaume? Pierre en porte les clefs. Voulez-vous enfin qu'elle soit un bercail *d'agneaux* et de *bre-*

bis? Pierre en est le berger et le pasteur général.

Mais ce Pierre, ainsi que ses successeurs, pourquoi est-il chef? pourquoi a-t-il sur toutes les Églises du monde une primauté de juridiction? Pourquoi, lorsqu'on doute, lui demande-t-on une décision? pourquoi saint Augustin, qui avoit sollicité une de ses décisions, s'écrie-t-il après l'avoir reçue : Rome a parlé, la cause est finie, *Roma locuta est, causa finita est.* Pourquoi l'Église Gallicane tout entière appeloit-elle, avec Hincmar, l'Église de Rome la maîtresse de toutes les Églises, et le pontife de Rome le maître de tous les pontifes? Parce que J.-C. a voulu que Pierre, et après lui un autre, jusqu'à la fin des siècles, fût centre de l'unité; parce que de la chaire de Pierre est sortie, et que par elle se maintient l'unité; parce que l'Église spéciale, qui a pour évêque le successeur de Pierre, est l'Église mère, à laquelle, comme à la première de toutes les puissances spirituelles, il faut que tout se réunisse. Je trouve ici, écrivoit saint Jérôme au pape Damase, je trouve ici une Église divisée en trois parties; c'est à qui s'empressera autour de moi, pour m'attirer à lui; et moi, je leur dis à tous : celui qui adhère au siége de Pierre, qu'il se montre, je suis

à lui, et il est à moi. Non, M. F., non, il n'y a de port contre l'erreur que dans l'unité.

Et que cette unité a de noblesse et de grandeur! Qu'on aime à se représenter toutes les parties de l'Église étroitement liées les unes avec les autres, se répondant de tous les coins de la terre, et ne formant, par leur subordination au même chef, qu'un seul et même corps! Qu'il y a là aussi de consistance et de force! Tout est fort, parce que tout est uni; l'œuvre de chaque pasteur devient l'œuvre de tous; l'unité rend commun tout ce qui se fait par chaque membre, suivant l'esprit et sous les auspices du corps. L'unité redresse tout ce qui s'écarte de la règle; si une voix discordante s'élève, il faut, dans cette union, dans ce concert général, il faut que des millions de voix retentissent; il faut que tout réclame et confonde l'erreur. Tout est plein de vie, parce qu'il n'y a qu'une action, parce que tout marche ensemble et que chaque portion acquiert l'énergie du tout : l'unité, si j'ose le dire, opère une sorte d'infaillibilité naturelle. Je le répète, que de grandeur! que de force! mais aussi que de sainteté!

Oui, M. F., l'Église est sainte, même dans ces siècles de corruption profonde et d'enthou-

siasme irréligieux, où l'on n'est plus seulement vicieux par foiblesse, mais où l'on veut l'être par système; où la vanité cède au premier déclamateur qui la gourmande, et se prosterne devant ces nouveautés audacieuses qu'entassent, à la honte même de la raison, des écrivains emportés par l'ivresse de la célébrité; où le sacerdoce pleure sur les attentats de l'incrédulité; où, sans la main de la Providence qui l'a affermi contre les orages, il tomboit cet édifice mystérieux qui sert d'asile au voyageur fatigué du long et laborieux pélerinage de la vie : oui, l'Église est sainte, même dans les jours de combats et d'alarmes : n'a-t-elle pas à sa tête le Dieu trois fois saint? ne renferme-t-elle pas la sainte milice du ciel et la sainte milice de la terre? ne sont-ils pas à elle et pour elle et par elle les saints de tous les temps et de tous les lieux? sa morale n'est-elle pas toujours sainte et immuable?

Eh! M. F., qui usurperoit le droit de la changer, de la dénaturer, de l'atténuer? Seroit-ce le monde avec ses usages? Le monde, qui toujours en opposition avec elle attache à l'humilité le titre de bassesse, à la charité victorieuse de ses ressentimens, celui de lâcheté, à l'abnégation évangélique, celui de folle tyrannie de soi-même, au zèle de la vérité, celui

de fanatisme ; le monde qui transforme l'amour propre en mobile des grandes actions, la fourberie en habileté profonde, la présomption en mâle confiance, la liberté de tout dire en noble indépendance, en essor favorable aux progrès de l'esprit humain. Le monde ! que peut-il contre l'Église et la sévérité inflexible de sa morale ? Discoureurs frivoles, répondez : étoit-il nécessaire de renverser nos temples pour apprendre que l'orgueil est un vice, la violence un désordre, l'injustice un crime, l'abus du pouvoir un attentat ? Étoit-il nécessaire de renverser nos temples pour apprendre qu'on doit aimer ses semblables et ne régner sur ses inférieurs que par la persuasion ? Votre nouvelle sagesse proscrit-elle, avec plus de rigueur que notre Église, l'intrigue et ses artifices, la perfidie et ses trames, la calomnie et ses délations ? Nommez une vertu que l'Église n'ordonne pas, une perfection qu'elle ne recommande pas, un défaut qu'elle ne réprime pas : son Évangile n'a-t-il pas des anathêmes contre ces infatigables artisans de troubles, ennemis du trône comme de l'autel, dont l'habitude est de jouir de ce qui tourmente les autres, et le plaisir d'envenimer les blessures qu'ils ont faites ? contre ces malfaiteurs politiques qui trafiquent de la félicité des peuples

et de la tranquillité des États? contre ces ambitieux pervers pour lesquels les plus sanglantes catastrophes ne sont que de froids calculs, les plus graves intérêts que d'amusantes chimères, et les races inviolables que des objets d'atroces malignités? contre ces écrivains trop vantés qui n'ont une âme que pour haïr et une plume que pour salir? contre ces funestes impies qui travaillent à éteindre dans la boue de leurs doctrines dépravées les deux seuls flambeaux qui n'égarent jamais, la conscience et la foi? contre ces hommes coupables qui, lorsque rien ne manque à la gloire de nos princes, sont la cause unique de tout ce qui manque à leur bonheur? L'Évangile de notre Église va au devant de notre fragilité : pour abolir le parjure, il condamne le serment fait sans nécessité; pour empêcher l'homicide, il retient les mouvemens de la colère; l'adultère, il défend de le désirer : le désir est un adultère. Quelle est donc cette garde incorruptible qui veille à l'entrée de notre cœur pour n'y rien laisser entrer que de chaste et de saint? La sainteté de l'Église.

Mais, avouons-le, la sainteté de l'Église seroit bien plus évidente et bien plus irrécusable encore, si les mœurs de ses enfans contrastoient moins avec la pureté de ses lois : sainte

épouse de J.-C., l'erreur, décorée d'un titre spécieux, n'auroit pas divisé votre famille, ni séparé de vous des provinces et des nations entières. Qu'ils furent blâmables les chrétiens d'alors, dont la conduite autorisoit à vous insulter et à vous méconnoître! Et quelle seroit votre excuse à vous, M. F., si ceux qui ne veulent pas de la sainteté de l'Église, parce que nous ne sommes pas tous des saints, s'interdisoient des fautes que vous commettez sous leurs yeux, s'ils fuyoient les écoles du vice, où vous courez sans scrupule et sans remords, s'ils fréquentoient leurs temples avec plus d'exactitude et plus de décence, si l'indigence trouvoit dans leur charité plus de ressources, s'ils vous donnoient l'exemple de la droiture dans les affaires, de la sincérité dans les paroles, de la vertu dans les circonstances où la vôtre échoue à leur grand scandale? Rappelez-vous donc que vous êtes la nation sainte, le sacerdoce royal, le peuple conquis : *Gens sancta, regale sacerdotium, populus acquisitionis.* Quelle douleur pour l'Eglise, quand, loin de lutter vaillamment pour elle et avec elle, vous abandonnez son étendard où fut signé en traits de sang le contrat de son alliance avec son divin époux;

son étendard, qui, adoré en tous lieux, est la preuve vivante de sa catholicité.

La catholicité! C'est ainsi, M. F., que nous exprimons l'étendue que les deux testamens assurent à l'Église : combien de fois les saints livres ne nous annoncent-ils pas que les peuples les plus reculés se convertiront à elle et marcheront à sa lumière? D'ailleurs, sa catholicité est un fait qu'on ne sauroit nous ravir : où n'a-t-elle pas des enfans? Quel est le rivage le plus éloigné de tous, où sa voix n'ait pas été entendue et où sa loi n'ait pas été connue? Quelle région n'ont pas pénétrée les hérauts de ses commandemens et les missionnaires de ses dogmes? Sommets escarpés, landes inaccessibles, forêts profondes, notre Église a tout visité, tout éclairé, tout échauffé : infortunés partisans de l'erreur, avez-vous le droit de revendiquer ce privilége? Toute la terre a-t-elle été ou est-elle de votre communion? Est-ce votre sein qui a produit ces nombreuses sociétés qui, sous un joug persécuteur, conservent encore les vestiges d'un christianisme autrefois si florissant? Les noms de vos chefs sont-ils parvenus dans ces climats où notre Église humanise les sauvages? Est-ce à vous que s'unissent ces tribus indiennes que nos trompettes réveillent de l'engourdissement de

la mort? Ces pacifiques conquêtes, ne sont qu'à nous, ou plutôt à notre Église, seule et véritable triomphatrice.

Que n'exige pas de nous, M. F., cet attribut distinctif? Seroit-elle de trop une charité aussi universelle que l'Église elle-même? Qui ne verseroit des larmes de sang sur le sort de tant de victimes autrefois si chères à son cœur? Les saints lieux opprimés sous une domination intolérante; cette terre consacrée par la présence du Sauveur, cette montagne où il expia nos fautes par ses souffrances, cette tombe où il descendit en holocauste de propitiation, devenues l'héritage des faux prophètes; leurs autels déshonorant ces murs qui renfermèrent l'auguste assemblée des apôtres; Dieu n'ayant plus de sanctuaire dans sa propre cité; l'Orient, sol classique de la religion, chargé de pompes schismatiques : quel sujet d'intarissables tristesses! Où sont ces métropoles, autrefois si belles, maintenant flétries par le souffle du mensonge? L'infidélité a ruiné les unes, une perfide scission a infecté les autres. Jérusalem, berceau de notre foi; Antioche, où est né le titre glorieux de chrétien; Éphèse, Corinthe, Thessalonique fécondées par les sueurs de Paul; Afrique, qui nous avez donné les Cyprien et les Augustin, vous

n'êtes donc plus à nous que par l'amertume de nos regrets et la persévérance de nos vœux pour votre retour au bercail commun ? Hélas ! n'y verrons-nous jamais qu'une contrée maudite, et fumante encore de la foudre que Dieu y a lancée ! Seigneur, pourquoi avez-vous ainsi délaissé cette portion, autrefois si noble, de votre troupeau ? Ah ! il en est temps encore : que la morale de la croix la civilise de nouveau ; que la sainte liberté de votre Évangile fasse entendre de nouveau sa voix à ses peuples dégradés par l'esclavage ; qu'ils jouissent de nouveau et des bienfaits de votre grâce et des oracles de votre loi ; que de miraculeuses conversions sèchent les pleurs de votre épouse ; que partout il soit répété par l'amour le nom de son époux ; qu'ils renaissent partout les jours fortunés du ministère apostolique.

O apostolicité ! sans laquelle ne pourroit exister la société des enfans de l'Église : ministère légitime, unique canal de la foi, sans toi, qui nous garantiroit l'intégrité de nos dogmes ? Mais J.-C., voulant préserver de toute atteinte les vérités qu'il apportoit au monde, les a confiées à un ministère impérissable, à un ministère qui, se renouvelant sans cesse, demeure toujours le même. Ainsi, M. F., l'Église de Lyon a traversé dix-sept

siècles sans avoir jamais éprouvé plus d'une tempête ; elle compte ses pasteurs, elle les nomme, elle en révère plusieurs ; elle respecte la mémoire de tous, parce que tous lui ont enseigné la même doctrine. Ainsi, je ne connois point de réponse plus décisive, plus concluante à faire aux novateurs, que de placer dans leurs mains les deux extrémités de la chaîne qui lie Pie VII à Pierre, et qui a résisté à des despotismes qui brisoient tout, à des marteaux qui écrasoient tout, à des épées qui mettoient tout en pièces. Il faut donc que le premier anneau de cette chaîne soit dans une main divine! Que l'hérésie produise comme nous l'ordre et la généalogie de ses pasteurs ; qu'elle nous dise de qui ils ont reçu leur mission, à qui ils ont succédé. N'a-t-elle pas aboli l'épiscopat lui-même? N'a-t-elle pas créé une hiérarchie bizarre de ministres, inconnus à l'antiquité? Qui leur a imposé les mains? Communique-t-on le pouvoir dont on n'est pas soi-même revêtu? Et elle oseroit se mesurer avec notre Église qui est l'Église de J.-C. et des apôtres! O hérésie! pourquoi l'as-tu quittée? Où est le motif de ta rupture? Où sont tes lettres de créance pour réformer la terre? Où sont tes miracles qui les certifient véritables?

Objecteroit-on que le relâchement et le scandale avoient presque effacé les traits de notre Église, qu'elle étoit comme disparue dans la nuit épaisse de l'ignorance? Notre Église comme disparue! Quoi! (car nos adversaires nous accordent les quatre premiers siècles) quoi! mille ans de sommeil sans aucun signe de vie! Que ce sommeil ressemble à la mort! Et comment étoit-elle morte, celle dont le flambeau n'a jamais cessé de luire, sur laquelle glissent sans la froisser les plus affreux bouleversemens, qui reste ferme et droite, sans intervalle dans sa succession, sans altération dans ses dogmes; et cela sans autre secours que la confiance qui préside à ses jugemens, sans autre appui que le doigt qui a marqué sa durée; sortant de ses murailles, lorsqu'on vient l'attaquer avec des nouveautés, se formant en ligne pour les combattre, marchant, la chaire apostolique gravée sur ses enseignes, abattant toute tête superbe, accablant ses ennemis, dit Bossuet, et de l'autorité des siècles passés et de l'indignation des siècles futurs? Oui, notre Église est un grand corps d'armée; toujours en ordre de bataille, *castrorum acies ordinata*. Les transfuges qui passent dans le camp de l'erreur ne l'affoiblissent point; elle souffre plus de ces

lâches soldats qui, conservant l'uniforme des braves, plient au moindre choc, abandonnent leur rang, et entraînent souvent la déroute de leurs camarades, *castrorum acies ordinata.* No tre Église est si invincible et si supérieure à ses pertes, que, pour être obligée de céder du terrain, elle ne cède pas la victoire; une poignée de héros lui suffiroit pour soutenir des siècles de guerre : si elle perd un royaume, elle en gagne un autre; et elle en doute si peu qu'elle n'hésite pas à publier sa gloire d'avance, *castrorum acies ordinata.*

Que le caractère de l'erreur est bien différent! Si les plus fameux hérésiarques pouvoient être témoins des étranges variations qu'a subies leur étrange doctrine, à peine se reconnoîtroient-ils dans leur postérité : le merveilleux code de ces prétendus réformateurs ressemble aujourd'hui à un ouvrage déchiré en mille pièces éparpillées çà et là, en sorte qu'il ne reste que leur nom attaché à quelques misérables lambeaux dont ils auroient honte, tandis que notre Église est sans lacune, et sans ride, et sans tache. Comme la mer, elle renferme dans son sein des richesses incalculables; ses profondeurs sont des abîmes, ses mystères d'inabordables écueils; sa morale est plus incorruptible que les flots, et sa

base plus inébranlable que les rochers : ainsi que l'étoile polaire pour le nautonnier, la lumière de l'Église Romaine guide notre course dans la périlleuse navigation de la vie, et les vents orageux ne retardent point la barque de Pierre qui vogue aux rivages de l'éternité.

Je vais maintenant envisager l'Église comme mère des chrétiens, et vous raconter ses bienfaits.

SECONDE PARTIE.

Qu'il y a de douceur dans le nom de mère ! le cœur d'une mère est le chef-d'œuvre de la Providence, le sanctuaire de la charité, l'autel de tous les sacrifices. Voyez avec les yeux de la religion, voyez une bonne mère remerciant le ciel de sa fécondité, s'occupant avec délices du fils qu'elle vient de donner à son époux, ne pensant qu'à lui, isolée au milieu de ce qui l'entoure, parlant à son fils absent, lorsqu'on croit qu'elle parle à tout le monde; persuadée que rien n'existe que ce qui n'existoit pas il y a quelques jours, rêvant des périls pour nourrir sa vigilance, trouvant sans cesse de nouveaux motifs pour exciter son courage, multipliant ses forces par sa tendresse : la nuit, son oreille est au souffle de son enfant;

penchée sur son berceau, elle écoute le silence ; dans la saison la plus pénible, sa délicatesse s'oublie pour ne songer qu'à la délicatesse du nouveau né. Oh ! s'il en est besoin, quelle intrépidité elle déploîra ! comme elle bravera les dangers ! comme elle s'exposera à la mort ! Rien ne lui coûte pour celui qui lui a tant coûté ; et son amour, ce sentiment qu'aucune éloquence ne pourroit définir, ce sentiment que Dieu a gravé dans les cœurs maternels en caractères ineffaçables, son amour enfante des prodiges. Mères chrétiennes qui m'entendez, et dont les âmes me répondent, rendez hommage à la piété : n'épure-t-elle pas, ne vivifie-t-elle pas, n'étend-elle pas ce sentiment impérieux et vainqueur de tous les autres ?

Hâtons-nous, M. F., d'appliquer à l'Église les trois qualités qui distinguent particulièrement une mère, la vigilance, le courage et la tendresse, sources et garans de ses bienfaits : semblable à un enfant qui, après avoir ouvert les yeux au jour, trouve, dans la vigilance active et ingénieuse de sa mère, tous les secours qui protégent sa fragile existence, le chrétien, après sa régénération, trouve, dans le sein de l'Église, tout ce qui lui est nécessaire pour remplir sa vocation et acquitter ses engage-

mens. Le premier besoin de l'homme, dans l'ordre moral, est de connoître la règle qui doit lui servir de guide : son esprit est fait pour apprendre, et son cœur pour aimer. Il faut donc, s'il ne veut pas déchoir de sa dignité, qu'il tâche de découvrir son origine; sa destination, ce qu'il est, d'où il vient, où il va; et, pour être heureux, il faut qu'il possède l'objet de son bonheur ou qu'il soit dans la route qui mène au but. Mais à qui s'adressera-t-il? Écoutons Tertullien : Un enfant, chez nous, un enfant élevé dans nos précieuses écoles, que la vigilance de l'Église a fondées, non-seulement vous déduira les choses les plus sublimes, mais il remarque autour de lui tout un peuple qui les professe, des frères dignes de ce nom, qui, loin de vouloir jouir exclusivement de la vérité, ne cherchent qu'à la répandre. Un enfant, chez nous, avec son catéchisme, est plus initié dans la science de la vertu, plus instruit de ses devoirs, plus avancé dans l'art de bien vivre que les plus grands philosophes avec leurs belles théories, leurs savantes analyses et les documens de la sagesse profane. La colombe, triturant d'abord et à demi le grain qu'elle distribue ensuite à sa couvée, est l'image naturelle de l'Église, mettant à

la portée de l'enfance la nourriture de son âge.

Un enfant, chez nous, ne tarde pas à admirer la sollicitude de l'Église dans l'établissement et le maintien de ce tribunal, autour duquel elle trace le cercle de la vérité, en fermant tout accès à l'erreur, se met à notre place, se charge des discussions qu'il nous seroit impossible d'entamer, nous prête son examen, son impartialité, son infaillibilité; que ce moyen est simple, mais qu'il est puissant! avec quelle clarté il s'offre dans l'Écriture, dans la tradition, dans la pratique de tous les siècles! qu'il est nécessaire à l'ignorance et utile au savoir! qu'il est en harmonie avec le plan de la religion et l'infinie sagesse de son auteur! Voilà le dépôt de la foi rendu sacré et inviolable : ôtez ce ressort de notre confiance, voilà tous les hommes livrés à la témérité des systèmes, aux artifices de chaque sectaire, à l'anarchie des opinions confuses, arbitraires, contradictoires, tandis que, sous le bouclier de l'autorité, le chrétien est impénétrable aux traits de l'erreur. Oui, que l'erreur paroisse l'audace sur le front et le blasphême à la bouche, l'Église prend ses armes, s'ébranle de toutes les parties de l'univers, rassemble toutes les sentinelles de la foi, tous les vaillans d'Is-

raël : l'Évangile est placé sur un trône, comme la loi suprême qui terminera la contestation, ou comme l'épée victorieuse qui punira la révolte. Elle dit aux détracteurs de l'antiquité : Vous êtes nouveaux, *novellus es.* Vous êtes d'hier, et avant-hier on ne vous connoissoit pas, *hesternuses.* Vous n'êtes donc rien à J.-C. qui étoit hier ce qu'il est aujourd'hui et ce qu'il sera dans tous les temps, *Jesus Christus heri, et hodiè ipse et in sæcula.* Cette politique des conseils d'en haut vaut bien sans doute la politique des conseils d'ici-bas.

L'obscurité des dogmes que l'Église vous propose embarrasse-t-elle votre raison ? Appréciez, je vous prie, la logique de sa vigilance : si J.-C. a parlé aux hommes en Dieu, quelle est donc la honte ou le danger de vous soumettre ? Craignez-vous de sentir la grandeur de Dieu même réfléchie jusque dans votre âme ? Ses mystères, loin de blesser votre orgueil, ennobliront votre cœur et rectifieront votre entendement. Sondez le bassin de toutes les mers, fouillez les entrailles de la terre, étudiez la voûte des cieux ; combien à vos avides regards ne s'offriront pas de prodiges qui seront à jamais le désespoir de votre curiosité ! Donc, ou, malgré le rapport de vos yeux et la clarté de l'évidence, rejetez comme im-

possible tout ce qui n'est pas dans les limites étroites de votre esprit ; ou convenez franchement qu'un être assez puissant pour opérer des merveilles supérieures à toute admiration, a bien le droit de vous obliger à admettre un symbole qui échappe à toute intelligence. Attachez-vous, tant que vous voudrez, aux faits palpables et aux irréfragables motifs de crédibilité dont la foi s'entoure ; mais lorsque vous aurez trouvé, dit un écrivain célèbre, lorsque vous aurez trouvé le nuage qui couvre les secrets divins, arrêtez-vous : la raison ne sauroit vous mener plus loin sans vous égarer ; vous entrez dans les abîmes de l'infini ; ici la raison doit se prosterner sans voir, et laisser à Dieu la nuit où il lui plaît de se retirer avec ses mystères et sa foudre.

La vérité jette-t-elle le cri d'alarme contre une doctrine pernicieuse dont elle a aperçu le germe ? Du siége éminent où il est assis pour veiller sur le troupeau qu'il renferme dans l'immensité de son zèle, le chef de l'Église délibère, mûrit sa délibération des lumières et des vertus qui l'environnent, condamne à être séparée du froment l'ivraie qui attristoit le champ du Seigneur ; et le jugement qu'il prononce, revêtu de l'adhésion expresse ou tacite de toutes les Églises particulières, de-

vient le jugement de Dieu même. Et maintenant, si on prétendoit que l'Église s'est trompée, je dirois : ingrat, qui insultes à ta mère, en quel livre est consignée cette imposture? Est-ce que tu ne reconnois pas qu'elle seule peut engendrer les enfans de Dieu : si elle seule peut engendrer les enfans de Dieu, il faut donc aussi qu'elle puisse les allaiter de sa parole : il faut donc qu'elle puisse soutenir sa famille des moyens journaliers de sa vigilance : oui, dans tous les temps, dans tous les lieux, dans les crises les plus inquiétantes, grâces à sa vigilance maternelle, l'Église défiera les assauts redoublés de l'erreur : sa vigilance est une digue que l'erreur ne franchira jamais. L'œil à tous les points de son royaume spirituel, elle vole où la foi menacée réclame l'énergie de son courage.

Le merveilleux et consolant spectacle que l'Église nous offre à sa naissance ! Elle n'est d'abord qu'un point inaperçu ; peu à peu il s'étend ; on en voit sortir, comme d'un centre fécond, des rayons qui se prolongent à l'orient et à l'occident, au septentrion et au midi : et bientôt ce point, naguère imperceptible, embrasse la terre dans sa vaste circonférence. O révolution jusqu'alors inouïe ! Et qui n'adoreroit pas l'intervention de celui qui, pour tout

faire, n'a besoin que de vouloir? Des hommes, riches de leur indigence et puissans de leur foiblesse, conçoivent la plus étonnante entreprise dont l'histoire ait gardé le souvenir; ils prêchent l'humilité à l'orgueil, le désintéressement à l'amour des biens de la terre, l'innocence à la volupté, au nom d'un autre homme, crucifié à Jérusalem: à cette doctrine singulière, toutes les passions frémissent. Résistance inutile! Pour mieux signaler son bras, Dieu veut que la maîtresse des nations païennes soit soumise aux successeurs du premier apôtre qu'elle avoit sacrifié à ses dieux: l'Église croît sous le fer des persécuteurs; fille du ciel et reine du monde, par un incompréhensible dessein, il n'est pas un instant de sa durée où l'on ne sente un moteur invisible qui exerce son courage pour illustrer sa gloire. Sa longanimité est dans la promesse qu'aucune violence ne déconcertera son armée fidèle; que les athlètes de J.-C. peuvent bien être immolés, mais non pas vaincus; qu'ils sont invincibles par-là même qu'ils ne craignent pas de mourir.

Rappelons-nous ces temps fertiles en crimes d'impiété et en prodiges de courage, où un ennemi redoutable, désespéré de n'avoir pu étouffer l'Église dans son berceau, lâche contre elle un monstre, dont la langue meurtrière em-

poisonne. Les sifflemens de l'hérésie se mêlent aux cris de la rage. Déjà les évêques n'obtiennent, pour prix de leur dévouement, que l'honneur d'être lapidés; des fables absurdes, d'infâmes libelles, des vociférations sanguinaires où le blasphême se confond avec la calomnie, les dénoncent à la fureur d'un peuple abusé; l'or paie les tromperies avec lesquelles on soulève la crédulité; l'or achète les parricides mains qui attentent plus d'une fois à la vie des saints pontifes; l'autorité prête à la doctrine nouvelle l'appui de sa sanction extorquée par la ruse; il faut souscrire ou renoncer à tout; chaque temple ressemble à une citadelle prise d'assaut; et les fidèles, égarés, incertains, tremblans, attendent, dans le silence de la consternation, l'issue de cette lutte terrible; les vierges n'ont plus d'asiles; les cénobites n'osent plus même espérer la pitié: hélas! M. F., il appartenoit donc à notre âge de renouveler ces malheurs et ces épreuves, au nom de la philosophie, de l'humanité et des lumières!

Voilà, M. F., les périls qui étoient réservés à la mère des chrétiens: mais elle tire d'en haut son inflexible courage, et en rapporte, pour Athanase, ces éloquentes instructions où brille la sainte indignation de la fermeté pastorale. Ne craignez rien, lui dit-elle, celui

qui nous protége est plus fort que celui qui nous persécute. Que l'hérésie exagère ses listes fastueuses; dans quelques jours je ne saurai plus compter mes triomphes : et Athanase, le noble instrument de ses projets, reconquiert la terre à la foi, et l'Arianisme, qui épouvantoit le monde, jusqu'à faire douter si le monde étoit encore chrétien, va, percé des traits de la vertu et du savoir, cacher dans les ténèbres ses honteuses blessures. Déjà, au commencement, le courage de l'Église n'avoit-il pas opposé aux Celse, aux Porphyre, aux Simon, les Irénée, les Tertullien, les Origène; et, dans la suite des temps, aux Nestorius les Cyrille, aux Donat les Hilaire, aux Pélage les Augustin, aux Eutychès les Léon, aux fauteurs de Manès les Bernard, aux chefs de la réforme le grand évêque que la Providence semble avoir suscité dans le grand siècle pour être encore, dans le nôtre, le bouclier de la vérité? Oui, que la terre s'unisse avec l'enfer contre l'Église, son courage dissipera leurs ligues : *Congregamini, et vincimini.* Calculez dans votre souvenir l'obstination de la synagogue, l'énorme pouvoir de l'idolâtrie, l'immense crédit des écoles, l'étendue des préjugés, les intérêts des passions, le nombre des bourreaux, la diversité des supplices : tous les

méchans font la guerre à l'Église, et ils disparoissent tour à tour comme un songe : *Congregamini, et vincimini.* Qu'on plante des croix, qu'on dresse des échafauds, qu'on lâche les bêtes féroces, qu'on allume des bûchers, qu'on multiplie les fournaises ardentes, le courage de l'Église surmonte toutes les inventions de la haine : *Congregamini, et vincimini.* Qu'on érige des monumens à Dioclétien comme au destructeur des superstitions nouvelles, la conscience de ce tyran sait bien le contraire. Il voit l'Église croître au milieu des ruines, la cruauté elle-même servir d'appât pour attirer à son parti, et la palme de son courage s'élever plus haut et s'étendre plus loin à mesure qu'on coupe ses branches : *Congregamini, et vincimini.* La volupté épuise son carquois, et ses traits n'arrivent point jusqu'à l'Église ; le sang des martyrs ruisselle, et il devient la semence d'autres martyrs ; des sectes, jalouses de sa gloire, soufflent le feu de la révolte, et la révolte expire à ses pieds : *Congregamini, et vincimini.* Tantôt le fléau de Dieu menace le siége de l'Église de la colère de son glaive ; le ravageur des nations recule devant le prêtre de la paix : tantôt le flambeau de la foi est tout à coup enveloppé d'un nuage ; la science et le zèle le ressaisissent, le secouent ; une lumière

éblouissante en jaillit, et l'Église, par son courage, recouvre toute sa beauté. Plus tard, l'incrédulité essaie de renverser l'Église par la raison, se faisant un jeu de tout, de la doctrine comme de la morale : L'Église, spectatrice tranquille, se repose dans la sécurité de son courage : *Congregamini, et vincimini.* Enfin un conquérant insensé, qui, sous nos yeux, avoit usurpé le sceptre des rois, veut usurper l'encensoir des pontifes : il tombe, et sa chute est un trophée au courage de l'Église : *Congregamini, et vincimini.*

Il faudroit dérouler en entier, sous vos regards, les annales de l'Église, si je m'étois proposé de vous étaler tous ses exploits. Précurseurs et auteurs d'une révolution dont les excès vous auroient glacés d'effroi, toi, dont l'ingratitude égala la célébrité, à qui le ciel, sans doute, n'avoit pas départi de si beaux talens pour les prostituer au malheur de ta nation et dont les ouvrages trop fameux ont obtenu de trop déplorables succès ; et toi, moins jaloux de semer une nouvelle croyance que de déraciner la croyance antique, théologien sans religion, qui, par la mobile inquiétude de ton esprit, étois capable de les embrasser toutes, et, par l'orgueil de ta raison, incapable de te soumettre à aucune ; et vous, athées, vous

anarchistes, vous hommes de sang, vous tous qui abjurez la foi, parce qu'elle vous condamne, vous pensiez qu'elle étoit venue la dernière heure de l'Église; vous pensiez que les drapeaux de l'orthodoxie ne flotteroient plus dans nos sanctuaires! Dieu vous a réfutés par un miracle : voilà que sur la terre sacrée, qui a entendu de si grandes leçons, et qui a vu de si grands exemples, elle se relève par les mains du saint captif que la France vengeoit de la tyrannie par ses hommages; elle se relève, ornée des emblêmes du courage de l'Église, la colonne mystérieuse qui porte la foi de plus de cent millions de catholiques, et sur laquelle est gravée l'histoire de ses bienfaits.

Car, M. F., la gloire de l'Église est aussi dans sa tendresse : cherchons s'il est pour nous, dans la vie, quelque moment qui ne nous montre l'Église tendant à l'homme une main secourable, s'occupant de ses besoins, et l'enrichissant de ses bienfaits. A peine est-il sorti du sein maternel qu'elle se hâte de le placer au nombre de ses enfans, et que, répandant sur sa tête l'eau régénératrice, elle lui rend avec la grâce tous ses droits à l'héritage dont l'avoit frustré la désobéissance d'Adam. Son adolescence commence-t-elle à se développer? l'Église épie cette époque,

pour diriger heureusement les premiers rayons de son intelligence naissante ; elle l'initie à ses mystères, et, le marquant par l'imposition de ses premiers ministres, du second sceau de la vérité, l'arme pour les combats qu'il doit livrer à l'esprit de mensonge et à ses passions. Arrivé à l'âge où il va supporter les charges et les devoirs de la vie civile, il trouve, dans le pain céleste que l'Église lui présente, l'aliment de toutes les vertus de son état. Est-il appelé à la société conjugale? c'est sous les auspices de l'Église, c'est dans ses temples qu'il en forme les nœuds ; c'est l'Église qui les bénit, en éloigne les vues profanes, et y applique l'empreinte de sa sanction. Si notre foiblesse est entraînée dans le chemin du vice, l'Église nous avertit de nos égaremens, et, nous offrant d'une main le tableau des miséricordes du Seigneur, et de l'autre, signalant les abîmes creusés par sa justice, elle change et purifie nos cœurs, y rappelle cette douce paix que le péché en avoit bannie. Le malade effrayé dont le tombeau s'entr'ouvre, l'Église le prépare par degrés à cette demeure redoutable : en même temps qu'elle verse l'huile sainte sur ses membres languissans, elle verse dans son âme la joie de l'espérance chrétienne, l'a-

SUR LE PURGATOIRE.

Qui scit fratrem suum peccare peccatum non ad mortem, petat; et dabitur ei vita peccanti non ad mortem.

Si quelqu'un sait que son frère n'a pas commis de péché qui soit mortel, qu'il prie; et Dieu donnera la vie à ce pécheur, parce que son péché n'est pas mortel.

S. Jean, Ép. 1re, c. 5, v. 16.

Ainsi les jours d'allégresse sont changés en jours de larmes : ce temple offroit hier à vos regards le spectacle touchant de la famille des chrétiens, réunis pour célébrer la gloire de la sainteté et les triomphes de l'Église; elle chantoit le bonheur des élus et le prix de leurs victoires. Aujourd'hui les trophées de la mort ont remplacé les trophées de la joie; ce temple attristé ne retentit plus que d'accens funèbres; l'autel, dépouillé de ses ornemens, ressemble à un tombeau. Pour qui ces lugubres décorations? Quelle calamité inattendue répand ainsi

la douleur jusque dans nos sanctuaires? Ah! c'est l'Église, mère tendre et compatissante, qui vient pleurer avec vous : elle a quitté ses habits de fête pour revêtir, humble suppliante, ses habits de deuil; et moi, je dois être auprès de vous l'interprète de sa charité.

Chefs des peuples, votre pouvoir s'arrête à la mort : à la mort, les hommes vous échappent; ils cessent d'être vos sujets : mais ils le sont toujours de la religion qui s'en empare. La religion se place auprès du tombeau de ses enfans, redouble de miséricorde pour eux, les enveloppe, dans la nouvelle vie qu'ils commencent, de ses inquiètes bontés, monte pour eux jusqu'au trône de la clémence sur les ailes de la prière. Car les supplications de la foi sont les véritables honneurs des morts et les véritables consolations des vivans. Mais telle est la légèreté de vos mœurs et la tiédeur de votre piété; telle est votre soif des distractions et des plaisirs, que vous oubliez non-seulement le ciel, mais encore vos frères, vos proches, vos amis qui soupirent après lui dans une région de tourmens et attendent de vous le terme de leur captivité; vous fermez l'oreille à leurs gémissemens, et votre cœur à leurs pressans besoins. Hélas! tous les malheureux ne sont pas près de nous! Il existe, mon cher auditeur,

il existe un lieu destiné aux pleurs du repentir, un royaume de feu qui dévore ses habitans, une prison affreuse, sans accès qu'à la pitié, sans lumière que le jour de l'espérance, sans adoucissement que nos vœux, sans rafraîchissement que le sang de J.-C. Cependant, chrétiens, n'ai-je pas le droit de vous demander: Quand pensez-vous au purgatoire? Est-ce dans le tourbillon de vos affaires, dans l'étourdissement de vos théâtres, dans l'ivresse de vos festins, dans la frivolité de vos cercles, dans les raffinemens de votre luxe, dans la mollesse de vos goûts, dans le sommeil de votre oisiveté, dans la torpeur de votre indifférence? Quand pensez-vous au purgatoire? M. F., je viens m'en occuper avec vous, aujourd'hui surtout que l'on s'occupe beaucoup trop des vivans et pas assez des morts; je viens prêter ma foible voix et les efforts de mon ministère à une foule d'infortunés qui le réclament; je viens au moins associer à leur cause le petit nombre d'âmes détachées de la figure éblouissante du monde: les impies ne me comprendroient pas.

Au seul nom de purgatoire, je les entends murmurer le reproche ordinaire de superstition. Ah! si nous n'avions à invoquer ici que la droiture d'une raison éclairée et soumise, ils embrasseroient un dogme que leur savante an-

tiquité elle-même avoit entrevu ; ils tomberoient à genoux, de reconnoissance et d'amour, devant le Dieu infiniment bon, qui, en nous admettant à l'exercice de son plus bel attribut, nous prescrit la noble fonction de médiateur entre lui et l'Église souffrante. Et vous, peuple fidèle, c'est pour nourrir vos sentimens que je viens, dans cette instruction, vous développer les preuves qui établissent le dogme du purgatoire, *première partie;* les devoirs que ce dogme nous impose, *deuxième partie.*

Seigneur, père des vivans, qui l'êtes aussi des morts, bénissez-moi ; et vous, Esprit Saint, j'implore vos lumières par l'intercession de la bienfaitrice des affligés.

PREMIÈRE PARTIE.

Non, M. F., non, ce n'est point une vaine superstition de prier pour les morts, et de demander au Seigneur de leur remettre la peine qu'ils subissent dans le purgatoire ; la révélation, la voix écrite de l'Église et des Pères, le témoignage des monumens, la raison elle-même et la foiblesse des objections qui le combattent, appellent le jour de l'évidence sur ce dogme qui remue l'âme par tous les tableaux formés de l'espérance et de la crainte, effraie

le coupable sans l'abattre, rassure l'innocent timide, et, ce qui le distingue éminemment, adoucit les regrets et calme la douleur : car, n'en doutons pas, M. F., même chez la *Réforme*, la douleur d'une mère, d'une épouse, d'un ami a plus d'une fois imploré la miséricorde divine pour les objets de ses larmes, comme si cette secrète continuation de services avec ceux dont la mort nous a séparés, en même temps qu'elle ajoute à la certitude de l'éternelle survivance, étoit pour le cœur une verité de sentiment, alors même qu'elle n'est pas encore pour l'intelligence une vérité de conviction.

Il n'est personne dans cette assemblée qui ne connoisse le plus grand des héros du peuple de Dieu, cet homme aussi fameux par sa piété que par ses exploits, qui eut l'honneur d'affranchir sa religion et sa patrie, *Judas-Machabée ;* c'est lui qui d'abord va placer hors de doute la croyance du purgatoire. Après une victoire aussi sanglante que glorieuse, son premier soin est de rendre le ciel propice aux guerriers ensevelis dans leur triomphe : ils ont cueilli les palmes de la valeur, mais ont-ils mérité les palmes de la fidélité à la loi? Pour apaiser le dieu des armées, qui est aussi le dieu des vertus, son tendre intérêt commande

en leur faveur des sacrifices d'expiation, et l'Écriture le loue de cette pensée utile et sainte : *Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut à peccatis solvantur.*

L'esprit d'innovation s'est épuisé en efforts pour nous ravir la propriété d'une citation aussi formelle ; il a entassé sophisme sur sophisme pour frustrer l'Église catholique de cette preuve irrécusable, de cet appui invincible de la foi ; mais dans ses tentatives toujours impuissantes, il a donné le secret de sa foiblesse. Que penser en effet d'une doctrine tellement insoutenable, que pour la défendre il faut renoncer au texte le plus authentique et le plus décisif? Quel caractère plus frappant de l'aveugle présomption de nos ennemis, que d'effacer à leur gré, du nombre des livres saints, ceux qui les réfutent avec le plus de clarté ! Quel trait plus marqué de ressemblance avec les hérésies de tous les temps !

Et quand nous ne regarderions les livres des Machabées que comme des livres historiques, archives respectables du culte établi, ils nous montrent des sacrifices solennels pour les morts, ordonnés par le chef de la nation, offerts dans le temple par les lévites, en présence du peuple qui donne les victimes. Est-ce du sang du généreux Matathias que seroit sorti un chan-

gement aussi répréhensible dans la foi d'Israël? A-t-on jamais reproché à la véritable grandeur d'avoir introduit des nouveautés superstitieuses? Enfin, s'il y a ici erreur, comment J.-C., qui tonne si souvent contre les entreprises du faux zèle, n'a-t-il point réprouvé cet écart inouï d'une sensibilité mal entendue? Comment les apôtres, si empressés à hâter la chute de la synagogue et à séparer leur maître de Moïse; comment Paul, si défavorable aux cérémonies légales, ont-ils vu, d'un œil tranquille, la religion sans tache qui rajeunissoit le monde, adopter les restes d'un judaïsme trompé ou trompeur, puisque de l'aveu du second chef de la réforme, et je vous prie de ne pas l'oublier, M. F., sous les yeux des apôtres et sans qu'ils aient réclamé, on prioit pour les morts : *Puto apostolos quibusdam indulsisse orare pro mortuis?*

Vous parlez des apôtres, me dira-t-on, mais expliquez-nous leur silence. Voilà la grande difficulté qu'on nous oppose avec un air de jactance; et moi, je réponds : il y a ici mauvaise humeur ou mauvaise foi. Que d'inductions concluantes il me seroit facile de choisir dans leurs écrits, lorsque leur silence d'ailleurs ne prouveroit rien contre nous, tourneroit même à notre avantage! Le dogme du purgatoire, in-

dépendamment de la révélation, est tellement dans la nature des choses, dans celle de Dieu, dans celle de l'homme, que les apôtres ont pu l'omettre dans les évangiles, comme exigé, en quelque sorte, par la bonté de Dieu et la foiblesse de l'homme. Je m'étonnerois que les évangélistes n'eussent pas spécialement et itérativement promulgué le dogme de l'incarnation, le dogme de la sainte trinité, le dogme de la présence réelle, ces dogmes étant inaccessibles à la raison humaine et devant être attaqués par l'orgueil de cette même raison : mais le dogme du purgatoire que les divers attributs de la Divinité proclament, faut-il être surpris qu'ils l'aient abandonné aux prédications de leurs disciples et aux enseignemens de l'Église? Les apôtres avoient-ils le temps de tout consigner dans les ouvrages sommaires qu'ils nous ont laissés ? Ah! ils n'avoient pas seulement des livres à faire ; mais des miracles à opérer, des supplices à braver, leur sang à répandre, l'univers à convertir. Comment se déroberoient-elles à notre confiance les vérités recueillies de la bouche de ces maîtres inspirés par les héritiers immédiats de leurs vertus, de leur puissance spirituelle et de leur doctrine ? N'est-ce pas là que commence cette chaîne de la tradition qui lie tous les âges de l'Église, et

dont le premier anneau est attaché au berceau du christianisme?

Oui, M. F., quand les Évangiles se tairoient, la sainte Église romaine, l'incorruptible gardienne de notre foi et de nos règles, la sainte Église romaine, jamais plus forte que lorsqu'on la menace, jamais plus tranquille que lorsqu'on la calomnie, jamais plus inébranlable que lorsqu'on la tourmente, la sainte Église romaine est là, avec son autorité : et quelle autorité, si on en juge par ses irréfragables prérogatives! résister également aux piéges de la ruse et aux assauts de la violence, se mesurer avec toutes les passions, avec tous les vices, avec toutes les tyrannies, et, après dix-huit siècles de combats, n'avoir pas une cicatrice; voilà, voilà l'infaillible législatrice qui n'a pas cessé un instant d'enseigner le dogme du purgatoire. Assemblée ou dispersée, victorieuse ou proscrite, dans les fers ou sous la pourpre, elle l'a toujours annoncé comme un point de croyance nécessaire au salut; et ses ministres, en intercédant pour les morts auprès de J.-C., obéissent aux ordres et calment les tendres inquiétudes de la mère universelle des chrétiens.

O sainte Église romaine, que si votre autorité ne suffit pas aux novateurs et aux incré-

dules, venez avec l'auguste cortége de vos écrivains; venez confondre l'incompréhensible opiniâtreté de vos ennemis! que l'Orient et l'Occident soient à vos côtés, et dans vos mains les lithurgies grecques et latines; qu'elles retentissent dans votre bouche les belles paroles du grand Augustin et ses instructives prières aux funérailles de la vertueuse Monique: *Orationibus sanctæ ecclesiæ et sacrificio salutari et eleemosynis quæ pro eorum spiritibus aguntur, non est dubitandum mortuos adjuvari.* Il ne faut pas douter que les morts ne soient secourus par les vœux de l'Église, par la célébration des saints mystères, par les œuvres de charité; c'est, ajoute-t-il, la tradition de nos ancêtres, *hoc à patribus traditum universa observat ecclesia.*

Tels sont les juges naturels qui, sans interruption, depuis qu'il y a des chrétiens, nous ont transmis la foi au purgatoire, non comme un sentiment particulier, mais comme le sentiment de tous; non comme un système douteux, mais comme un dogme certain; non comme une coutume récente, mais comme un usage pratiqué sans lacune. Et l'oracle de la réforme lui-même, entraîné sans doute par la lucidité des faits et la concordance des témoignages, nous accorde treize cents ans,

sans être embarrassé de rester seul, dans la vaste étendue des âges, contre toutes les nations catholiques! Après un aveu aussi remarquable dans la discussion que j'ai ouverte, oseroit-on renouveler des allégations cent fois pulvérisées? oseroit-on dire encore que la foi au purgatoire est née, dans la nuit de l'ignorance, de l'ambition sacerdotale, et que ce fut un nouvel appât offert à la crédulité des peuples pour fortifier l'ascendant de l'encensoir? Voyez comme nos ennemis sont conséquens! N'est-il pas au moins singulier de faire sonner si haut le grief de domination, lorsque nos titres les plus solides et nos documens les plus péremptoires nous viennent des premiers temps de l'Église? Il est bien question de richesses, lorsqu'elle n'étoit riche que du courage de ses enfans et de l'admiration du ciel! des hommes qui ne pensent qu'à mourir s'occupent-ils des choses de la terre?

Mais une autorité nouvelle va confirmer celle des livres saints, de l'Église et de la tradition : c'est l'autorité des monumens. Impies, vous avez fait disparoître de la surface d'un grand empire tous les monumens funèbres qui attestoient la gloire des morts et la reconnoissance des vivans, et montroient les générations passées à la génération présente; vous

avez anéanti ce vaste cimetière des siècles et déchiré toutes les pages de cette lugubre chronologie; vous avez jeté au vent toutes les cendres chéries, désenseveli l'héroïsme, aboli toutes les traces des services, des bienfaits et des talens; au bruit des ruines, vous avez voulu élever la barrière de l'oubli entre ce qui avoit été et ce qui étoit; vous avez chassé de leur dernière demeure jusqu'à ce bon Henri de si douce mémoire, ce du Guesclin dont le seul nom gagnoit des batailles, ce Turenne le modèle des guerriers! Les insensés, qui avoient entrepris de détruire le culte de la fidélité et de la douleur en ces lieux de majesté, de solitude et de silence, où les spoliateurs sacriléges ne trouveroient plus aujourd'hui que quatre cercueils, sans avoir besoin d'antiquaire, pour leur apprendre les victimes qu'ils renferment... Mais les vieux chrétiens savent, et ils diront à leurs enfans, que la pierre elle-même révéloit le dogme du purgatoire, que le ciseau rivalisoit avec la plume, que les morts nous léguoient en quelque sorte le soin de leur âme dans les suppliantes inscriptions de leurs mausolées; que, quoique l'orgueil y parlât trop souvent son langage hautain, il cédoit au moins à l'évidence de la commune doctrine : ils diront à leurs enfans que dès le berceau de la monar-

comme si la mort n'avoit pas aussi sa paix et les tombeaux leur tranquillité ?

Mais nos pères la troubloient cette tranquillité des tombeaux, surtout dans la fête qui nous rassemble. Qu'elle étoit attendrissante pour eux cette cérémonie générale où l'Église consacre la mémoire des innombrables habitans du sépulcre, et célèbre les funérailles de la race entière d'Adam ! Qu'elle est sublime cette pensée de la foi, que l'urne de la charité divine contient toutes les larmes qui ont coulé pour les trépassés, depuis le commencement du monde ! Aussi j'ai peine à comprendre comment on n'a pas senti qu'en calomniant l'Église romaine, on calomnioit la nature, et qu'on abjuroit la nature en abjurant le dogme du purgatoire qui honore tant l'Église romaine. Ah ! c'est la dépravation qui s'indigne de toute espèce de réparation et de châtimens ; ce sont les passions qui ne veulent ni de purgatoire ni d'enfer. Vous consentiriez sans répugnance à des oracles sans menaces ! Mais ce feu qui éclaire déjà malgré vous les replis de vos consciences, voilà ce qui explique vos blasphêmes, vos sophismes et vos doutes. M. F., Dieu seroit-il donc insensible à vos fautes, parce que vous l'êtes à ses vengeances ? Sa clémence doit-elle être le prix de votre ingra-

titude? Parce que l'infini vous sépare de lui, seriez-vous donc à l'abri de ses coups? Ah! plutôt reconnoissez un père à la colère miséricordieuse qu'il exerce, dans le purgatoire, envers des enfans coupables.

Déclamateurs obstinés, soyez donc une fois d'accord avec vous-mêmes. L'éternité des peines est une matière si riche à vos continuelles détractions! Avec quelle onction perfide vous mettez vos semblables en garde contre une doctrine que vous appelez désolante! Quoi! dites-vous, des supplices sans mesure et sans fin pour des fautes échappées à la foiblesse! Eh bien, le purgatoire vous réconcilie avec nous, avec vous, avec Dieu. La voilà cette union si désirée entre ses attributs : rien d'impur n'entrera dans les tabernacles de la sainteté; mais Dieu, bienfaiteur et juge de la famille errante sur la terre, pour accomplir les lois de sa sagesse, a voulu tempérer la sévérité par l'indulgence et fonder un lieu d'expiation où descend, après la mort, le repentir qui n'a pas entièrement satisfait à sa justice, et dont les taches légères blesseroient la majesté du Dieu trois fois saint. Quelle harmonie! Comme le christianisme bien entendu arrange tout! Comme le purgatoire termine heureusement la guerre que nous a dé-

clarée depuis si long-temps la maladroite impiété ! Le purgatoire est le dogme du bon sens : je trouve surtout que les méchans qui rejettent l'enfer sont d'une extravagance incurable, s'ils n'admettent point le purgatoire ; à qui persuaderont-ils que l'âme du régicide monte dans le sein de Dieu, comme l'âme de sa victime ?

Et encore, M. F., que de motifs déterminans recommandent la doctrine que je prêche ! O pieuses relations d'amour entre le purgatoire et le ciel, et la terre ! Qu'il y a de charmes dans l'idée de cette correspondance entre les vivans et les morts ! Riches, c'est Dieu lui-même qui récompense le plaisir d'une bonne action, en ouvrant à vos frères le séjour du bonheur. Combien il est doux de penser que l'aumône, qui empêche un vieillard de mourir de besoin, fait asseoir peut-être votre ami à la table du Seigneur ! Il est si encourageant d'être sûr que les œuvres les plus faciles, dans la vie qui passe, sont comptées pour la vie qui ne passera point, qu'on ne sauroit expliquer les cruelles railleries dont on a voulu flétrir cette admirable communauté d'intérêts, si propre à affermir la croyance de l'immortalité, à glorifier la charité divine, et à aiguillonner la charité humaine ! Ignorent-ils donc, ces in-

sensés, que le matérialisme dont ils font parade est tout ensemble un crime, un malheur et une absurdité ? La pierre des tombeaux est-elle donc une barrière invincible qui s'oppose à la réciprocité des souvenirs? Ah! s'il en étoit ainsi, qu'il y auroit de choses superflues dans notre âme! le désir de se survivre, le pressentiment d'un avenir ne seroient plus que des méprises décevantes. En vain l'incrédulité essaieroit de repousser dans le néant ceux qui nous ont devancés : un sentiment, plus fort que le trépas, les reproduit de toutes parts au milieu de nous. Dans nos temples, on prie pour eux, dans nos monumens publics la toile et le marbre semblent les restituer à la vie, sous nos toits domestiques nous conservons avec respect les objets qu'ils ont touchés ; nos tribunaux ne vengent-ils pas leur mémoire contre la diffamation qui, n'osant attaquer de front ses ennemis vivans, lance ses traits contre le sépulcre des pères, semblable au reptile qui, ne pouvant atteindre les branches, ronge la racine de l'arbre? Enfin, avec le dogme du purgatoire, nous voyons le monde qui *combat*, présenter une main au monde qui *paie*, et saisir de l'autre celle du monde qui *jouit*; nous voyons le crédit, la prière, la confiance circuler de l'un à l'autre, et ne for-

mer, des habitans des trois régions différentes, qu'un seul peuple affranchi par la même rédemption, chez lequel les uns possèdent et les autres attendent, sans oublier leurs malheureux frères dont tout l'espoir est dans l'union de la terre et du ciel, pour accélérer leur délivrance. Oh ! mon cher auditeur, la tendresse de la foi catholique est une nouvelle démonstration de la vérité de ses dogmes.

Je viens de dire les preuves qui établissent le dogme du purgatoire ; il me reste à vous exposer les devoirs que ce dogme nous prescrit.

SECONDE PARTIE.

On ne répète au milieu de nous que les mots révérés de philantropie et d'humanité : c'est le cri du siècle, c'est la foi moderne. Qu'on raconte une action généreuse, tous les cœurs s'enflamment, toutes les bouches s'ouvrent pour la célébrer ; il semble qu'on s'associe à l'action même par l'émotion qu'on manifeste. Cette émotion, qui ne coûte rien et qui honore, prend tous les tons, tous les accens ; on charge les détails, on grossit les circonstances, on loue, on applaudit à l'envi. Froids panégyristes de l'humanité, louez moins, descendez en esprit dans cette sombre région, où les souf-

frances entassées attendent votre pitié : c'est là que vous trouverez l'objet, l'exercice, la récompense du beau mouvement qui vous affecte; portez-y cette âme dont l'agitation a été si profonde en apparence et si passionnée. Mais non, cette âme de théâtre et de convention n'est point à vous ; des maux invisibles ne l'effleureroient pas même; la foi déchireroit tous ses voiles qu'elle ne seroit peut-être pas ébranlée.

Cependant, un homme, un chrétien oseroit-il prétendre à une plus belle prérogative que celle de briser les chaînes de ses semblables, de cicatriser leurs plaies, d'éteindre les flammes qui les consument ? Y pensez-vous ? vous pouvez devenir, en quelque sorte, des dieux ; vous êtes, si j'ose ainsi parler, les dispensateurs des grâces d'en haut, puisqu'il dépend de vous de sauver vos frères d'un lieu de supplice et d'exil, en sauvant une famille vertueuse de l'indigence, et de les réconcilier avec le ciel, en réconciliant des malheureux avec la terre ; vous avez la victime de la croix pour les victimes du purgatoire ! J.-C. est à vous, le sacrifice est prêt, le sacrificateur est là, et vous ne mêleriez pas vos larmes au sang adorable qui désarmeroit la colère du souverain arbitre ! dites-moi un moyen de fondre

vos cœurs : combien je me féliciterois de l'avoir trouvé ! Au moins cédez à la voix de la charité et de la justice.

En effet, quels sont, par rapport à vous, plusieurs de ces morts pour lesquels l'Église sollicite notre intérêt ? n'avez-vous pas eu avec eux les relations les plus intimes et les plus sacrées ? Hélas ! le purgatoire est peuplé de riches qui faisoient tant d'ingrats sur la terre ; il est peuplé de pauvres qui mendient encore votre assistance pour de bien plus urgentes détresses ; il est peuplé de bienfaiteurs devenus supplians ; il est peuplé de nos parens et de nos amis ; vous y avez vu descendre et ceux de qui vous avez reçu le jour et ceux à qui vous l'avez donné. Enfans, c'est un père à qui vous devez l'estimable avantage d'une éducation solide, c'est une mère, dont vous étiez les délices, qu'il faut retirer du milieu des brasiers qui les dévorent. Pères et mères, dignes de porter des noms si doux et qui les entendiez prononcer avec tant de charme par vos enfans, ce sont ces enfans, autrefois les objets de votre constante inquiétude, dans lesquels vous espériez revivre, dont la naissance vous avoit causé tant d'allégresse, dont la mort vous a fait répandre tant de larmes, ce sont ces enfans qui vous demandent, par l'organe

de l'Église, une dernière preuve de votre tendresse.

Époux désolé, vous avez perdu la plus regrettable des compagnes; elle étoit heureuse de votre bonheur, et vous étiez heureux du sien. L'impitoyable mort l'a frappée, lorsque cette intéressante épouse, partageant son cœur entre sa jeune famille et vous, ne songeoit qu'à semer de nouvelles fleurs la carrière que vous aviez à parcourir ensemble : est-il une douleur comparable à sa douleur? Séparée de son Dieu et de vous, elle implore votre secours. Autrefois, vous alliez au devant de ses vœux, sa plus légère peine éloignoit le sommeil de vos paupières, et on vous citoit comme le plus parfait modèle des vertus conjugales. Maintenant que vous la voyez, avec les yeux de la foi, entre les mains du Dieu terrible, et qu'il vous est permis, ordonné même d'abréger le terme de ses tourmens, lui refuseriez-vous le précieux gage qu'elle attend de votre reconnoissance? Vous auriez fait pour la retenir sur les rivages de la vie le sacrifice de la vôtre : il suffit aujourd'hui, pour sa liberté, d'une œuvre de miséricorde, d'une prière fervente, de l'application des mérites de J.-C.

Et cette sœur, que la mort vous a ravie au printemps de l'âge, qu'est-elle devenue, frère

les merveilles de notre charité. Partout, vous représentez les hommes sous la douce idée de frères ; nous l'adoptons comme vous cette idée : mais vous en faites un système, et nous un ministère : vous déclamez, et nous agissons. Ce n'est que dans nos sanctuaires catholiques que cette fraternité réfléchit quelques traits de la paternité suprême. Ici, on veut le bonheur de tous, même de ceux qui ne sont plus. Ici, il n'y a qu'une doctrine, qu'un esprit, qu'un cœur, qu'une espérance, qu'un amour. La voilà sous vos yeux cette société nombreuse que vous calomniez ; la voilà, unie par les mêmes sentimens et par les mêmes vœux, qui invoque le même père, dont la piété envahit le monde invisible pour racheter le malheur. Cette humanité, dont vous vous vantez d'être les apôtres, gémit en vain dans vos tableaux inanimés : ici, elle parle avec empire, elle agit, elle commande ; notre humanité, à nous, c'est la charité et la justice.

Oui, M. F., c'est encore à titre de justice que nous devons prier pour les morts. Représentons-nous un époux, irréprochable selon le monde, sur le lit dont il ne se relèvera plus ; les yeux fixés vers sa nouvelle patrie, sans oublier celle qu'il quitte ; pressant sur son cœur la main tremblante de son épouse, afin que

ce cœur lui parle encore, lorsque tout autre langage n'existera plus, lui donnant rendez-vous sous les divins pavillons où il croit qu'il seroit moins heureux sans elle, l'entretenant des jours sereins de leur union, et surtout du lien indissoluble qui les rejoindra bientôt, lui rappelant que l'amour si vrai et si chaste qu'il eut toujours pour elle est peut-être une sûreté pour l'avenir. O vous, qui êtes ses enfans, assistez à la fin de votre père : il vous montre du courage, et pourtant il s'éloigne de vous avec douleur ; il eût souhaité de vous aider plus long-temps de son expérience, et de faire encore quelques pas avec vous à travers les périls dont votre jeunesse sera environnée ; vous irez bientôt seuls au milieu du siècle d'où il va disparoître : mais souvenez-vous qu'un ordre plus durable vous appelle. Vous reverrez votre père, si, comme lui, vous étudiez la mort ; si vous aimez comme lui la religion et ses promesses ; si vous gardez la mémoire de ses conseils et de ses exemples. Allez quelquefois à son tombeau ; prêtez l'oreille... l'entendez-vous ? Il vous recommande son âme... Épouse inconsolable, c'est que l'affection du meilleur des époux a quelquefois balancé la fidélité qu'il devoit à son Dieu : enfans, c'est que l'objet de vos regrets et de

votre deuil, séduit par le désir de vous plaire, a quelquefois, pour vous et avec vous, transgressé les règles sévères de l'Évangile. Conjurez donc ensemble la miséricorde infinie de recevoir une âme qui, sans vous, eût été si innocente et si pure.

Oh! M. F., combien souffrent dans le purgatoire pour nous et à cause de nous! combien ont été entraînés dans les chemins du vice par l'autorité de nos scandales et l'autorité de nos discours! que d'enfans y accusent la coupable indulgence des auteurs de leurs jours, qui, au lieu de leur donner une éducation chrétienne, au lieu de les initier aux jouissances de la sainteté, au lieu de leur montrer l'emploi du temps pour qu'ils n'en sentissent jamais le fardeau, au lieu de faire entrer chaque jour une nouvelle vertu dans leur âme, les abandonnoient à eux-mêmes, comme pour ne point gêner l'essor de leur imagination naissante, laissoient entre leurs mains novices et inexpérimentées ces ouvrages hardis où ils buvoient, comme en des coupes enchantées, le poison subtil de l'impiété et du libertinage, ne leur parloient jamais de Dieu, mais toujours des moyens de parvenir, vouloient en faire des hommes capables de tout, qui ont fini par n'être capables de rien, excepté de porter le

trouble dans leurs familles, et quelquefois dans la société, si la mort n'étoit venue trancher le fil d'une vie qui peut-être auroit été souillée par quelque grand crime!

Pères et mères, où cette éducation les a-t-elle conduits? vous ne les promeniez que sur des fleurs; maintenant, ils sont engloutis dans une mer de feu; des larmes et des sanglots, voilà leur héritage. Et c'est vous, dont les aveugles bontés ont creusé l'abîme où ils sont ensevelis, c'est vous qui avez le pouvoir de les en délivrer. Franchissez sur les ailes de la foi, franchissez l'espace qui vous sépare d'eux; écoutez les cris lamentables dont retentit cette triste demeure où les a précipités votre folle complaisance; voyez par quel double effort ils tendent vers la terre pour y recommencer la vie et la consacrer aux travaux de la pénitence, et s'élancent vers le ciel pour y implorer la clémence divine. Eh bien! la clémence divine remet à votre justice le soin de leur donner deux fois la vie. Votre amour, si puissant pour les perdre, n'auroit-il plus d'énergie pour les réhabiliter? Pères et chrétiens, n'abjurez pas ces titres; les âmes de vos enfans vous entourent, vous assiégent, vous pressent: non, les intentions généreuses de la religion et de l'Église ne seront point trom-

pées ; la nouvelle Jérusalem va s'embellir de nouveaux habitans et de nouvelles conquêtes.

Et vous, enfans orphelins, seriez-vous sourds à la voix de vos parens qui brûlent pour vous avoir trop aimés ? Seriez-vous infidèles à la dette de la piété filiale, cette vertu décorée chez les païens du même nom que le respect pour la Divinité ? Quoi ! vous oublieriez celle qui vous a portés dans son sein, qui vous a nourris de sa substance, qui réchauffoit vos membres délicats et dont la vigilance étoit sans repos ! vous oublieriez celui qui, vous recevant pour la première fois dans ses bras, bénissoit votre premier sourire ! Cruels, ignorez-vous que vous vous chargeriez des anathêmes de la justice indignée ? O enfans, il est si consolant de parler encore aux auteurs de ses jours et d'en être entendus, de parler d'eux, surtout à Dieu, et d'en être exaucés, de croire qu'ils devront le ciel à ceux qui leur doivent la vie, et que du ciel ils protégeront leurs enfans devenus leurs sauveurs, jusqu'à ce que vous soyez réunis pour toujours dans les embrassemens de la félicité sans mélange !

Mais pourquoi ne vous entretenir ici que des morts qui nous appartenoient par le sang, ou par l'amitié, ou par les bienfaits ? Les liaisons que la grâce de la régénération a formées,

ne nous imposent-elles pas aussi des devoirs? Les sources de salut qui coulent dans nos temples; nos autels, nos chaires, nos piscines ne sont-elles pas une véritable communauté de biens qui unit tous les enfans de l'Église, et établit entre eux des rapports indestructibles ? Nous devions aimer nos frères pendant la vie, quelque étrangers qu'ils nous fussent dans l'ordre de la nature : la mort nous auroit-elle dispensés de ce précepte? et nos frères, en devenant malheureux, nous seroient-ils devenus indifférens ?

Enfin, par justice et par charité pour vous-mêmes, que l'idée habituelle du purgatoire vous retienne dans un salutaire effroi. Songez à ce feu, auprès duquel, dit l'évêque d'Hyppone, toutes les souffrances de la terre ne sont rien : *Gravior erit ille ignis quam quidquid potest homo pati in hâc vitâ.* Vous pensez, disoit l'apôtre des Indes à ses néophytes, vous pensez à vos frères qui gémissent dans un autre monde, vous avez le religieux désir de les soulager ; mais pensez d'abord à vous-mêmes : Dieu n'écoute point celui qui l'invoque avec une conscience souillée. Avant d'entreprendre de soustraire des âmes aux peines du purgatoire, commencez par laver la vôtre des taches de l'iniquité : *Æquum est ut alienam à purgatorio*

animam liberaturus, prius liberet suam. Et quel seroit, mon cher auditeur, le fondement de votre témérité? Est-ce que la mort mesure ses coups? Ne sommes-nous point ici-bas comme sur un champ de bataille couvert de ses trophées? Est-ce qu'elle n'est pas sa voix la voix du marteau frémissant qui nous avertit de la fuite des heures? Est-ce qu'elles ne sont pas ses ministres, la fièvre de l'ambition et la lèpre de la volupté? Est-ce que les siècles et les jours sont plus qu'un point imperceptible sur l'échelle de l'éternité? Est-ce que nous n'entrons pas dans le monde avec la loi d'en sortir? Est-ce qu'on jette l'ancre au fleuve de la vie? La nature ne nous déclare-t-elle pas elle-même qu'elle ne peut nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête. Comme nous en voyons d'autres passer devant nous, d'autres nous verront passer, et il en sera ainsi de leurs successeurs; tant sont fragiles les appuis de notre durée! tant sont ruineux les fondemens de notre existence! Oui, tout sert d'écho à cette formidable vérité: *Pulvis es, et in pulverem reverteris.*

Ici c'est un enfant moissonné au berceau. Famille affligée, au moins il n'a pas connu la peine et la douleur! Il entre dans le port, sans avoir été agité par l'orage. Là, c'est un infor-

tuné qui périt à la vue du bonheur. Des funérailles au lieu de noces! Jeunesse sans prévoyance, approchez, lisez son âge, et ne vous appuyez plus sur le lendemain. Ici, c'est un étranger enlevé à ses amis, sans qu'il ait eu le loisir de prendre congé d'eux. Là, c'est un infatigable esclave de l'or qui se levoit avant le jour pour ajouter héritage à héritage, et égaler ses possessions à ses désirs. Ailleurs, c'est une idole, dont la tête naguère si radieuse n'est plus qu'un crâne aride. Quelquefois, l'instant où commence le deuil de tel homme, dans un lieu, est précisément celui où on le finit dans un autre; une partie de ses proches n'est instruite de son trépas que lorsque l'autre en est déjà consolée. Quelquefois c'est un déprédateur insatiable, dans le sépulcre duquel on répand quelques larmes hypocrites, séchées avant la clôture du sépulcre. Oui, tout sert d'écho à cette formidable vérité : *Pulvis es, et in pulverem reverteris*. La mort, vous la repoussez en vain; cet avenir que vos espérances dévorent, imprudens, c'est la mort même. La voilà pour moi qui vous parle, pour vous qui m'écoutez; et pour le plus grand nombre, presque pour tous, le terme, c'est le purgatoire ou l'enfer. La mort! Peut-être l'arbre qui renfermera vos dépouilles est déjà coupé;

peut-être, en ce moment, on ourdit la trame du linceul qui servira à vos obsèques! Dans quelques jours, peut-être, vous serez condamnés à répéter, pendant des siècles, le cantique du prophète qui devroit être, sur la terre, l'objet de vos méditations et de vos craintes :

Seigneur, je m'adresse à vous du fond de l'abîme, daignez exaucer le cri de ma douleur : *De profundis clamavi ad te, Domine; Domine exaudi orationem meam.* Un Dieu miséricordieux ne se laisseroit-il pas toucher aux accens du malheur et du repentir? *Fiant aures tuæ intendentes in vocem deprecationis meæ.* Si votre sainteté ne détourne pas les yeux de mes foiblesses, oserai-je garder l'espérance? *Si iniquitates observaveris, Domine : Domine, quis sustinebit?* La clémence est assise sur votre trône, occupée à éteindre les foudres de votre colère, j'en ai l'assurance dans les oracles de votre sagesse; c'est ce qui éloigne le désespoir des lieux où nous sommes; c'est ce qui soutient ma confiance : *Quia apud te propitiatio est, et propter legem tuam sustinui te, Domine.* Votre parole est l'unique allégement à mes maux. Sans vos promesses, que deviendrois-je, victime infortunée de vos rigueurs? *Sustinuit anima mea in verbo ejus; speravit anima mea in Domino.* Je me rappelle

à toutes les heures de ma captivité que je suis votre enfant, que j'appartiens à la famille que vous avez sauvée, et que mon pénible état est encore un bienfait : *A custodiâ matutinâ usque ad noctem speret Israël in Domino.* Qui pourroit expliquer les prodiges de votre miséricorde, que votre miséricorde elle-même, et le bonheur que vous me préparez, que le mystère ineffable de votre rédemption ? *Quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio.* Oui, malgré les iniquités d'Israël, vous le rétablirez dans ses droits : votre justice, apaisée par les épreuves de son déplorable exil, brisera ses fers et le conduira triomphant dans la véritable patrie : *Et ipse redimet Israël ex omnibus iniquitatibus ejus.*

---

ses rapports de l'homme à Dieu : *première partie ;* dans ses rapports de l'homme à la société : *deuxième partie.*

O Marie, dont la bonté est l'asile du pécheur repentant, obtenez-moi les lumières de l'Esprit saint !

PREMIÈRE PARTIE.

Il est inutile de le remarquer, la matière que je traite, et que je vais discuter franchement avec vous, suppose des auditeurs qui croient. Les impies ne m'entendroient point ; au moins qu'ils apprécient notre droiture. Ne sont-ils pas d'accord avec nous sur les commencemens de l'homme ? Rougiroient-ils d'admettre ce que le paganisme lisoit jusque sur les nuages de l'erreur ? C'est qu'appelés par notre origine aux destinées les plus brillantes, quelque révolution fatale les a obscurcies ; c'est que le berceau du monde a été souillé de quelque tache ; c'est que nous sommes déchus de l'état de grandeur, notre premier apanage, et que des pères a rejailli sur les enfans le besoin de satisfaire à une justice irritée ; c'est qu'elle pèsera jusque sur la dernière postérité d'Adam, la faute qui a corrompu la nature dans sa source, et attaché à l'arbre de la création le premier anneau de cette longue chaîne

de calamités, étendue sur toutes les générations; c'est que l'homme tombe à chaque pas et s'enfonceroit de chute en chute dans je ne sais quel abîme de dégradation et de misère, si une main propice ne le relevoit et ne le rétablissoit dans une partie de ses droits. Nous, chrétiens, riches des priviléges de la foi et des lumières de la raison épurée, le ciel nous a expliqué ce triste mystère. Tandis que les peuples, enveloppés dans les ombres du mensonge, soupirent en vain après la vérité, et que le savoir orgueilleux s'égare en tâtonnant, nous connoissons la maladie et le remède, nous tenons de la miséricorde de notre Dieu la faculté de recouvrer sa grâce et le trésor de notre vocation. Le sacrement de cette miséricorde est là, qui répare tout par ses bienfaits; bienfaits qui éclatent dans la certitude de son établissement, dans l'utilité de ses effets, dans la douceur de ses conditions.

Oui, le sacrement de pénitence est une institution divine, nous en avons la preuve irrécusable dans l'autorité de l'Évangile et de la tradition, sa fidèle interprète. On diroit que la bonté suprême a pris plaisir à nous éclairer de tous les rayons de l'évidence. Écoutez d'abord J.-C. parlant à ses apôtres et à leurs successeurs : Tous les péchés seront remis à ceux

les Origène, les Cyprien, les Athanase, les Hilaire, les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, les Léon ! Ils étoient l'ornement de leur âge, la gloire des lettres, l'admiration de leurs ennemis. Plusieurs ont versé leur sang pour la foi ; où sont les martyrs de l'incrédulité? Aussi je ne leur opposerai que deux chefs de l'armée catholique ; ils valent plus à eux seuls que toute la troupe des impies ; l'un que j'appelle, sans hésiter, l'Isaïe de la nouvelle loi, l'autre qui a mérité, de ses contemporains, le titre de *grand*. Ô Chrysostôme, ô Grégoire, honorez cette chaire de vos accens : le trône du prêtre, dit le premier, est dans le ciel, c'est le roi du ciel lui-même qui l'assure. Le ciel attend le jugement de la terre pour porter le sien, le serviteur prononce avant le maître, et là-haut on confirme les décisions d'ici-bas : *Dominus sequitur servum, et quidquid hic inferius judicaverit, hoc ille superius ratum habet.* Tout pécheur, dit le second, est comme enseveli dans le fond du tombeau, tant que ses péchés demeurent dans le fond de sa conscience ; mais il brise ses liens, lorsque, de son propre mouvement, il avoue ses iniquités, *cum peccator nequitias suas sponte confitetur.* Pourquoi les gardez-vous, ajoute-t-il ? tirez-les de l'abîme par la confession ; après quoi

vous serez déliés par le ministère des prêtres, comme Lazare fut délié par les mains des disciples du Sauveur : *Veniat itaque foras mortuus, id est culpam confiteatur peccator, venientem vero foras solvent discipuli.* Ici, M. F., la clarté et la précision ne le disputent-elles pas à la magnificence des expressions et des idées ? Et cette magnificence n'est-elle pas assortie à la grandeur du bienfait ? Songez cependant que je n'invoque que deux témoins, lorsque je pourrois combattre avec les armes de toute la tradition.

Les détracteurs de la confession auriculaire, comptant sur la foule des beaux esprits toujours disposés à accueillir ce qui les flatte, comme à rejeter toute lumière importune, toute vérité chagrine, sur tant d'amateurs, de fauteurs, de prôneurs des futilités les plus dangereuses et des opinions les plus dépravées, sur tant de gens du bon ton qui laissent à la multitude les préjugés, c'est-à-dire la religion et les mœurs, sur tant de personnages des deux sexes aussi légers, aussi frivoles que les brochures dont ils font leurs délices ; les détracteurs de la confession auriculaire ont abusé de l'érudition jusqu'au pédantisme pour accréditer une bévue et une calomnie : la confession une invention sacerdotale, une conquête

même dont elle trace les règles, combat les scrupules et dirige l'essor dans les régions supérieures où quelquefois elle s'égareroit dans son vol trop hardi. Oui, tout appartient à la conduite des âmes : la justice des princes, l'obéissance des sujets, l'humanité des guerriers, l'impartialité des magistrats, la fermeté des prêtres, la docilité des enfans, la fidélité des époux et la probité des serviteurs. Est-il donc une institution plus digne de notre reconnoissance, qu'une institution consacrée tout entière à la défaite du vice, au triomphe de la vertu, à la gloire des mœurs? Oh! qu'elles parlent éloquemment pour nous et avec nous, les étonnantes choses qui s'opérèrent toujours et s'opèrent encore dans les sanctuaires de la réconciliation!

Représentons-nous, M. F., un jeune homme rassasié du monde, ayant épuisé dans de vains plaisirs une santé florissante et une brillante fortune, accablé de regrets, repoussé par ses compagnons de débauche et de scandale, à charge à lui-même et aux autres, et que le désespoir commence à aveugler. Cependant son éducation avoit été chrétienne. Il entre dans un temple où le recueillement de la prière frappe son imagination flétrie : à la vue d'un de ces tribunaux solitaires, où la

vigilance maternelle le conduisoit dans l'âge de l'innocence, son cœur palpite, agité par le remords et par le repentir : suspendu entre la crainte et l'espérance, il aborde en tremblant un ministre de cette religion qu'il avoit tant aimée et qu'il a trop oubliée. Est-ce un juge qu'il entend, ou un ami tendre? Quelle voix pénétrante! quel intérêt à ses peines! quelle sainte adresse à faire descendre la paix où la guerre exerçoit ses ravages! Un instant, passé sous les tentes du Seigneur, lui paroît déjà au-dessus des années qu'il a perdues sous les tentes d'un monde corrompu et corrupteur. Bientôt il sera l'exemple de ses frères et la joie de l'Église.

Représentons-nous encore une jeune personne à qui la nature libérale avoit prodigué tous les avantages dont sa vanité fait tant de cas. Elle ne connoît point les épines de la vie; tout est fleur pour elle; on l'enivre d'encens, elle reçoit comme une dette les hommages empressés de la flatterie. Mais subitement désabusée par les revers de l'inconstance, et trahie par ses perfides courtisans, elle sent le besoin du repos, et le demande à tout ce qui l'environne... une invisible main la ramène où il est; et aux chimères de l'orgueil succèdent les pensées de la foi. Cependant,

qui la dirigera dans sa carrière nouvelle ? Son inexpérience demande un guide qui joigne les leçons de la sévérité aux conseils de la bienveillance. Elle sait qu'il y a des hommes dévoués au pénible mais honorable emploi de servir leurs semblables, de les prémunir contre les rechutes de la fragilité ; qui cherchent avec inquiétude les brebis égarées pour les reconduire au bercail, tiennent les clefs du ciel et l'ouvrent à la douleur contrite. Elle court, elle vole où elle trouvera l'objet de ses vœux. La pureté de ses intentions a déjà obtenu sa récompense. C'est un pasteur chéri et révéré que Dieu lui envoie pour confident ; il parle, et la grâce agit : comme la figure éblouissante du siècle fuit loin d'elle avec ses enchantemens et ses pompes ! comme il se déchire le rideau des illusions, qui lui cachoit les richesses, seules dignes d'envie ! comme il s'écoule le torrent des trompeuses voluptés ! elle goûte enfin le repos depuis qu'elle est pénitente, depuis que l'aiguillon vengeur est émoussé par la grâce : cette conversion n'est-elle pas le plus signalé des bienfaits ?

Percez avec les yeux de la foi les augustes ténèbres qui enveloppent le chrétien dans le secret de Dieu : quelle exactitude stricte sur les règles de la justice ! quel profond discer-

nement pour connoître son véritable état, pour proportionner les remèdes aux maux, les préservatifs aux dangers, les expiations aux fautes! Oh, qu'elle est admirable la discipline de l'Église sur l'administration de la pénitence! appuyé sur elle, le directeur des consciences sait tempérer l'amertume du breuvage sans en affoiblir l'efficacité. Sur son tribunal, la miséricorde est assise à côté de la vérité, et la justice y embrasse la paix. Avec quelle sagacité il pénètre les replis de notre cœur! il nous connoît mieux que nous ne nous connoissons nous-mêmes, il connoît notre âme, comme s'il la portoit dans la sienne, *tanquam si singulorum mentes suâ mente gestaret.* Comme il possède l'heureuse science de s'abaisser avec les ignorans, de s'élever avec les sages, de soutenir les foibles, de subjuguer les superbes, de tranquilliser les craintifs, d'intimider les présomptueux, de dompter l'opiniâtreté, et de fixer l'inconstance! Contempteurs de la plus précieuse des institutions, que pensez-vous de ce tableau dont l'Église possède encore tant de ressemblances fidèles? M. F., adorons la Providence, dont la bonté fait croître au fond du bain régénérateur les plantes salutaires qui guérissent toutes les blessures, et donnent la vie spirituelle.

L'humilité n'est-elle pas la mère, la gardienne et la reine de toutes les autres vertus? C'est elle qui en relève l'éclat : ennemie des projets ambitieux, conseillère infaillible des bonnes actions, elle dompte l'imagination, arrête ses fougueuses saillies, et nous dérobe aux frivolités de la terre, puisqu'elle est un sentiment profond des grandeurs de Dieu et des misères de l'homme ; mais l'humilité est fille de la pénitence. Et la foi, dont les rayons célestes nous découvrent un horizon que nous n'aurions jamais aperçu sans elle ; la foi qui anime et agrandit les justes ; la foi qui assure une patrie à ceux qui n'en ont point, et des biens infinis à ceux qui ne possèdent rien ici-bas ; la foi qui allége nos sacrifices et dote la persévérance des trésors de l'éternité ; la foi, œil de la conscience, n'est-ce pas la pénitence qui entretient ou lui rend sa lumière? Et l'espérance qui verse l'oubli des peines, et endort l'infortune dans la divinité de ses promesses ; l'espérance, premier besoin de notre infirmité, premier adoucissement à nos maux, qui emporte au ciel, sur ses ailes officieuses, l'offrande de notre résignation et de notre courage, et en rapporte les inspirations utiles, avec les délices de la paix ; l'espérance n'est-elle pas sœur de la pénitence,

riche comme elle de l'avenir? Et la charité qui est l'essence du chrétien, qui est tellement la vie de l'homme, que nos ennemis imitent ses traits en les défigurant, la charité qui multiplieroit les prodiges, si elle embrasoit tous les cœurs; qui peut mieux rallumer ou nourrir sa flamme, que l'exemple d'un Dieu qui pardonne? Et à quel prix pardonne-t-il? qu'exige-t-il de nous? la déclaration de nos fautes, la contrition de nos fautes, la réparation de nos fautes. M. F., de si faciles conditions ne sont pas d'un maître inexorable.

Que j'ai peine à m'expliquer votre inconséquence! Dans les transactions ordinaires de la vie, on attache une si haute estime à la loyauté, à la franchise, à la délicatesse! L'opinion imprime au fourbe la tache du déshonneur; et dans la grande unique affaire du salut, où il n'en coûte que d'être sincère avec le Dieu de vérité, où tout est pardonné, si tout est déclaré, que de réticences artificieuses! que de détours concertés par la honte ou par la mauvaise foi! on vous croiroit des plaideurs rusés qui veulent en imposer à la justice, des accusés qui se défendent contre la partie publique, et cherchent à éloigner la conviction du crime dont ils sont prévenus: tous nous

trompez; mais trompez-vous aussi le Dieu qui lit dans les cœurs? ratifie-t-il notre sentence qui vous charge d'un sacrilége de plus? Malheur à vous, si nous scellons du sang de J.-C. votre duplicité et votre perfidie! On ne devroit être occupé que de sa tristesse; un enfant, digne de ce nom, a-t-il assez de larmes pour effacer les offenses qu'il a commises envers le meilleur des pères? O indulgence! ô amour! un Dieu demande que vous pleuriez; et tout est oublié. La plus touchante des vertus, la plus belle, la plus précieuse aux yeux du monde, la sensibilité hâte la réconciliation, si elle a les vrais caractères de la douleur. O ineffable bonté du créateur envers la créature! mais l'accusation et le repentir, qui constituent le sacrement, ne lui donnent pas l'intégrité. Le sacrement a son effet, il a produit la grâce; l'enfer est fermé, le péché est remis, mais il n'est pas expié. La peine éternelle est commuée en une peine temporelle et passagère. O prodige de miséricorde! ce n'est point un nouveau joug au pécheur: la satisfaction est renfermée dans la prière, cette chaîne invisible qui unit la terre avec le ciel, dans quelques actes de mortification, dans l'abstinence de quelques plaisirs, dans une plus étroite observation des saints devoirs, dans

l'aumône, l'œuvre la plus agréable à Dieu et la plus douce à remplir. Au moyen d'une si légère satisfaction, nous participons à celle que le souverain médiateur a offerte pour nous sur la croix, *adimpleo quæ desunt passionum Christi.*

Hélas! on se forge dans le monde des idées bien étranges sur le sacrement de pénitence. Tâchons de les détruire; appuyons les principes sur l'expérience; représentons-nous un chrétien infirme, qui n'ose penser à Dieu, parce que toute pensée inquiétante retarderoit sa guérison : l'heure cependant est arrivée de lui dire : *dispone domui tuæ;* songez à vous, il en est temps. Mais que de ménagemens pour annoncer à un mortel qu'il va mourir! et il ne tient plus à la vie que par un fil! chaque partie de son corps lui crie, par l'épuisement de ses forces : pensez à nous; ses affaires lui crient, par le désordre où il les a mises : pensez à nous; ses proches lui crient, par leurs larmes : pensez à nous; lorsqu'enfin la raison, aidée de la foi qui ne meurt pas, lui crie à son tour : malheureux! laisse tout le reste et pense à toi; encore quelques minutes, et tu seras pour jamais rejeté de la face du Seigneur. A ces mots on appelle un prêtre secourable qui presse sur ses lèvres l'image du Sauveur et interroge son

âme. Quels sons inattendus articule la déplorable victime? avouer ses crimes à un homme! Ecoutez, M. F., la réponse du ministre : Oui, je suis un homme, et, parce que je suis un homme, vous devez me recevoir avec plus d'empressement; on s'adresse plus volontiers et plus librement à ses semblables, et c'est parmi ses égaux qu'on choisit d'ordinaire ses amis. Oui, je suis un homme, et parce que je suis un homme, je n'ignore ni la fragilité de notre nature, ni les dangers du monde, ni les influences du mauvais exemple : obligé moi-même de comparoître souvent au tribunal de la pénitence, j'apprécie vos répugnances, vos anxiétés, vos combats. Oui, je suis un homme, et parce que je suis un homme, tout ce que vous me déclarerez n'aura rien qui me surprenne; quoi que vous ayez à me révéler, vous ne devez nullement craindre de perdre mon estime. Exposé aux mêmes égaremens que vous, en ne me cachant rien de ce que vous êtes, vous me rappellerez ce que je fus et ce que je puis redevenir en un instant; je me retrouverai en vous. Oui, je suis un homme, et, parce que je suis un homme, qu'y a-t-il de plus naturel que le mouvement d'un cœur qui se penche vers un autre cœur pour y verser un secret! Celui qui souffre n'a-t-il pas besoin

d'un confident qui l'entende, l'apaise et le soulage ? Oui, je suis un homme, et parce que je suis un homme, j'aurai donc pour vous des entrailles fraternelles ; et si je tiens à votre égard la place de Dieu, c'est pour exercer sa miséricorde bien plus encore que sa justice.... A ce discours de l'envoyé de l'Église, le malade se relève comme d'un abîme où il alloit tomber, confesse qu'à la religion de J.-C. appartiennent le miracle et le bienfait de faire l'innocence du repentir, et se prépare pour les rivages dont on ne revient jamais. Le prêtre l'approvisionne des consolations de la foi, et le pusillanime, qui hésitoit dans le chemin du salut, brûle du courage de mourir pour son Dieu. Un premier sacrement lui ouvrit les portes de la vie ; un second sacrement lui ouvre les portes de la grâce, et un troisième sacrement va lui ouvrir les portes de l'immortalité.

Voilà, M. F., la confession envisagée dans ses rapports de l'homme à Dieu ; voilà la pesante servitude, l'effroi de la lâcheté ; voilà l'institution, tant calomniée de nos jours par l'indifférence, l'impiété et le libertinage. Pour nous, chantons ses bienfaits avec le roi-prophète : Heureux, s'écrie-t-il, heureux le pécheur dont les iniquités ont été remises et couvertes du pardon de la miséricorde ! *beati quorum remissæ*

sunt iniquitates et quorum tecta sunt peccata. Heureux celui qui a poursuivi ses fautes dans les replis tortueux de l'orgueil, et dont le cœur a été jugé droit dans son repentir : *beatus vir cui non imputavit Dominus peccatum, nec est in spiritu ejus dolus.* Lorsque je dissimulois mon péché, il vieillissoit dans ma conscience malgré le cri du remords, *quoniam tacui, inveteraverunt ossa mea, dum clamarem totâ die.* Le jour et la nuit je sentois s'appesantir sur moi votre bras vengeur, le sommeil fuyoit ma paupière, je me roulois comme sur des épines qui déchiroient mon âme, *quoniam die ac nocte gravata est super me manus tua : conversus sum in ærumnâ meâ, dum configitur spina.* Je vous ai déclaré mes prévarications, quoique vous les connussiez avant moi-même, et que c'étoit en votre présence que je les avois commises, *delictum meum cognitum tibi feci et injustitiam meam non abscondi.* J'ai dit : Je m'accuserai devant le Seigneur, et sa bonté oubliera la malice de mon ingratitude, *dixi : Confitebor adversum me injustitiam meam Domino; et tu remisisti impietatem meam.* C'est pour cela que vos serviteurs fidèles vous invoquent aux jours propices, afin de ne point être submergés dans les flots de votre colère, *pro hoc orabit ad te omnis sanctus in tempore*

opportuno ; verumtamen in diluvio aquarum multarum ad te non approximabunt. Vous êtes mon refuge dans les tribulations qui m'environnent ; délivrez-moi des périls qui m'assiégent, vous qui êtes ma force et ma joie, *tu es refugium meum à tribulatione quæ circumdedit me : exultatio mea, erue me à circumdantibus me.* Vous m'avez doué de l'intelligence qui discerne les voies de l'équité, et votre œil paternel y éclaire tous mes pas, *intellectum tibi dabo, et instruam te in hâc viâ quâ gradieris, firmabo super te oculos meos.* L'homme ne doit pas ressembler au cheval indompté et au mulet indocile courbés vers la terre, *nolite fieri sicut equus et mulus quibus non est intellectus.* Elle sentira le mords de votre justice, la bouche des ingrats qui ne vont point aux sources de votre clémence, *in camo et fræno maxillas eorum constringe qui non approximant ad te.* De nombreux fléaux attendent le méchant qui persévère dans le crime ; mais celui qui se jette dans les bras de son Dieu a sa clémence pour richesse, *multa flagella peccatoris, sperantem autem in Domino misericordia circumdabit.* Glorifiez-vous en lui, vous tous dont l'âme a été purifiée par sa grâce, *lætamini in Domino et exultate justi, et gloriamini, omnes recti corde.*

Considérons maintenant les bienfaits de la confession dans ses rapports de l'homme à la société.

SECONDE PARTIE.

Les bienfaits de la confession, considérée dans ses rapports de l'homme à la société, vont se déduire dans une suite d'exposés incontestables, et de réflexions naturelles qui frapperont, je l'espère, les esprits justes et surtout les bons chrétiens.

Parcourez tous les âges, tous les sexes, tous les états, les bienfaits de la confession y éclatent sans interruption et sans mesure : et si une funeste tiédeur, si un relâchement deplorable, si le mépris des anciennes règles, si les influences pestilentielles des fausses doctrines, si la manie des nouveautés enivrantes, n'aveugloient pas notre génération, comme l'évidence en jailliroit à tous les yeux ! Que sont devenus ces temps fortunés où les consciences droites de nos aïeux ne disputoient pas avec le besoin d'être sans tache devant Dieu ; où la foi se confondoit avec l'honneur ; où des guerriers, intrépides dans les combats, alloient, chargés des palmes de la gloire, avouer leurs foiblesses à un pauvre prêtre chargé des intérêts de leur salut ; où on riva-

lisoit de ferveur et de simplicité ; où toutes les vertus germoient autour des tribunaux de la pénitence ?

Oui, toutes les vertus, si essentielles au bonheur de la société. Vous, croyans sincères, hélas ! en si petit nombre, descendez plus souvent à la piscine, et vous saurez ce qu'elle donne de rafraîchissement et de paix, comment, par elle, la vie sans reproche est une fête continuelle, selon la merveilleuse expression de l'Écriture. Et vous, riches du monde, que l'ambition tyrannise, descendez à la piscine ; et vous éprouverez combien elle opère encore de miracles. Et vous, qui êtes égarés par l'ivresse de la dissipation et de la frivolité, également éloignés de la vérité et de la nature par vos opinions, par vos mœurs et par vos goûts, qui n'existez que dans un tourbillon de mouvemens rapides dont vous ne gardez aucune empreinte, qui vous traînez sur de petites passions et de petits intérêts qui vous rétrécissent et vous dessèchent, descendez à la piscine : dans ses eaux puissantes viendront se perdre les illusions et les erreurs dont vous êtes le jouet. Et vous, dont la légèreté est le jugement, devant lesquelles la vertu n'est rien à côté du plaisir, qui, moins pieuses que vaines, venez dans nos temples,

non comme les vierges de la primitive Église, pour orner de fleurs les autels du Dieu crucifié, mais pour y voir, y être vues, et quelquefois troubler celui qui vous parle en son nom, descendez à la piscine : vous apprendrez que la vertu est la noblesse des cœurs, la piété l'ornement des âmes, et la modestie la parure des corps. Et vous, époux infidèles, dont les enfans n'aperçoivent que des objets de scandale, descendez à la piscine : que de liens flottans, raffermis par elle! que d'adultères prévenus! que de divorces empêchés! Et vous, qui êtes si habile dans la science de la volupté que vous ne redoutez plus l'œil de la censure, descendez à la piscine : elle éteindra la flamme impure qui vous dévore, et rendra à la société une mère utile.

Et vous dont le talent, ennobli par l'humanité, est le recours de la souffrance, et vous, dont le zèle, animé par le bon droit, se dévoue tout entier à la défense de vos cliens, et vous, dont la voix éloquente plaide la cause de l'honneur et de la fortune de vos semblables, descendez à la piscine : le peuple se réjouit lorsqu'il vous voit confondus avec lui-même au tribunal où votre foi donne à la société de nouvelles garanties. Et vous, qui toujours prêts à recevoir la mort aux champs

de bataille, devez être toujours prêts à recevoir votre couronne des mains du Dieu des armées, descendez à la piscine : la nation des Francs n'estime jamais plus ses guerriers que lorsqu'ils sont fidèles à leur religion comme à leur roi.

Et vous, qui êtes engagés dans le commerce, vous n'ignorez pas les gains énormes que vous rapportent nos tribunaux ? nous y faisons la guerre à toutes les habitudes dangereuses, en pénétrant jusque dans le labyrinthe de la fraude où nous semons la probité. Que de restitutions secrètes ! aussi, vous faites à la confession la grâce d'avouer qu'elle est pourtant bonne à quelque chose ; mais nous désavouons ce cri de la vile cupidité qui vous déshonore en nous honorant. Aussi, vous êtes assez généreux pour nous envoyer vos inférieurs ; mais vous êtes assez petits pour croire que vous êtes au-dessus de notre ministère. Et le mourant, accablé de souvenirs et de terreurs, appelant en vain la nature à son secours : que peut la nature dans cette crise décisive, hélas ! et la dernière ? Est-ce un philosophe que j'aperçois au chevet de l'agonie, les lèvres chargées de paroles consolatrices, dissipant les craintes de l'avenir, disposant la victime au grand voyage de l'immortalité, lui montrant les clartés de sa nouvelle existence derrière

les ténèbres de la mort, signalant à sa confiance la miséricorde remunératrice qui l'attend sur l'abîme entr'ouvert de l'éternité ? aperçoit-on des philosophes autour des lits funèbres ? Le philosophe peut bien orner ses pages de sentimens magnifiques, mais nous doutons que les mourans invoquent jamais son assistance. Et vous, qui passez à l'ombre de nos tribunaux des jours pleins de calme et d'innocence, dites s'ils ne sont pas l'école de tous les devoirs, si on ne fait pas l'apprentissage de toutes les vertus, auprès de ces guides charitables, de ces vrais amis de Dieu et des hommes, qui consument une vie laborieuse dans l'exercice d'un héroïsme obscur.

Écoutez, frondeurs irréligieux : se lever quelquefois avant le jour pour rester enfermé jusqu'au coucher du soleil dans le cercle des répétitions les plus fastidieuses, exprimées souvent dans le langage le plus grossier ; répondre minutieusement aux questions les plus inattendues; supporter la longueur et la monotonie de narrations qui, au lieu de l'atteindre, reculent le but ; se morfondre dans une triste succession d'excuses, de promesses violées, de rechutes interminables ; entendre d'horribles aventures que la sensibilité repousse et dont les détails vous épouvanteroient;

avoir continuellement sous les yeux le hideux tableau de toutes les fourberies, de toutes les perfidies, de toutes les infamies; être le confident de toutes les profanations, de toutes les concussions, de toutes les spoliations : jeunesse frivole, est-ce une jouissance bien désirable, une occupation bien attrayante, un emploi bien lucratif? Un directeur des âmes, convaincu de la gravité de ses fonctions, est le bienfaiteur de la société, comme il est le martyr du sacerdoce.

O jours glorieux de notre ministère! ô maître chéri de la doctrine pénitentielle! O François de Sales! à quel éminent degré de perfection il élevoit les âmes! Quelle onction douce et persuasive! Avec quelle flexibilité il se plioit aux besoins de chacun! Avec quelle pudeur il interroge la pudeur! Avec quel abandon il recommande non-seulement tout ce qui est saint, tout ce qui est juste, *quæcumque sancta, quæcumque justa*, mais encore tout ce qui est aimable, *quæcumque amabilia!* Heureux les époux dont de tels ministres dirigent les chastes compagnes! heureux les pères, les enfans, les chefs, les serviteurs, heureuses les familles gouvernées par leur esprit! Heureuse la société qui les possède! Ainsi, tandis qu'un monde profane croit un directeur absorbé dans

les froides abstractions de la spiritualité, ce sage, en travaillant au salut des âmes, ne cesse de travailler au bonheur même du monde qui le déprime.

Juges de la terre, personne n'est plus empressé que nous à reconnoître l'importance et la grandeur de vos services. Votre ministère est aussi un sacerdoce : ah! qu'elle renaisse pour la gloire de la religion et des mœurs, la sainte alliance qui existoit autrefois entre le sacerdoce des lois et le sacerdoce des autels! mais reconnoissez aussi la grandeur et l'importance des fonctions pastorales. Vous êtes au dehors ce que Dieu a voulu que nous fussions au dedans : vous veillez autour de l'enceinte sacrée et défendez ses avenues ; nous, nous sommes les sentinelles placées dans l'intérieur du temple : vous réprimez les scandales qu'il ne nous est pas donné de poursuivre ; nous, nous remettons à la foi et au temps le soin de les effacer. Juges de la terre, aujourd'hui que nous avons pour ennemis, vous les fauteurs d'anarchie qui, vous tenant à l'étroit entre le libelle et le poignard, vous font de vos devoirs un péril et de votre impartialité un titre à l'assassinat ; nous, les fauteurs d'athéisme dont le premier commandement est *guerre à la religion*, et qui, en poussant les autres à

l'abîme du néant, marchent eux-mêmes de front à l'abîme de l'opprobre (1); juges de la terre, cimentons le saint accord qu'un grand pape proposoit à un grand prince : Croisons nos armes, disoit-il, *jungamus dextras*.

Juges de la terre, que de crimes échappent à votre glaive! Votre balance pèse-t-elle tous les délits? Que de forfaits la nuit couvre de ses sombres voiles! Que d'obscures abominations n'arrivent jamais jusqu'au seuil de vos redoutables tribunaux! Nous, nous les atteignons avec les longs bras de la patience évangélique, nous tirons des larmes à des yeux qui n'avoient jamais pleuré, nous amollissons des âmes de fer, nous ressuscitons des cadavres, nous en faisons de bons pères, des époux fidèles, des enfans dociles. Juges de la terre, vous arrachez aux coupables l'aveu de leurs crimes pour les punir, nous pour les pardonner; vous les enchaînez pour qu'ils ne nuisent plus à la société; nous, nous les affranchissons pour qu'ils la servent; vous les condamnez à la mort, nous, nous les rendons à la vie; ils la trouvent dans la piscine que nous agitons avec la croix de J.-C.

Vous conduirai-je, M. F., dans ces lieux

(1) 1822.

de désolation où la nécessité enferme les violateurs de l'ordre public? Voyez-vous ce prêtre, au milieu des fantômes effrayans dont il a déja gagné la confiance par les aumônes que sa charité a recueillies, car il n'a plus rien à donner? le voyez-vous auprès de ce malheureux tourmenté du besoin d'épancher son cœur dans le cœur d'un ami? le voyez-vous assis sur la paille dans un cachot humide, sans craindre ni les maladies contagieuses, ni les insectes dévorans, écouter, avec la constance d'une mère, le récit de ses fautes, de ses peines, de ses privations; l'exhorter à la longanimité, lui parler de J.-C. qui a souffert comme lui et pour lui, le réconcilier avec Dieu et avec lui-même? Pouvons-nous comprendre, M. F., ce qui se passe alors dans l'âme de cet infortuné? Pouvons-nous savoir ce qu'y produisent la reconnoissance et le repentir? Vous conduirai-je jusque sur les échafauds, où un homme, abandonné des hommes, le cœur plein de remords et vide d'espérance, n'a plus qu'un instant à vivre et à mourir? Quel est ce brave, armé d'une croix, qui le presse sur son sein, s'entretient avec lui comme un père avec un fils chéri, adoucit la rigueur de sa destinée, l'encourage, l'absout, et, près du bourreau qui frappe, lui montre un Dieu

qui pardonne? Sans lui il mourroit en désespéré : il meurt en saint; et le ciel a conquis la victime de la justice humaine.

Et dans les jours de deuil, que pensiez-vous de ces héros spirituels, de ces nouveaux confesseurs de la foi, affrontant tous les périls pour vous apporter la paix de la conscience, le seul bien dont on pût jouir alors, franchissant tous les obstacles pour vous aplanir le chemin de la résignation, obligés de tromper par de pieux déguisemens les yeux de la surveillance ennemie, s'enfonçant dans les forêts profondes, recevant une chétive nourriture de la pitié qui fuyoit devant eux, ou mendiant leur pain sous les haillons de l'indigence, consacrant les ténèbres et le silence de la nuit aux travaux de leur ministère, rassurant vos familles tremblantes, mettant en ordre les affaires de votre éternité dont l'heure pouvoit sonner si tôt, et ne quittant vos demeures que pour aller se préparer à de nouveaux combats? Ils accompagnoient aussi vos frères, vos époux, vos enfans, vos proches, vos amis, entassés dans le char des proscriptions : l'œil fixé sur le convoi sanglant, à l'instant et à l'endroit convenus par de secrètes et courageuses négociations, ils bénissoient l'innocente victime pour la dernière fois, lui faisoient leur dernier

adieu par une dernière absolution, et rentroient dans la foule, oppressés de sanglots, mais riches d'une bonne action de plus. Ces dévouemens sublimes, votre admiration et votre reconnoissance les vantoient, lorsque vous en étiez les objets ou les témoins : maintenant on a oublié le bienfait et peut-être les bienfaiteurs.

Vous faut-il des miracles pour vous empêcher d'être ingrats? En voici un qui doit vous guérir, si vous n'êtes pas incurables. Il n'est point raconté par des écrivains dont vous puissiez contester la véracité; il n'est point consigné dans des livres dont vous puissiez nier l'authenticité; ce miracle est le miracle de dix-huit siècles, il appartient à tous les temps, à tous les lieux, et aujourd'hui encore à plus de cent millions de catholiques. Il brille dans les terribles ébranlemens des nations, dans les secousses imprévues qui engloutissent les trônes, dans les éclipses de la raison et de la foi, dans le choc des passions armées, partout enfin, depuis que le christianisme s'est emparé de l'univers. Ce miracle est l'inviolabilité du secret dans les ministres de la pénitence. Impitoyables railleurs, compulsez vos archives de calomnie, épuisez vos recueils d'anecdotes, remuez les immondes bourbiers du liberti-

nage, nous vous défions d'articuler un exemple d'infidélité au devoir du silence. Ce silence est prouvé par le vôtre, impies.

Certes, vous n'avez rien épargné pour avilir nos fonctions et noircir nos personnes : grâces à vos indécentes clameurs, nous étions un épouvantail, même aux enfans ; vous avez usé, pour nous flétrir, jusqu'à l'arme de l'invraisemblance : comment n'avez-vous point songé à un genre de diffamation qui auroit mieux servi vos desseins que les injures de la haine? Comment n'est-il venu à l'idée d'aucun de vous d'imaginer quelque combinaison de délit prouvé à votre manière, de dénoncer à l'indignation publique quelque acte de lâcheté et d'abus de confiance qu'on auroit accueilli avec tant de joie, et qui auroit si vite et si bien favorisé votre projet d'anéantir le dogme qui vous gêne le plus? Il n'a vraiment manqué que cette pièce au procès que vous nous aviez intenté. Mais Dieu qui protége également la société et la religion ne l'a point permis. Oui, tout a été violé dans les jours mauvais, excepté le secret des âmes et des consciences. Voilà ce que j'appelle un miracle et le plus grand des miracles. Si délier la langue des muets est un si grand prodige, lier pendant dix-huit cents ans la langue des ministres

qu'il livre à ceux qui sont tombés, en arrêtant leurs pleurs, en faisant taire leur repentir, en les effrayant de l'opinion du monde. Quelquefois il vous indispose contre le ministre du sacrement, qui sent votre blessure que vous ne sentez pas, qui intercède pour vous lorsque vous êtes sourds à son intercession, qui verse sur vous des larmes, auxquelles vous êtes insensibles. Imprudens avant de faire le mal, et obstinés après l'avoir fait, vous rougiriez d'entrer dans le chemin au bout duquel est l'innocence qui vous attend! Quand vous deviez être fermes, vous vous êtes courbés sous le joug des hommes; quand il faut se courber sous le joug de Dieu, vous imaginez de vous tenir fermes. Cependant il faut un long traitement à une longue maladie. Alors, on recouvre plus de force qu'on n'en avoit auparavant; la haine de son péché, la honte de sa chute, la certitude de son pardon rendent à la société, qui les réclame, des pères et des enfans dignes d'elle.

Mais que dirai-je de ces malheureux pères, jetés hors des routes de la foi par des habitudes contagieuses, et auxquelles il ne reste pas même le droit de se plaindre de leurs enfans? Pères insensés, la cause de leurs désor-

dres n'est-elle pas la contagion de vos exemples? S'ils dédaignent vos réprimandes, s'ils échangent les foyers domestiques contre les rendez-vous de la débauche, si le théâtre est leur temple, s'ils secouent le joug de la pudeur, s'ils salissent leur imagination de lectures obscènes, si leurs bibliothèques sont des magasins de poisons dont ils infectent quelquefois leurs cœurs, s'ils exercent leur intelligence aux doctrines de l'athéisme, si la société regorge d'apprentis philosophes que nos ancêtres désavoueroient pour leur postérité; pères insensés, n'en accusez que vous-mêmes. M. F., c'est depuis que l'incrédulité dont vous êtes les complices a entrepris de lever la planche qui communique du vice au repentir, c'est depuis que le chef-d'œuvre de l'infinie bonté est l'objet de vos dérisions, c'est depuis que la conscience ne veut plus de juges parce qu'elle ne voudroit plus de remords, c'est depuis que sur cette mer orageuse on aime mieux périr dans les flots que de se réfugier dans l'arche de la miséricorde, c'est depuis qu'on rencontre partout de ces hommes pervers et à l'esprit faux, qui se jouent et de la religion et de la société; c'est depuis cette triste époque que la religion et la société sont inondées de crimes jusqu'alors in-

connus, et qu'il s'est répandu sur nous cet aveuglement pénal, le plus redoutable entre tous les signes de la vengeance céleste, *spargens penales cæcitates.*

Seigneur, j'ai raconté les bienfaits de la confession pour affermir les âmes pieuses, et vaincre les âmes indociles. Je vous en conjure, que tous reconnoissent le sceau de votre charité et de votre sagesse dans une institution qui accorde si bien les droits du ciel avec les besoins de l'humanité. Resserrez de plus en plus les pasteurs et les troupeaux par le double lien du zèle et de la confiance, afin qu'il n'y ait plus qu'un même peuple dans le même sacerdoce, et la même foi dans la même religion. Et vous, M. F., c'est avec un sentiment mêlé de joie et de crainte que nous vous l'annonçons, voici les jours de la miséricorde ou de la justice : J.-C. vous attend dans le sanctuaire de sa clémence et ne vous demande pour prix de son amour que de répondre aux invitations de son amour. Malheur à vous, si tant de grâces remontoient à leur source, stériles et dédaignées par votre indifférence ! Oh, M. F., que notre ministère ait le bonheur, dans les grandes semaines que nous allons parcourir ensemble, de voir nos tribunaux

assiégés par le repentir, et l'agneau sans tache mangé par l'innocence, Chrétiens, descendez tous à la piscine dont les eaux jaillissent jusqu'à l'éternité.

SUR LA PRÉSENCE RÉELLE.

Delictæ meæ esse cum filiis hominum.

Je fais mes délices d'être avec les enfans des hommes.

L. DES PROV., c. 3, v. 31.

LORSQU'UN Dieu fait ses délices d'être avec nous, ô dureté du cœur humain! l'incrédulité nie sa présence, et l'indifférence s'y refuse. L'une amasse des nuages pour obscurcir la vérité; l'autre des prétextes pour se dérober à la reconnoissance : l'incrédulité blasphême la plus touchante des institutions; l'indifférence repousse les faveurs de la charité infinie, abandonne son autel ou le profane par des irrévérences, comme si l'autel de la tendresse d'un Dieu n'étoit pas en même temps le tribunal de sa justice; comme s'il n'y tenoit pas des foudres d'une main, et dans l'autre des bénédictions.

L'incrédulité prétend que la révélation et la raison se combattent, tandis que, rejetons de

la même tige, elles se confondent dans leurs racines; tandis qu'elles sont deux flambeaux allumés au même souffle, qui ne se heurtent et ne s'éteignent que dans le tourbillon des passions orgueilleuses; tandis que les lumières d'une intelligence noble et saine réclameront toujours contre l'accusation injuste des sophistes irréligieux qui reprochent au christianisme de contredire les principes de nos connoissances: non, M. F., non, le plan de la foi évangélique, bien entendu, bien médité, n'aura jamais à redouter l'examen d'une raison franche et impartiale; et s'il importoit à la conservation du dépôt des doctrines mystérieuses qu'on leur épargnât toute discussion humaine, ce seroit l'œil trouble de l'ignorance qu'il faudroit craindre, et non l'attention réfléchie des esprits qui ont de l'élévation, de la science et de la vigueur. *Peu de philosophie*, a dit un écrivain célèbre, *éloigne de la religion, beaucoup de philosophie y ramène.*

Qu'ils sont vains et inconséquens, ces déserteurs qui, autrefois élevés dans nos temples, courent aux temples de Baal, regardent leurs frères en pitié, sourient dédaigneusement à leur foi, et calomnient leur persévérance! Détracteurs insensés qui s'imaginent en savoir plus que tous les siècles: *c'est la légion des*

incrédules. Mais il est des chrétiens plus coupables encore peut-être, qui croient et n'agissent jamais, dont la légèreté dispute avec la conscience, et qui, ne voulant point adorer avec la multitude, de peur de se compromettre, finissent par n'être plus catholiques : *c'est la légion des indifférens*.

Quand fut-il jamais plus nécessaire de venger de l'incrédulité et de l'indifférence la présence de J.-C. dans nos tabernacles? Seigneur, soyez aussi présent dans cette chaire avec le plus indigne de vos ministres. Et vous, ô Marie, protégez le défenseur de la cause de votre divin fils !

PREMIÈRE PARTIE.

Quand j'attaque ici l'incrédulité, ce n'est point l'incrédulité qui prétend que Dieu est un problême, l'avenir un peut-être, l'homme rien; qu'il n'y a d'autre Providence que le hasard, d'autre règle que nos penchans, d'autre vertu que nos plaisirs, que la loi est un esclavage, la conscience un préjugé, la différence du bien et du mal une chimère : qu'on me dise cependant si la foi d'un tel symbole n'exige pas un plus grand sacrifice de la raison, et une mesure de crédulité plus étendue que la foi à l'eucharistie. Quand j'attaque ici

l'incrédulité, je suppose au moins reconnues la divinité de J.-C. et la divinité de son Évangile : si elles ne l'étoient pas, je dirois : O Évangile! qui pourroit résister à cette impression surhumaine qui sort de toutes tes pages, comme elle sortoit de la personne de ton modèle. Tu racontes sans prétention comme sans espérance : tes écrivains, au-dessus de toute illusion et de tout intérêt, ne cherchent point à surprendre l'admiration : ils disent aussi uniment les opprobres de leur maître que ses miracles; ils ne montrent ni reconnoissance pour ses bienfaits, ni pitié pour ses malheurs. On voit des gens tellement familiarisés avec les choses dont ils sont les historiens qu'ils en ont perdu jusqu'à l'étonnement. Ils écrivent sans aucune réflexion, comme ils croient sans aucun doute. Ils ne se chargent que des faits et vous laissent en tirer les conséquences : tant pis si elles vous déplaisent et si vos passions en murmurent. O Évangile! le portrait n'existeroit pas, si le divin original n'eût pas existé. Le merveilleux que tu renfermes est digne de son auteur; il est si heureusement assorti à la grandeur de son ministère, que je le demanderois aux évangélistes, si je ne le trouvois pas dans leurs ouvrages. O Évangile! tu n'es pas un livre qu'ils aient voulu

soigner ; tu n'es qu'une simple narration, ou mieux encore, tu n'es que l'écho de la parole divine qu'ils ont *vue* et *touchée*. Oui, M. F., quand j'attaque ici l'incrédulité, je suppose au moins reconnue la divinité de J.-C. et de son Évangile ; et, ces deux articles consentis, j'ouvre la discussion sur la présence réelle, en avertissant nos ennemis que nos moyens sont les oracles du ciel ; que notre docteur c'est J.-C. ; notre plume, la plume de ses écrivains ; notre voix, la voix de tous les âges. Quoi de plus convaincant que la promesse, de plus solennel que l'institution, de plus décisif que la prescription, de plus irrésistible que la tradition ? Avec quelle confiance, M. F., je viens dire au milieu de vous les titres de notre foi !

Il est une première autorité également propre à frapper l'esprit et à émouvoir le cœur, c'est l'autorité du disciple chéri qui aimoit trop son maître pour tromper ses enfans. Le premier ami d'un Dieu, qui développe les sentimens et les pensées d'un Dieu, quel irrécusable témoin ! Qu'il est doux de céder à la voix de la sainte amitié qui raconte un bienfait de l'objet aimé, et nous transmet les paroles simples et touchantes qui le consacrent ! Le pain que je donnerai est ma chair

pour la vie du monde : *Et panis quem ego dabo caro mea est pro mundi vitâ.* En vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous : *Amen, amen dico vobis, nisi manducaveritis carnem filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis.* Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour : *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam, et ego resuscitabo eum in novissimo die.* Car ma chair est véritablement nourriture, et mon sang véritablement breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi en lui : *Caro enim mea verè est cibus et sanguis meus verè est potus. Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem in me manet et ego in illo.* Y a-t-il la moindre ambiguité dans les expressions? Il n'appartenoit qu'à l'hérésie d'en tordre le sens si naturel, pour en extraire le venin de l'erreur. Ne semble-t-il pas, à leur éblouissante clarté, que J.-C. ait voulu placer hors de toute atteinte le sacrement de sa miséricorde? Et ce n'est pas ici un entretien confidentiel : il parle devant une multitude attentive, dont l'oreille se refuse d'abord à de si étranges ré-

vélations : on l'abandonne. Il lui étoit facile de prévenir qu'il s'expliquoit en paraboles, que sa chair étoit sa doctrine. Comment un maître si tendre quitte-t-il sans regret la foule soumise qui l'écoutoit auparavant avec une joie si empressée ? Loin de songer à raffermir les esprits stupéfaits, il adresse à ses disciples de sévères réprimandes sur l'indocilité dont ils donnent l'exemple. Avec des textes aussi lumineux et une réunion de circonstances aussi probantes, ne pas admettre le dogme eucharistique, c'est ébranler la base de toute certitude.

Et que la raison humaine ne vienne pas ternir l'évidence avec ses sophismes. Je répondrai une fois pour toutes : C'est vainement qu'elle tâcheroit d'embarrasser quelques détails de l'immense économie de la religion : elle n'a aucune prise sur cette force divine qui donne à l'ensemble de l'ouvrage une consistance inébranlable : l'incrédule, avec un peu de droiture, verroit nos dogmes se rapporter à un même ordre de choses et présenter le plus beau des spectacles dans le concert intime qui les lie à un seul et immuable dessein ; il les verroit jeter les plus vifs rayons de lumière du fond de leurs impénétrables ombres ; et s'il n'avoit pas d'intérêt à s'aveugler,

il se sentiroit obligé de rendre gloire à la profonde sagesse de Dieu; de convenir que ces mêmes mystères, qu'on accuse tant d'être obscurs, dissipent des ténèbres bien plus redoutables, et de reconnoître que la vraie philosophie ne se trouve que dans notre christianisme.

Si la nature a des mystères qui échappent à nos yeux, pourquoi le christianisme, le plus noble ouvrage de son auteur, n'en auroit-il pas qui échappent à notre esprit? S'il a plu à J.-C. de ne lever qu'un coin du voile, de semer ici-bas autour de son trône des nuages augustes, c'est que ces nuages devoient être à jamais une barrière contre l'orgueil; c'est que notre raison, réduite à se taire, est le plus digne hommage de la foiblesse humaine à la majesté divine. D'ailleurs, est-ce que la beauté de sa morale ne console point de l'obscurité de sa foi? Ne doit-on pas croire en tout à celui qui nous apprend si bien à vivre? Oseriez-vous dire à l'architecte qui a élevé le magnifique édifice de notre législation, qu'il en a mal posé les fondemens? Au contraire, la logique du sentiment ne demande-t-elle pas à conclure, de l'excellence de ce qu'il me découvre, que la même main a disposé ce qu'il me cache? Enfin, si ce grain de sable que je

foule aux pieds est un abîme qui déconcerte l'opiniâtre sagacité des plus grands génies, de quel droit tenteriez-vous de mesurer les hauteurs de la puissance infinie, et de forcer l'être qui embrasse tous les êtres à se faire assez petit pour se laisser embrasser tout entier par cette pensée trop étroite pour embrasser un atome ?

Que dis-je? Dans le sacrement de nos autels, son amour ne le fait-il pas assez petit pour être embrassé par notre amour? ou notre cœur seroit-il plus grand que notre esprit? Et c'est avant de mourir qu'il veut que nous vivions en lui, et par lui, et pour lui! O jour précieux où J.-C. fit présent à la terre de la victime de la croix, s'engagea à répandre pour nos besoins la vie qu'il abandonnoit pour nos crimes, plaça dans nos sanctuaires le trésor adorable de son humanité et de sa divinité, déroba l'une et l'autre à nos regards, et livra l'une et l'autre à nos vœux! O paroles de l'institution, sans doute le ciel les gravoit en lettres d'or dans ses tabernacles! O mortels, tressaillez d'allégresse! voici le contrat de notre alliance, de notre immortalité, de notre bonheur. Les disciples soupoient avec leur maître: Jésus prend du pain, le bénit, le rompt, le leur distribue, en disant: recevez et mangez, ceci est mon corps qui est

donné pour vous : *Accipite et comedite. Hoc est corpus meum quod pro vobis datur.* Prenant le calice, il rend grâces et le leur offre en disant : buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang du nouveau testament qui sera répandu pour plusieurs, en rémission de leurs péchés : *Bibite ex hoc omnes. Hic est enim sanguis meus novi testamenti qui pro multis effundetur in remissionem peccatorum.*

Ainsi le pain que J.-C. présente à ses disciples lors de la dernière cêne, est donc le corps qu'il va donner, *quod pro vobis datur ;* le calice renferme donc le sang qu'il va répandre, *qui pro multis effundetur in remissionem peccatorum.* Or, le corps de J.-C. qui a été immolé sur la croix, n'étoit-il pas un corps réel et véritable? Le sang de J.-C., qui a été versé sur la croix, n'étoit-il pas un sang véritable et réel? Et dans quel temps, dans quelle extrémité auroit-il parlé à ses disciples d'une manière énigmatique et équivoque? Lorsqu'il cimentoit un pacte avec les hommes, lorsqu'il promulguoit un dogme inaccessible à la raison! C'étoit le dernier adieu de sa tendresse, le dernier épanchement de son cœur affectueux : la charité d'un Dieu qui lègue son corps et son sang n'a pas un langage inintelligible! Et les disciples, qui le comprenoient bien alors ce langage,

l'ont répété avec la plus parfaite harmonie ! Nous n'étions pas du conseil de Dieu, quand il inspiroit ses écrivains ; mais remarquez un trait de sa Providence : tandis que l'institution du baptême, le premier et le plus nécessaire de tous les sacremens, n'est rapportée que par un évangéliste, pouvons-nous croire que ce soit par hasard et sans dessein que tous les historiens sacrés parlent si distinctement et si clairement de l'eucharistie ? N'y a-t-il pas là une volonté bien expresse de Dieu et un motif bien important ?

Et l'apôtre des nations, qu'on a nommé le grand livre des chrétiens, *magnus christianorum liber*, une mer de science, *scientiæ oceanus*, l'arsenal de la vérité, *veritatis armarium*, le boulevard de l'Église, *propugnaculum Ecclesiæ*, dont toutes les vertus étoient l'armée, tous les vices les ennemis, l'univers le champ de bataille, Paul enfin, le plus vaillant soldat de J.-C., écoutez-le : qui oseroit lui résister ? c'est de J.-C. qu'il tient ce qu'il nous enseigne : *Ego enim accepi à Domino quod et tradidi vobis.* Après avoir rappelé les paroles de l'institution, il ajoute : Quiconque mange de ce pain, ou boit à ce calice indignement, se rend coupable du corps et du sang du Seigneur. Que l'homme s'éprouve donc lui-même et

qu'ainsi il mange de ce pain et boive à ce calice; car celui qui en mange et y boit indignement, mange et boit sa propre condamnation, ne discernant point le corps du Seigneur. La démonstration n'est-elle pas complète? se rendre coupable du corps et du sang du Seigneur, n'est-ce pas outrager son corps et son sang? Et comment les outrager, si l'un et l'autre n'est point dans l'eucharistie? *Itaque quicumque manducaverit panem hunc vel biberit calicem Domini indignè, reus erit corporis Domini.* L'apôtre exige une revue sévère de la conscience, avant le banquet sacré. Mais, s'il étoit vrai, comme le prétendent nos adversaires, qu'on mange la chair et qu'on boit le sang de J.-C. par des actes de foi et le souvenir de sa mort, à quoi bon cet examen rigide? *Probet autem se ipsum homo, et sic de pane illo edat et de calice bibat.* Manger et boire sa propre condamnation! quelle sentence! quel anathême! Dans notre doctrine, il n'y a qu'une juste proportion entre le délit et le châtiment: mais dans l'hérésie, imaginez le crime d'un Israélite qui, en état de péché, auroit recueilli la manne du désert: *Qui enim manducat et bibit indignè, judicium sibi manducat et bibit.* Parce qu'il ne discerne pas le corps du Seigneur! la cause est gagnée, il

n'y a plus de subterfuge : *Non dijudicans corpus Domini.*

Qu'opposent à tant de victorieuses autorités les ennemis de la présence réelle? Quels sont leurs chefs, leurs maîtres, leurs docteurs? des hommes flétris par l'histoire vengeresse. L'un, impatient du joug qu'il porte, rentre par un scandale dans le monde pour l'incendier, déclare la guerre à l'Église pour échapper à son jugement, calomnie la foi romaine dont la vindicte l'importune, enrôle sous ses drapeaux toutes les passions, joint l'hypocrisie à l'audace, brise les liens de la pudeur, séduit l'innocence, se joue de l'adultère, et traîne au tombeau un nom déshonoré par l'ignominie de ses mœurs : l'autre, plus profond encore dans l'art perfide des frauduleuses interprétations et des subtilités mensongères, parlant de charité pour en mieux violer les droits, corrupteur de la vérité, soit qu'il omette, soit qu'il cite ses oracles, sans cesse attisant le feu de la discorde, distillant sans cesse le fiel d'une éloquence empoisonnée, couvrant de voiles sacrés ses nouveautés factieuses, se croyant invincible, parce que derrière lui sont toutes les forces des Philistins; et ignorant que cinq petites pierres, ramassées dans le torrent, suffisent pour l'écraser.

N'avons-nous pas d'ailleurs, contre les traits de l'erreur la plus obstinée, l'inexpugnable retranchement de la prescription? La prescription! voilà la barrière qui garde la monarchie de la foi; les novateurs ne la franchiront jamais. Car enfin, ou l'univers catholique a toujours professé le dogme que je défends, et alors pourquoi le rejettent-ils? ou il s'est opéré un changement dans sa doctrine. Qu'ils en indiquent l'époque et les moyens? Est-ce tout à coup ou par degrés? Dans la première supposition, il faudroit que tous les chrétiens, sans avoir jamais cru à la présence réelle, eussent commencé tous ensemble et au même instant à l'admettre, en sorte que s'étant un jour endormis dans la persuasion que l'eucharistie n'étoit que la figure du corps et du sang de J.-C., ils se réveillèrent le lendemain avec la persuasion qu'elle contenoit substantiellement l'une et l'autre; il faudroit que plusieurs Églises séparées de communion, rivales les unes des autres, dispersées dans toutes les contrées de la terre, se fussent accordées en même temps à renoncer à la croyance d'un sens parabolique qu'elles auroient toujours admise, pour lui substituer une réalité à laquelle personne ne songeoit auparavant.

L'idée d'un changement insensible et par

degrés n'est pas moins contraire à la raison et à la vraisemblance. On sait comment toutes les nouvelles opinions se sont établies dans le monde; celle de la présence réelle auroit dû suivre la même marche, et devroit offrir les mêmes garans de crédibilité. Qu'on nous explique le silence des historiens sur une révolution de cette importance, le silence des Grecs sur un événement qui devoit exciter tant de troubles, sur une violation aussi manifeste de la foi antique, eux qui nous ont fait la guerre la plus minutieuse sur quelques points de discipline? Quel esprit, exempt de prévention, ne reconnoîtra pas avec nous l'impossibilité du changement que la maladroite hérésie nous objecte? Le dogme de la présence réelle est donc inattaquable : dix-huit cents ans l'ont sanctionné.

Quel est ce fleuve qui dirige son cours majestueux des rivages du temps aux rivages de l'éternité, sans que les plus violens orages altèrent jamais la limpidité de ses eaux? C'est le fleuve de la tradition. Quelle est cette chaîne qui s'étend du berceau de la religion jusqu'à nous, sans qu'aucun de ses anneaux ait pu être courbé par tous les efforts des hommes? C'est la chaîne de la tradition. Quel est cet arbre dont le tronc robuste a toujours ré-

sisté aux tempêtes, et dont les branches, riches de leur sève divine, ont toujours été chargées de fruits? C'est l'arbre de la tradition. Novateurs, peut-elle la revendiquer cette tradition, votre Église récente dont nos pères ont vu la tumultueuse origine, votre Église incertaine qui compte presqu'autant de doctrines que de docteurs, de sectes que de sectaires; votre Église resserrée dans des bornes étroites, votre Église éparpillée çà et là? Non, non, cette tradition est l'apanage exclusif de notre Église-mère, qu'ont fondée les fondateurs du christianisme, qui a vu naître toutes les autres Églises, et dont aucune Eglise n'a vu la naissance, qui, forte de la parole de J.-C., multiplie en tout lieu et en tout temps ses victoires et ses conquêtes : arche mystérieuse qui, des abîmes du déluge, va se reposer sur les montagnes de la paix; édifice bâti sur la pierre ferme, que les vents les plus furieux ne sauroient ébranler; rocher inaccessible contre lequel se brisent les vagues de la mer follement séditieuse.

Son ancienneté fait sa beauté, une vieillesse couverte de lauriers lui donne l'éclat de la jeunesse : *Senecta ista juvenilis est.* On peut la combattre, l'insulter, conjurer sa perte : *Pugnare potest.* Mais on ne peut ni affoiblir

son autorité, ni obscurcir sa gloire, ni la séparer de son époux : *Expugnari non potest.* Sa nacelle peut bien être agitée par le souffle du mensonge : *Pugnare potest.* Mais elle ne sera jamais submergée. Toujours le ciel la protégera contre la terre : *Expugnari non potest.* Notre Église dit aux novateurs : Qui êtes-vous ? Quel est votre privilége de m'attaquer dans mes possessions ? J'ai mes origines certaines ; je descends en droite ligne de ceux à qui appartenoit la chose. On savoit bien que vous viendriez ; nous avons été avertis dès le commencement; mais, en même temps, on nous a déclaré que vous seriez hors de la succession. Un témoignage incontestable de mon droit, c'est que vous-mêmes vous avez cru premièrement comme nous, et ensuite vous avez innové non-seulement sur nous, mais encore sur vous. Nous, catholiques, nous trouverons toujours notre sûreté dans l'Église et dans sa tradition, comme les petits des oiseaux dans leur nid et à l'ombre de leur mère.

Oui, M. F., puisque notre Évangile, écrit sous la dictée d'un Dieu, ne suffit point aux incrédules de nos jours ; archives incorruptibles, déployez-vous à leurs regards ; invariable dépôt de nos dogmes, pages impérissables, déroulez-vous pour leur conviction et pour notre

gloire. Et vous aussi, conciles, ouvrez-leur vos registres publics. Les Ignace et les Denis, qui vivoient dans le premier siècle de l'Église, connoissoient bien sans doute la doctrine de leur maître : Ce que je désire, disoit le premier, c'est le pain de mon Dieu, qui n'est autre chose que la chair de son fils. Sacrement ineffable, disoit le second, éclairez-moi, afin de découvrir la grandeur du Dieu qui y réside, à travers les voiles qui le cachent. Les Justin et les Irénée, qui vivoient dans le deuxième siècle, connoissoient bien sans doute la doctrine de leur maître : J.-C. lui-même nous l'assure, dit le premier, qu'il est tout entier au festin eucharistique ; le second, pour mieux établir sa divinité, cite le miracle du changement des espèces. Les Tertullien, les Origène, les Cyprien, qui vivoient dans le troisième siècle, connoissoient bien sans doute la doctrine de leur maître : Dans les agapes sacrées, dit Tertullien, notre âme est engraissée de Dieu même ; Origène, invitant le peuple au mystère de l'amour, c'est le Seigneur qui se donne véritablement à nous ; Cyprien compare le dogme de la présence réelle au dogme de l'incarnation : les Hilaire et les Ambroise, qui vivoient dans le quatrième siècle, connoissoient bien sans doute la doctrine de leur maître : Pre-

nez garde que les apparences ne vous trompent, disoit le saint évêque de Poitiers ; ce qui vous semble du pain n'en est plus : après la consécration, disoit le saint évêque de Milan, j'adore le corps et le sang de mon Sauveur. Les Chrysostôme et les Augustin, qui vivoient dans le cinquième siècle, connoissoient bien sans doute la doctrine de leur maître : Augustin ! Chrysostôme ! Quels hommes ! et quels saints ! Le dogme eucharistique respire à chaque ligne dans leurs ouvrages. Vous voudriez apercevoir J.-C. dans l'eucharistie, et il dépend de vous de vous l'incorporer, dit le grand archevêque de Constantinople. Le sacrifice de nos autels, dit le grand évêque d'Hyppone, a remplacé tous les sacrifices de l'ancienne loi ; c'est le corps de J.-C. qu'on y offre et qu'on distribue à ceux qui y participent, *corpus Christi offertur et participantibus ministratur*. Que seroit-ce si, dans les siècles qui se rapprochent de nous, je parcourois les canaux élargis de la tradition, si je nommois cet évêque, le plus beau génie peut-être et le plus éclairé de tous les siècles, à qui Dieu semble avoir remis son pouvoir contre l'erreur ; l'erreur qui, au reste, n'est ici que la parcelle disputant contre le tout, la branche rompue contre le tronc, et la tige séparée contre la racine.

Ainsi, M. F., d'un côté J.-C., ses apôtres, son Église, l'orient et l'occident, tous les âges, toutes les lumières et toutes les vertus; de l'autre une solitude morne, les inquiétudes du doute, des variations innombrables, l'obstination de l'habitude ou la crainte de l'opinion. L'incrédulité est vaincue : puissé-je aussi triompher de l'indifférence !

SECONDE PARTIE.

J'aurai vengé la présence réelle de l'indifférence des mauvais chrétiens, en prouvant que la grandeur de J.-C., dans l'eucharistie, mérite de notre part le dévouement le plus entier, son amour, la plus vive reconnoissance, son anéantissement, la confiance la plus illimitée.

Lorsqu'un prince, quittant sa cour, sa famille et son peuple, alloit réclamer les droits de soixante mille chrétiens gémissant dans les cachots de la Syrie, et invoquant un libérateur à grands cris, les droits de sa religion outragée dans la profanation des lieux saints, les droits du malheur, de l'espérance et de la piété, on croyoit alors, M. F. : et ce siècle, que notre orgueil voudroit flétrir du reproche de barbarie, accuse, avec bien plus de raison, les vices de notre mollesse, la froide léthargie

de nos cœurs rétrécis et les extravagances philosophiques de notre faux savoir (car ce n'est pas au siècle qui n'a pas de lois qu'il faut insulter, mais au siècle avili qui méprise les siennes, au siècle qui brave le jugement de Dieu, au siècle où l'or est le supplément de la vertu et de la morale); lorsque le monarque eut salué la terre sacrée, berceau du christianisme : ici, lui disoit-on, J.-C. guérissoit un paralytique de trente-huit ans; là, il ressuscitoit Lazare; ici, il commandoit aux élémens soulevés, là, il reçut le baptême des mains du précurseur et sanctifia les eaux du Jourdain; ici, il parut transfiguré sur le Thabor, là, il rendoit la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets. Et le prince et ses généreux compagnons, touchés, émus, attendris, s'agenouilloient sur les traces de tant de glorieux souvenirs. Ah! pourquoi traverser les mers, s'écrie un des plus illustres défenseurs de la vérité? Il est, au milieu de nous, celui dont nos pères alloient chercher si loin les restes précieux et interroger les vestiges, il est sur nos autels : ce ne sont pas les lieux consacrés autrefois par sa présence; c'est lui-même. Sous nos yeux, J.-C. rassasie d'un pain miraculeux une multitude affamée, fait asseoir à sa table de nouveaux enfans prodigues, rap-

pelle du tombeau des pécheurs qui exhaloient déjà l'odeur contagieuse de la mort, calme la souffrance, console l'infortune, encourage la foiblesse. Est-ce assez de puissance et de grandeur?

Non, M. F. : sous nos yeux, J.-C. éteint dans son sang la colère divine, irritée contre d'ingrates créatures. C'est pour elles, dit-il à son père, que je suis mort sur un gibet, c'est pour elles que je meurs tous les jours d'une mort mystique : ce sont les enfans de ma douleur que j'ai engendrés sur la croix, ils sont mon peuple ; je parlerai à leur cœur, je les ramenerai ; ils viendront vous demander avec moi et par moi la grâce que je sollicite pour eux. Pourroient-ils plus pour se perdre que je ne puis pour les sauver? Et serez-vous leur juge plus que je ne suis leur sauveur? N'en doutons pas, M. F, nos tabernacles, voilà les saintes forteresses qui couvrent les empires et les nations ; nos tabernacles, voilà la digue qui arrête les coups de la justice suprême : comment ne respecteroit-elle pas la présence de celui qui habite avec nous ? Si le sang de l'agneau dont les maisons des Israëlites étoient rougies mettoit en fuite l'ange exterminateur, comment les ministres des vengeances oseroient-ils tonner sur une terre baignée du sang

de l'agneau, dont le premier n'étoit que la figure? Lorsque le glaive de la tyrannie frappoit les têtes de nos aînés dans la religion, que les édits de mort tapissoient les cités païennes, que la piété, dans les fers et dans les larmes, étoit réduite à enfouir les objets chéris de son culte; ainsi que dans ces jours d'horrible mémoire, encore si près de nous, lorsqu'on proclamoit l'athéisme comme la doctrine des grands esprits, l'impudicité comme la morale des cœurs libres, et la législation du crime comme le code du bonheur; lorsque les voix de Sion pleuroient, et qu'ils recevoient l'aumône, ceux qui la donnoient aux jours meilleurs; lorsque d'avides ennemis brisoient, de leurs marteaux sacriléges, les vases du sanctuaire, après les avoir souillés de leurs attouchemens impurs, et imprimoient le sceau de leur avarice sur les portes frémissantes de nos tabernacles, après avoir exilé l'Éternel de sa demeure: une voix, dont la foi du malheur répétoit les accens, une voix forte de la lumière de Dieu qui l'accompagne toujours, une voix toujours entendue de celui qui compte jusqu'à nos larmes; une voix propice sortoit des tabernacles bâtis à la hâte par la fidélité courageuse; c'étoit la voix du fils qui alloit émouvoir les entrailles paternelles: au fond des catacombes

solitaires, la grandeur de J.-C. brilloit comme dans le ciel, les Chérubins environnoient sa table, comme le trône où il règne; ils y étoient les adorateurs du Dieu victime, comme ils sont les interprètes du Dieu législateur.

Notre indifférence ne se réchaufferoit-elle pas aux récits de l'histoire sur le dévouement des premiers chrétiens? S'effraieroit-elle encore de les voir renonçant aux désirs frivoles et aux vaines inquiétudes, n'ayant qu'une âme et qu'un cœur, mettant leur unique joie dans les exercices de la grâce, riches des trésors de la science de Dieu, enivrés de tout ce que l'espérance de l'immortalité a de pur et de ravissant, immobiles de respect dans leurs temples souterrains, comme les intelligences devant l'Éternel? O beaux âges! O jours de ferveur! O jours trop rapides, dont le souvenir n'est plus que dans les monumens de l'antiquité! Jours prospères que l'Église redemande et pour elle et pour nous! Qu'il étoit grand alors le Dieu de l'eucharistie! La terre a disparu : sont-ce des hommes? sont-ce des anges? Le sacrifice qui n'est interrompu que par les soupirs de la charité et les sanglots de la pénitence; l'ordre, la décence, la gravité des pontifes pleins du Dieu qu'ils invoquent; les mères déjà éprouvées

au feu de la persécution, se réjouissant des cicatrices de la foi ; les vierges parées des seuls ornemens de la modestie, attentives à ne voir que leur époux, jalouses de n'être vues que de lui ; les enfans fiers de souffrir, offrant les douces et tendres prémices de leur innocence, chantant les louanges du Dieu trois fois saint, prenant à ses pieds le bouclier de la force, s'animant aux combats et à l'apprentissage du martyre, puisant dans le sang de J.-C. le courage de verser leur sang pour lui : voilà le magnifique spectacle que donnoient au monde nos ancêtres dans la vérité : n'y a-t-il pas entre notre dévouement et leur dévouement l'intervalle des siècles qui nous séparent? Oh ! qu'il étoit grand alors le Dieu de l'eucharistie !

Mais pourquoi J.-C. ne laisse-t-il échapper aucun trait, aucun signe, aucun rayon qui entretiendroit l'idée de sa présence ? M. F., voilà le mystère de son amour : dans les autres mystères, il est l'objet de notre admiration, ici il ne veut l'être que de nos sentimens ; ailleurs il exerce ses droits, ici son amour nous les cède : les autres miracles sont pour sa gloire, le miracle de l'eucharistie est pour notre reconnoissance : autrefois il opéra des prodiges en témoignage de sa grandeur, ici

il n'en opère que pour resserrer l'homme et le Dieu : ô bonté incompréhensible ! notre autel est tout à la fois la crêche du Dieu enfant et la croix du Dieu immolé ; on ne peut pas douter qu'il n'y soit dans un état de vie, puisqu'il est le prêtre du sacrifice ; on ne peut pas douter qu'il n'y soit dans un état de mort, puisqu'il en est la victime. Il n'y vit que pour mourir, il n'y meurt que pour renaître. Il meurt autant de fois et sur autant d'autels que nos vœux le demandent, que nos besoins l'exigent. Il en coûteroit plus à son amour de s'éloigner de nous, qu'il ne lui en coûte pour s'en rapprocher. Venez à moi, nous dit-il, venez, vous tous qui gémissez sous le poids du malheur : *venite ad me omnes*. Je suis le Dieu des miséricordes. Mon cœur est à vous, si le vôtre est à moi : *venite*. Mon sang, répandu pour vous sur l'autel de propitiation, fera germer dans votre âme les vertus que ma loi commande : *venite*. Êtes-vous égarés ? Je suis votre guide. Êtes-vous foibles ? Je suis votre soutien. Êtes-vous orphelins ? Je suis votre père. Êtes-vous pauvres ? Je suis votre trésor : *venite*. Éprouvez-vous de la tiédeur dans mon service ? Je vous ranimerai. Avez-vous des peines secrètes ? Je vous consolerai ; je ferai plus, s'il faut davantage ; tels sont les jeux de

mon amour : *venite*. Venez donc, mais venez sans délai, mais ne venez qu'à moi, mais venez tous : *venite ad me omnes*. M. F., on vante la tendresse de cet oiseau mystérieux qui nourrit ses petits de sa substance; il est devenu l'emblême de la charité maternelle; est-il plus qu'une foible image de la charité divine?

Qui pourroit maintenant expliquer votre conduite? Quoi! il est près de vous pour écouter les plaintes de la misère et les confidences de la douleur, celui qu'environnent dans le séjour de sa puissance les hommages et les acclamations unanimes des élus! Quoi! il vous invite, il vous presse; et vous répondez à sa voix touchante par les plus injurieuses distractions, vous payez son amour de la plus noire ingratitude. Seigneur, votre demeure est-elle un temple d'adoration, ou un théâtre de scandales? comment ses voûtes indignées n'écrasent-elles pas ces chrétiens audacieux qui viennent y tendre des piéges à l'innocence, et la troubler par leurs regards comme par leurs discours; ces femmes hardies, vêtues sans être voilées, devant lesquelles la pudeur tremblante baisse les yeux; ces jeunes impies qui se croient de grands hommes, parce que la croyance publique est

l'objet de leurs railleries ? Hélas ! que voyons-nous ? l'un, pendant que le sang de la victime coule, s'entretient de son négoce ou de la nouvelle du soir, l'autre peut-être de sa flamme impure et de ses projets de débauche; celui-ci médit ou calomnie ; celle-là parle de modes ou d'ajustemens, critique ou envie la parure de ses voisines, est à la comédie lorsqu'elle est à la messe, ou dans un cercle profane, lorsqu'elle est dans l'habitation de son Dieu. Plus loin, il y a une imagination malade qui rêve des chimères, un esprit superficiel et léger qui se promène dans le vide, un cœur chagrin qui gémit de ne pouvoir arriver au but de ses désirs insensés. Telle personne, dans l'attitude de l'humilité, est fière d'être humble, observe si elle est observée, et remue ses lèvres qui n'articulent que des mots. Seigneur, vous aviez plus d'amis sur le Calvaire !

Et cependant nos temples sont des asiles de sainteté : nos temples sont des lieux d'attente entre le ciel et la terre, des pavillons provisoires qui touchent aux indestructibles pavillons, des maisons privilégiées où l'on se forme à toutes les vertus, bien différentes de ces maisons de licence où l'on se dresse à tous les vices : nos temples sont les boule-

vards de la vérité contre le mensonge, et de la loyauté contre la perfidie : dans nos temples, on enseigne que la haine des méchans est une seconde conscience qui enseigne aux bons qu'ils sont fidèles à eux-mêmes : nos temples ne sont pas des édifices consacrés à une magnificence stérile, mais à la prière ; à la dissipation, mais au recueillement ; à la curiosité, mais au besoin. C'est dans nos temples que la victime provoquée, chargeant enfin sa justice des intérêts de sa clémence méconnue, allume les flammes dévorantes destinées à punir l'ingratitude, et que, soulevant le poids des grâces rejetées, elle en accable les mauvais chrétiens : enfin nos temples sont des ports assurés contre les écueils de la vie.

Les nations païennes révéroient leurs dieux, Rome elle-même trembloit aux pieds de son Jupiter, les Césars et leurs légions inclinoient leurs aigles victorieuses devant sa statue. On eût frappé de mort la témérité qui auroit violé son parvis. O honte ! ô dégradation ! Il me semble entendre J.-C. dire à son ministre comme le Dieu des Hébreux au prophète Ézéchiel : Perce le mur de mon sanctuaire, *fili hominis, fode parietem*. Quoi ! des idoles impures dans la maison d'Israël, *universa idola domus Israël in circuitu*. Tourne-toi, et tu verras encore

de plus grandes abominations, *et adhuc conversus, videbis abominationes majores :* et je vis, comme vous l'avez vu, les fêtes de l'impudicité et de la démence, *mulieres plangentes Adonidem :* et j'entendis les chants atroces de l'ivresse et les refrains dégoûtans du blasphême. Je vis une horde meurtrière et dévastatrice inonder le saint des saints, égorger les lévites, voler l'arche, et je l'entendis célébrer ses exploits sanguinaires dans un langage que l'enfer n'inventeroit pas, à moins qu'il ne fût en délire. Seigneur, détournez vos regards, abaissez-les sur un spectacle digne de vous ; voyez ces autels élevés à votre nom jusque dans les entrailles de la terre, votre sang mêlé au sang des nouveaux martyrs, les larmes des justes, la piété intrépide, la douce sérénité sous les coups du malheur, la profonde adoration, l'émulation de toutes les vertus, la force de tous les sacrifices inspirée par votre sacrifice, l'héroïque assemblage des traits qui composent le fidèle tableau de la perfection évangélique, votre présence consolant de l'absence de ce qu'on a de plus cher, enfin votre anéantissement eucharistique, source et gage de la plus entière confiance.

Si je dirige mon vol jusqu'aux portes de l'aurore, disoit le plus éloquent des chantres

sacrés, je trouve le Dieu de majesté qui traverse à pas de géant l'empire de ses mains. Sur les mers, j'admire avec une respectueuse frayeur le Dieu des tempêtes qui soulève les flots et les calme ; pendant la nuit je contemple le Dieu magnifique qui a semé d'astres radieux les déserts du firmament. Revenu de ces pompeuses scènes, je pénètre dans son temple : c'est le Dieu qui n'est plus, le Dieu qui n'est rien, le Dieu qui a cessé d'être ; une foible lumière, des voiles fragiles, une étroite enceinte : est-il possible que ce soit le même Dieu si grand dans ses ouvrages et si humble dans sa maison? *Ergo ne possibile est ut Deus habitet cum hominibus?* Ici, les expressions se refusent au sentiment. Oui, M. F., c'est pour nous qu'il cache la splendeur de sa divinité, c'est pour se rendre plus accessible qu'il s'enfonce dans les nuages de l'anéantissement ; sa grandeur captive et enchaînée n'éclate pas même contre ses ennemis, et de tout le pouvoir d'un Dieu, il semble ne s'être réservé que le pouvoir d'anéantir le Dieu. Ce n'est plus le Dieu jaloux, il ne l'est que de notre confiance et de notre abandon. Ce n'est plus le Dieu terrible qui, autrefois, étoit gardé dans son temple par d'effrayantes ténèbres et dont le tonnerre grondoit sans cesse autour du propitia-

toire. Qu'est-ce donc qui doit le plus nous surprendre, demande saint Bernard, ou de Dieu qui est à la merci de l'homme, ou de l'homme qui ne se livre point à son Dieu ? Si l'anéantissement de J.-C. dans l'eucharistie est le plus étonnant de ses prodiges, l'homme qui n'en use pas, ou plutôt qui en abuse pour l'outrager de plus près, n'est-il pas un prodige plus étonnant encore? On croiroit que, rival de son Dieu, il vient se mesurer avec lui, défier sa justice, disputer avec sa clémence, l'attaquer sur son trône, pour rendre l'injure plus solennelle.

O stoïcisme inconcevable, qui repousse le miracle d'un anéantissement sans réserve ! Sur le Calvaire, J.-C. obéissoit en mourant, *factus est obediens usque ad mortem.* Ici il s'anéantit parce qu'il le veut, il s'abaisse jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à lui : dans l'ordre de la nature, il nous donne la vie, la santé, les biens de la terre, c'est le don de sa providence; dans l'ordre de la grâce, il nous prodigue tous les secours qui rendent sa loi facile et aimable, c'est le don de sa miséricorde : ici, avec la possession et l'usage même de J.-C., nous jouissons de toutes les richesses d'un Dieu. Épouses de l'agneau, vous l'ornement de l'Église et de notre ministère, avec quelle sainte confiance vous devez répéter l'hymne du

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut mourir : commencer, croître et finir, voilà notre sort : *le perpétuel* usage de la vie, dit énergiquement un ancien, *est de bâtir la mort ;* et la même poussière couvrira toutes nos illusions. Oui, vous mourrez bientôt, vous, jeune homme, vous portez la mort dans votre sein, *morieris tu.* Vous mourrez bientôt, vous, vieillard que les rides de la décrépitude, et peut-être les excès du libertinage signalent au sépulcre, *morieris tu.* Vous mourrez bientôt, vous, femme si fière de l'étalage de toutes les séductions, qui peut-être hier vous disposiez par la danse au devoir de la pénitence et aux grandes miséricordes de la foi, dégradant ainsi par des travestissemens licencieux l'image de votre créateur, *morieris tu.* Vous mourrez bientôt, vous, impudique, dont un venin subtil a flétri la santé, qui traînez à pas lents votre ignominie gravée sur un front jauni par la débauche, *morieris tu.* Vous mourrez bientôt, vous, avare, aussi pauvre des biens que vous possédez que de ceux qui vous manquent, qui n'avez jamais essuyé une larme, ni soulagé un malheureux : les vers se chargent de punir vos honteuses duretés et vos épargnes

barbares, *morieris tu*. Vous mourrez bientôt, vous, épouse criminelle, dont les amours insensées sont l'entretien de toute une ville, stupéfaite de votre audace : vous éteignez le flambeau nuptial dans la fange de vos désordres ; les torches funèbres de la mort vont éclairer votre convoi et venger les bonnes mœurs, *morieris tu*. Tu mourras aussi bientôt, toi, sacrilége violateur des tombeaux, et ton cadavre restera en gage à la mort pour ceux que tu lui as dérobés, *morieris tu*. Et vous, dominateurs sanglans, qui n'échapperez à l'oubli que parce que vous avez légué vos forfaits à l'histoire, dont la crainte et la bassesse enivroient l'orgueil, et qui croyiez mettre votre tête à l'abri de la foudre, en la cachant sous des trophées : la justice divine n'a-t-elle pas évoqué votre gloire coupable à son tribunal ? les cris des opprimés n'ont-ils pas tonné sur votre ruine immense ? n'est-il pas dévoré votre règne d'un matin ? Le plus fameux d'entre vous, par l'obscurité de sa mort, ne nous a-t-il pas mis pour jamais à l'abri de la gloire de sa vie, *morieris tu?*

Il faut mourir : les terribles paroles qui éclatèrent comme un coup de tonnerre sur la tête d'Adam tombent de tout leur poids sur la nôtre ; tous ses enfans viennent se loger dans

un étroit cercueil; c'est la maison de leur éternité, où ils descendent pour n'en sortir qu'au jour des deux sentences. Il faut mourir : tout l'atteste, depuis la pyramide qui indique le lieu où fut l'opulente Memphis; jusqu'à la croix de bois qui décèle à peine celui où repose un pauvre berger. Il faut mourir : cet arrêt prononcé contre nous est écrit sur tous les objets qui nous environnent. Nous tombons comme les feuilles de l'automne; et ni les feuilles, ni les hommes ne tiendront pas mieux cette année que les précédentes aux arbres ni à la vie. La mort a-t-elle proclamé une trève avec aucun âge? Rassasiée de victimes, a-t-elle suspendu son glaive? Combien pourrissent maintenant sous la terre, qui jouoient, il y a peu de temps, un rôle brillant à sa surface? Nos cimetières, où *la mort est si prompte à remplir les places*, c'est le terrible rouleau d'Ézéchiel, dont les pages ne contiennent que deuil, lamentations et regrets. Enfin, la mort est partout, excepté dans la pensée de l'homme. On va même jusqu'à oublier que tous les peuples, civilisés ou sauvages, confièrent à la religion la garde des tombeaux, qu'elle veille sur les générations éteintes comme une mère sur ses enfans endormis; qu'assise en face de l'avenir, elle met l'espérance à côté des dépouilles de l'homme,

et change le sépulcre en une espèce de sanctuaire, qui renferme un grand mystère de résurrection.

Il faut mourir : et comment s'étonner du néant de la vie, lorsque ce néant exerce sa puissance jusque sur les empires? Si on apprend la résignation en voyant mourir les rois, combien plus, en voyant mourir les empires? Et à quelle époque les leçons du néant avoient-elles été plus éclatantes dans la dissolution et la chute des États? Quand vous voyez passer devant vous, non-seulement les monarques, mais les monarchies elles-mêmes, disoit le plus grand des instituteurs à son élève qui étoit prince, quand vous les voyez passer devant vous successivement et tomber les unes sur les autres, ce fracas effroyable ne vous fait-il pas sentir que rien n'est solide ici-bas? Ah! M. F., lorsque l'histoire, en nous montrant le plus haut accroissement des choses de ce monde touchant de si près à leur décadence, nous donne de si utiles instructions, pourquoi faut-il qu'une trompeuse sagesse vienne s'interposer entre l'homme et Dieu, et placer pour lui sur la terre ce que son cœur et sa foi l'avertissent de chercher dans le ciel?

Le législateur des Hébreux disoit en mourant à son peuple : Plût à Dieu que vous

eussiez toujours les yeux tournés vers le terme de la vie ! *utinam saperent et intelligerent ac novissima providerent !* Je vous adresse le même vœu, chrétiens : c'est sur les tombeaux qu'il faut lire et méditer ce qu'il vous importe de connoître. Au milieu du choc des passions et du tumulte des affaires, il est bien difficile d'entendre les préceptes de la vérité. Aux silencieuses retraites de la mort, la vérité, régentant sur des cendres les nations et leurs chefs, désigne de sa chaire éloquente cette foule d'hommes entassés sans distinction et sans ordre : Ici, leur crie-t-elle, la poussière des petits est sans respect pour la poussière des grands ; ici le serviteur et le maître portent la même livrée, et le luxe du riche n'insulte plus à la détresse de l'indigent. Ici, il n'y a plus d'ennemis ; leurs os, à mesure que le temps les brise et les dissout, se réunissent et s'embrassent : pourquoi ne règne-t-elle pas chez les vivans cette paix qui règne dans la société des morts ? Que de mouvemens pour tomber dans l'éternel repos ! que de bruit pour tomber dans l'éternel silence ! c'est qu'elle les fatigue la seule pensée qui assureroit leur bonheur ; c'est qu'ils fuient la vertu qui rend la mort si douce, au lieu de fuir le vice qui rend la mort si fatale ; c'est qu'ils se font la guerre pour les

biens périssables de la vie présente, et qu'ils dédaignent les biens impérissables de la vie future; c'est qu'ils ne veulent pas se rappeler qu'en quittant la terre on ne quitte pas la vie.

Je le sais, M. F., l'homme n'aime point à penser à la mort : mourir! cette idée seule soulève tous les sens, noircit l'imagination, aigrit l'existence. Nous n'aimons pas même qu'on nous retrace la figure de la mort; nous évitons les récits lugubres; nos terreurs sont quelquefois des puérilités; nous trouvons des présages sinistres dans les folies d'un songe, dans le chant d'un oiseau nocturne, dans le nombre fortuit des convives : mais d'abord, les terreurs que la mort nous inspire ne viennent-elles pas de ce que sa pensée n'est point assez familière à notre éducation? On en parle toujours comme d'un malheur étranger, en sorte qu'il semble qu'il n'y ait rien de commun dans un acte qui s'accomplit sans cesse, et pour tous. Écoutez les détails d'une maladie : il n'en est presque aucune où la mort n'ait pour complice le malade ou le médecin. Jamais rien dans l'ordre de nos destinées, jamais rien dans l'ordre de Dieu : de manière qu'en nous promettant bien de ne pas commettre la même faute, on va jusqu'à croire qu'il ne tiendroit

qu'à nous d'être immortels. Singulier aveuglement qui grossit les appréhensions de la mort au lieu de les dissiper!

O imprudens! quoi! la mort vous effraie: et au lieu de saisir tous les moyens que la religion vous offre, pour ne pas en être les victimes inopinées, vous vous couvrez les yeux pour ne pas apercevoir l'autel où vous allez être immolés bientôt. Encore, si vous éloigniez la mort, en éloignant sa pensée! mais, pensez-y, ou n'y pensez pas, elle arrive. Soyez donc toujours en mesure contre elle : un danger, prévu de loin, n'a plus rien qui étonne, et la mort n'est à craindre que lorsqu'elle est imprévue. Le temps, M. F., ne nous a été donné qu'à l'essai, tant est petite la part dont nous disposons. Employez-la donc cette part, selon l'intention de celui qui peut la renouveler, l'étendre ou la restreindre à son gré. Ah! combien chaque moment, aujourd'hui dans notre dépendance, nous semblera précieux, si nous le considérons comme une occasion de plaire au souverain dispensateur de la vie et de la mort! C'est par un sentiment profond de confiance et d'amour que nous pouvons rapprocher nos foibles conceptions d'une éternité de bonheur : mais n'oublions jamais que cette éternité est dans l'emploi du temps qu'on lui consacre; et que

le temps est pour l'homme un sol fécond ou stérile, selon qu'il le travaille, selon qu'il le cultive, selon qu'il l'ensemence sans attention ou avec choix.

Et, quand la pensée de la mort vous attristeroit, chrétiens, n'êtes-vous donc sur la terre que pour des images agréables et riantes? On en perdroit, dites-vous, la raison, si cette pensée étoit habituelle! Mais relisez, je vous prie, l'histoire du christianisme, les fastes de la vertu, les annales des saints: la pensée de la mort étoit la pensée de toute leur vie; en pensant à la mort, rien ne coûtoit à leur zèle intrépide; en pensant à la mort, ils élevoient en silence l'édifice de leur salut; en pensant à la mort, ils cueilloient d'avance les palmes de la fidélité courageuse. On en perdroit la raison! Mais, ont-ils perdu la raison, ces illustres anachorètes qui s'enfermoient vivans dans leurs tombeaux pour méditer avec la mort qu'ils aimoient, jusqu'à l'inviter à venir de toute l'impatience de leurs vœux? On en perdroit la raison! Mais, ont-ils perdu la raison, ces savans docteurs qui écrivoient sous la dictée de la mort, à qui la mort sembloit broyer les noires couleurs sous lesquelles ils nous ont peint le monde et ses dangers, l'enfer et ses supplices? On en perdroit la raison! Mais, ont-ils perdu la raison,

ces beaux génies qui ne conversoient qu'avec la mort, parce qu'ils la regardoient comme la meilleure conseillère de notre foiblesse, comme la plus sûre institutrice de notre ignorance, comme la plus assidue consolatrice de notre misère? On en perdroit la raison! Heureuse folie, qui a produit tant de héros chrétiens, inspiré tant de dévouemens sublimes, commandé tant de sacrifices généreux! heureuse folie, qui a peuplé le ciel! Mais une folie, vraiment digne de ce nom, est de penser toujours à une fortune de boue et de ne jamais penser à la fortune de l'éternité.

Ou bien, la pensée de la mort s'empare-t-elle de votre âme, à la faveur d'un moment de calme et de silence : on cherche à s'en distraire, et l'on compte parmi les jours malheureux, ceux qu'elle empoisonne de son souvenir; on va même jusqu'à prétendre que la pensée trop fréquente, trop vivement empreinte de la mort, finiroit par nous dégoûter des devoirs de notre état, en nous concentrant dans la solitude anticipée du tombeau : et moi je prétends que, loin de n'être propre qu'à former des êtres inutiles à leurs semblables, la pensée de la mort invite à tous les devoirs, en réprimant toutes les passions. A la pensée de la mort, qui met dans une

évidence si convaincante le néant de la vie, le chrétien ne sent-il pas mourir dans son cœur la passion de la volupté, la passion de l'avarice, la passion de la fausse gloire? Est-il alors le maître de se faire illusion sur les apparences? ne touche-t-il pas au doigt la caducité et la brièveté des joies de la terre? En voyant, comme l'Israélite dans le désert, son idole bientôt réduite en poudre, n'est-il pas forcé de convenir qu'elle est indigne de son encens et de son culte? Peut-on ambitionner l'immortalité du temps, lorsqu'ils sont plongés dans l'oubli ces noms fameux, autrefois l'étonnement ou l'admiration du monde? Peut-on ne songer qu'à planer au-dessus des autres, lorsqu'on voit la mort anéantir tous les titres et niveler toutes les conditions? Peut-on s'épuiser à l'agrandissement d'un héritage, exposé sans cesse aux envahissemens de son inévitable tyrannie? Peut-on se livrer à des plaisirs coupables, lorsqu'une main invisible grave sur nos murailles la sentence de notre trépas?

Mais, ô bizarrerie de l'esprit humain, que le monde ne nous paroisse jamais plus exempt de taches que lorsqu'il faut l'abandonner! Pauvres mortels, qui le trouviez une œuvre si imparfaite, il va fuir à vos yeux, et votre

opinion change, et vous revenez sur vos jugemens. Votre imagination erroit sans cesse au-delà de vos jouissances : l'heure est arrivée où elle vous tourmente d'une autre manière et où elle embellit tout ce que vous allez perdre. Vous éleviez des doutes sur le prix des biens de la terre, et maintenant vous en faites une estime exagérée. Vous disiez : pourquoi ces chaleurs excessives, ou ces froids rigoureux? et vous dites en soupirant : il n'y aura donc plus de saisons pour moi. Vous disiez : pourquoi ces haines, ces guerres, ces révolutions? et vous dites à présent : je vais donc être exilé pour toujours de ces mouvemens auxquels je m'associois par la curiosité! Vous disiez encore : pourquoi ces déplorables inégalités de rang et de fortune? et près de quitter la terre vous donnez le nom de bonheur aux charmes de la vie domestique ou aux douceurs de la médiocrité. Enfin la toile se baisse entre le monde et vous; et vous dites avec émotion : un moment, un moment! Efforts inutiles! cette toile ne s'arrête point; il n'y a plus de pièce pour vous, et ce monde, que vous retenez de toutes vos forces, vous ne le verrez plus, vous ne l'entendrez plus.

Penser qu'on doit mourir, disoit saint Jérôme, penser qu'on mourra bientôt, penser

qu'on mourra plus tôt qu'on ne pense, c'est dénouer soi-même imperceptiblement les liens qui nous attachent à la vie, c'est se mettre en état de quitter sans regret, parce qu'on quitte tout sans rien perdre : *facile contemnit omnia qui se cogitat moriturum.* Voilà l'autorité qui plia, au joug de la plus sévère morale, un grand accoutumé à la voix enchanteresse de la flatterie et au trompeur éblouissement des distinctions humaines : ce que n'avaient pu opérer toutes les autres considérations, un cercueil l'opère sur son âme hautaine : *facile contemnit omnia qui se cogitat moriturum.* L'impératrice Isabelle, dans les débris de son corps défiguré, lui parle un langage qui triomphe de toutes les résistances ; où vient de s'éteindre l'éclat de la pourpre et du trône, brillent les rayons du salut ; sur le tombeau de la grandeur qui n'est plus, Borgia pose les fondemens de sa nouvelle grandeur ; il ne veut plus servir de maître que le trépas puisse lui ravir : tout entier à la pensée de la mort, il est tout entier au maître immortel qui règne dans les cieux : *facile contemnit omnia qui se cogitat moriturum.*

Est-ce autour des tombeaux qu'on iroit prendre des leçons d'orgueil ? la pensée de la mort est au moins un frein de plus. C'est là

qu'on apprécie ces personnages célèbres, vaine décoration d'un monde aussi vain que leur célébrité ; c'est là que des lauriers sèchent sur des ruines ; c'est là que gisent pêle-mêle des ossemens qui portoient le sceptre, et des crânes naguères ornés de diadêmes ; c'est là que le pauvre a aussi son domaine. Quel spectacle que celui de la foi, soumise aux mystères du tombeau ! c'est dans la pensée de la mort que Dieu est sensiblement le Dieu de l'indigence. Pour la nombreuse famille des malheureux qui souffrent, le temps est si ingrat et si dur, que leur cœur a besoin de l'éternité. Ce n'est que pour les ennemis de Dieu que cette éternité est importune : de quel prix doit être pour eux ce temps dont les caresses sont si douces et les jouissances si enivrantes ! mais l'âme chrétienne, comme la pensée de la mort la retire des séductions de l'orgueil, pour la remplir de son auteur, sans distraction et sans partage ! Dieu et la mort lui sont nécessaires : elle s'ennoblit elle-même des hautes destinées que Dieu lui prépare, et c'est en redoutant sa justice qu'elle honore sa miséricorde. Avec la pensée de la mort, tous les instans de la vie ne sont que piété et confiance ; on croit devoir autant d'exemples qu'on reçoit de grâces : jamais il n'ap-

partiendra aux âmes élevées par la pensée de la mort, le privilége si ordinaire de nos jours de tout enfreindre, d'ôter au crime sa honte, au vice son scandale, de traiter de foiblesse d'esprit le respect de la loi et des saintes observances.

Quel aréopage que la société des morts! point de couronnes, de rivalités, point d'adulations. Interrogez ces débris épars, ces lambeaux hideux de la vie : interrogez par le souvenir ces marbres pompeux, où la reconnoissance, et plus souvent encore la vanité, gravoit des épitaphes, effacées par le temps bien plus que par les larmes : interrogez ces colonnes qui *sembloient vouloir*, dit Bossuet, *porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant :* interrogez ces figures *qui sembloient pleurer*, dit le même grand évêque, *images fragiles d'une douleur qui passe avec tout le reste :* interrogez ces augustes cadavres qui avoient tant de crédit sur la terre : demandez-leur si on va encore les implorer. Ces dispensateurs des richesses et des dignités vous répondent qu'ils n'ont plus rien à donner aux vivans, mais qu'ils peuvent encore les instruire ! Hélas ! M. F., les tombeaux sont muets aujourd'hui ; les funérailles de ce que nous avons de plus cher ne nous apprennent rien,

s'en occupe jamais, mais de cette foi vive qui, se rendant toujours présentes les choses futures, ne veut employer ses jours sur la terre qu'à mériter les trésors du ciel, *thesaurisare sibi fundamentum bonum in futurum;* qu'elle nous transporte dans une nouvelle région, dans un autre ordre d'intérêts et de désirs, *vivens cogitat quid futurum sit;* que, sans elle, point de remèdes aux misères d'ici-bas; qu'avec elle le soir de notre existence touche à l'aurore d'un soleil sans éclipse; enfin qu'en quittant la vie nous gagnons tout, si nous avons pensé à la mort?

SECONDE PARTIE.

En effet, la pensée de la mort, au lieu du temps et des biens du temps, nous présente le point de vue de l'éternité, de cette éternité dont nous approche insensiblement chaque pas que nous faisons dans la vie. C'est devant cette incommensurable perspective qu'elle nous arrête; c'est à l'étendue des objets qu'elle nous y découvre, qu'elle confronte la petitesse des objets qui nous captivèrent ici-bas: et qu'arrive-t-il? que le chrétien ne se regarde plus que comme un voyageur qui ne doit songer qu'à finir promptement sa course et à rentrer dans sa patrie; que la terre ne lui paroît qu'un lieu d'exil,

la vie un passage, les soins qui l'agitent des chimères, les passions des ennemis artificieux, les plaisirs, un sommeil funeste : il arrive qu'on pèse toutes ses actions dans la balance de la mort. Car la mort est un juge dont l'intégrité se défend contre toutes les ruses, et la perspicacité, contre toutes les impostures : interprète infaillible de la loi, il en fixe les limites, en aplanit les difficultés, en maintient l'esprit ; organe incorruptible de la vérité, il est sourd à la flatterie ; oracle inaccessible à l'erreur, nous n'avons pas à craindre qu'il nous égare, jamais il ne prononce à l'avantage de la foiblesse de notre cœur ; toujours en guerre avec les vices qui se réfugient, en quelque sorte, sous les nombreux prétextes que la lâcheté invoque, la mort est la sauve-garde de la vie, *ipsa pœna vitiorum transit in arma virtutum.*

C'est que le tombeau est le lieu propre de l'homme, la maison qui lui appartient par testament, *ubi constituta est domus testamenti.* M. F., il n'est point de maison qui nous soit mieux acquise ou qui puisse nous être moins contestée que celle qui nous appartient par testament : le tombeau est cette maison : achetez des terres, bâtissez des palais, entassez des richesses : cela est beau selon le monde ; mais assurément ces terres, ces palais, ces richesses

sont plus à la fortune qu'à vous ; ou, pour parler chrétiennement, vous n'êtes que les économes de ces biens. La raison, dit saint Augustin, que vous avez coutume d'apporter pour prouver que telle maison est à vous, prouve évidemment que c'est seulement votre maison de passage. Mes parens me l'ont laissée, elle est donc à moi par testament. Je vous entends, reprend le même docteur : vos ancêtres ont passé par cette maison, vous y passerez aussi, vous n'y êtes donc que comme des passans : *unus quisque in domo suâ hospes est.* Mais pour le tombeau, ah ! cette maison n'est qu'à vous, vous y demeurerez jusqu'à la fin, et vous n'en sortirez pas de vous-même. C'est l'idée du psalmiste, *sepulcrum eorum domus eorum.* Logez-vous-y donc d'avance, d'après le conseil de saint Basile, jetez-vous dans ce fort qui vous prémunira contre toutes les attaques ; retranchez-vous sur la cendre avec la pensée de la mort, *sedit in medio cinerum.* Nos cimetières, selon le grand Chrysostôme, sont de merveilleux arsenaux où nous trouvons des armes pour tous les genres de combats, *ad omne bellorum et certaminum genus*, comme aussi nous nous y formons à nous connoître nous-mêmes.

O homme ! la mort vous enseigne que la

main qui vous a créé ne vous délaissera pas, que vous faites partie des riches desseins de Dieu, que ce n'est pas pour cette vie d'un jour, pour cette lueur d'un moment qu'il a réuni en vous tant de merveilles, qu'il vous réserve à une autre fin que votre rapide existence. O homme ! entr'ouvrant le rideau qui dérobe à vos yeux l'essence de votre âme, la mort signale les marques de sa grandeur et les traits éclatans de sa haute origine : alors, vos désirs sont en rapport avec l'immensité, votre imagination avec les choses inconnues, votre intelligence avec la beauté infinie, vos sentimens avec le besoin d'aimer pour toujours, vos espérances avec un bonheur sans terme. O mort, qui êtes, en quelque sorte, la confidente des intentions du Créateur, soyez toujours avec nous par vos inaltérables et pénétrantes clartés.

Même vous, impies, ouvrez les yeux aux clartés de la mort. Bientôt, en pensant à la mort et à l'éternité, vous ne confondrez plus la vraie science avec la hardiesse des systèmes, ni le judicieux et légitime examen de nos principes avec le goût des nouveautés ambitieuses : vous apprendrez qu'il existe au milieu de nous une religion qui unit le ciel et la terre, embrasse tous les temps, remplit tous les lieux, qui, indépendante de tout, est appuyée sur

un bras invincible ; vous distinguerez le christianisme à ces nobles caractères, et vous adorerez son auteur : vous apprendrez encore que toutes les connoissances humaines ne sont que de foibles ruisseaux de ce vaste océan ; vous en sonderez les profondeurs, non avec une curiosité indiscrète qui, après avoir conduit le malavisé scrutateur d'écueil en écueil, l'abandonne à lui-même, sans boussole, entre un Dieu bon qu'il n'ose invoquer, un Dieu vengeur qu'il ne veut pas croire, et la misérable ressource du néant dont il ne peut pas même se saisir, mais avec cette défiance éclairée qui n'échoue jamais dans la modestie de ses recherches, tandis que la présomption fait naufrage. En pensant à la mort et à l'éternité, vous vous humilierez sous la juridiction de celui qui a fait tout, qui a le domaine de tout, la propriété de tout, auquel la vie et le trépas obéissent, qui est inflexible dans sa colère, comme il est inépuisable dans sa miséricorde, et dont le souffle, quand il le veut, brise les diadêmes, les empires et les rois.

Oui, M. F., c'est à l'oubli de la mort que nous avons dû la licence effrénée des opinions, les progrès contagieux du matérialisme, et ces inquiétudes secrètes ou turbulentes qui, se communiquant de proche en proche, ré-

pandirent cette doctrine séditieuse, dont les apôtres consacrèrent, sous le nom de liberté, le mépris de tous les devoirs, et l'apologie de tous les crimes. Impies, si vous pensiez à la mort et à l'éternité, vous n'auriez jamais dit dans vos festins sacriléges : hâtons-nous d'orner et de parfumer nos têtes de roses, *coronemus nos rosis*. Vous n'auriez pas fait de ces dangereuses extravagances le fond de vos entretiens, de vos livres, de vos théâtres, érigeant ainsi en écoles de volupté ces tombeaux, où il est si facile et si heureux de recevoir des leçons de sagesse, *concupiscentia non habet locum, ubi mors timetur*.

Oui, M. F., heureux le chrétien qui habite par la pensée les sombres royaumes de la mort et les asiles paisibles de la destruction! Que l'air qu'on y respire est propice à l'innocence et fatal à l'orgueil! Entrons-y sans effroi, osons envisager la mort en face pour étudier la vie. Qu'il est sublime et instructif le traité de morale que ce cadavre tient ouvert! que son langage est irrésistible! D'ailleurs, qu'avons-nous tant à craindre de la mort? et la vie a-t-elle donc tant de charmes? qu'a-t-il de si attrayant ce rocher sauvage, stérile en biens, hérissé de maux, dont le sommet se couvre d'orages à toutes

les heures et au pied duquel coule un fleuve de larmes? Vivre toujours, et pourquoi? pour revoir ce qu'on a vu cent fois passer et repasser sur les mêmes traces semées d'épines : des douleurs, des affronts, des injustices, c'est notre inventaire à tous.

Fortifions donc notre âme de la pensée de la mort, amassons par elle une riche provision de mérites. La Providence a déjà peut-être signé l'ordre de notre départ; la mort l'a peut-être dans les mains et va nous l'expédier. O mort! sois la bien-venue : sans toi nos vertus seroient inutiles et nos chagrins ne finiroient pas; c'est toi qui en acquittes le prix. Non, la vie n'est point en deçà, elle est au delà du tombeau : quand la mort frappe un chrétien digne de ce nom, il est libre, il est roi, c'est un empire qui l'attend. O mort! tu es notre libératrice! Pour l'homme irréprochable, la mort est la couronne de la vie; et quand l'intervalle de la vie à la mort seroit d'un siècle, ce siècle n'est qu'un point pour celui qui pense à l'éternité.

Cependant, il n'est pas rare de voir des libertins que les passions jetèrent dans l'incrédulité (il faut bien acheter le calme aux dépens de la foi); il n'est pas rare de voir des libertins, au lit de la mort, donner l'affreux

spectacle d'une imperturbabilité satanique, nier avec un stoïcisme pénal le précipice où ils vont descendre, et rejeter le dogme de l'enfer jusqu'à ce qu'ils en partagent les supplices. Redouteroient-ils un châtiment auquel ils n'ont jamais pensé? car la pensée de la mort leur fut toujours étrangère. Il n'est pas rare de voir un méchant, au lit de la mort, ne pouvoir se résoudre à oublier les injures qu'il a reçues, ou plutôt qu'il a faites, résister à l'excès du mal qui l'abat, et, sourd aux prières de sa famille à genoux pour l'amollir, prétendre encore justifier sa haine qui lui coûtera à jamais la haine du Dieu terrible, à qui seul appartient le droit de la vengeance : redouteroit-il un châtiment auquel il n'a jamais pensé? car la pensée de la mort lui fut toujours étrangère. Il n'est pas rare de voir un spoliateur effronté, à qui l'orphelin redemande l'héritage de ses pères, mettre en délibération, au lit de la mort, s'il obéira aux réclamations de la justice indignée, et sacrifier son âme à la honte d'avouer ses usurpations et ses crimes : redouteroit-il un châtiment auquel il n'a jamais pensé? car la pensée de la mort lui fut toujours étrangère.

Oh! qu'il y a de témérité à s'étourdir pour écarter la pensée de la mort, et à emprison-

ner sa vie dans un cercle de vains plaisirs pour échapper aux inquiétudes de l'éternité ! C'est l'ennemi du salut qui, pour grossir le nombre de ses victimes, essaie de nous tromper, comme il trompa le premier homme. Il ne nous dit pas que nous ne mourrons point, *nequaquàm moriemini.* Mais il nous persuade que nous ne mourrons pas si tôt ; que nous pouvons en assurance jouir des douceurs de la vie ; que l'heure n'est pas prête à sonner ; qu'il sera toujours assez temps : et nous nous livrons à sa perfidie avec la plus folle confiance. Malgré les continuelles leçons de l'expérience, qui est-ce qui se dit à soi-même : Je puis mourir à toute heure ; Dieu n'a qu'à vouloir, et je ne suis plus ; s'il appesantissoit aujourd'hui son bras sur moi, dans quel état me présenterois-je à ses regards ? Quel sort me vaudroient pour l'éternité, sous le règne de la justice, les jours dont j'ai abusé sous le règne de la miséricorde ?

Mais telle est la succession d'aveuglement qui se perpétue sur la terre, que l'instabilité des choses humaines n'est un avertissement pour personne : nous ne pensons qu'à nous revêtir des dépouilles des morts. Un tel, en mourant, laisse un poste lucratif ; on se hâte de le solliciter, même avec des bassesses. Un autre, tombé aux champs de l'honneur, vous

avance dans le service ; on en sait bon gré à la mort. Celui-ci, par une fin tragique, termine des prétentions qui gênoient votre cupidité ; vous rendez de sincères actions de grâces à la mort de vous avoir débarrassé de ses droits. Celui-là, en prenant le chemin du tombeau, vous fraie le chemin à une dignité qu'il vous étoit impossible d'obtenir de son vivant : quelle reconnoissance vous témoignez à la mort ! vous la fêtez en quelque sorte, au lieu de vous préparer à la *soudaineté* de ses coups : aussi, pour vous, mourir est le plus grand des malheurs.

Mais pour le chrétien fidèle, dont l'importante pensée étoit la pensée de la mort, mourir est un gain et un triomphe : lorsque la mort approche d'un pécheur qui n'a vécu que pour la terre, elle trouve, en quelque sorte, sa proie à demi consumée, elle n'aperçoit, pour ainsi dire, que des débris sur lesquels elle achève de répandre toute l'horreur de son ombre : au contraire, lorsqu'elle approche d'un juste qui n'a vécu que pour le ciel, étonnée et comme suspendue, elle semble hésiter pour contempler encore les derniers mouvemens de son âme, elle souffre que quelques rayons du bonheur qui l'attend entourent déjà la victime soumise ; elle adoucit ses traits hideux, pour

ne pas effrayer la confiance : que dis-je ? la mort est vaincue : que peut-elle contre le juste? de quoi le sépare-t-elle ? de son corps, ce fardeau si pesant à la vertu ! de ses richesses, l'acquisition en fut si pénible et l'usage en étoit si dangereux ! de ses amis, ils le suivront bientôt ! de ses places, en multipliant ses devoirs elles multiplioient ses peines ! de la vie, enfin, cette tourmente sans repos ! Que lui donne la mort pour ce qu'elle lui ôte ? la possession de Dieu même, avec la certitude de le posséder toujours. Voilà ce qui encourageoit les premiers chrétiens, nos modèles en sainteté pour la vie et pour la mort : ils savoient que la mort alloit sécher leurs larmes, qu'il n'y auroit plus ni combats, ni épreuves, ni persécutions ; ils se réjouissoient dans le Seigneur, en mourant pour lui : leur cœur brûloit d'impatience et d'amour à la vue du ciel, et ils ne tenoient à la terre que pour y mériter le diadême de la persévérance ; c'est que la pensée de la mort attachoit leurs regards au trône du rémunérateur suprême.

Et vous, M. F., vous en détachez les vôtres, pour les coller à la terre ! Aussi quels doivent être mes sentimens et mes terreurs, lorsque je promène mes yeux sur l'auditoire qui m'entoure ? Oh ! comme la mort presseroit les rangs

autour de nos chaires, de nos tribunaux et de nos autels, si on écoutoit sa foudre qui gronde sans cesse dans les profondeurs éternelles, sa foudre qui atteint, chaque jour, tant de victimes, sa foudre qui vous atteindra dans une année, dans un mois, dans une semaine, aujourd'hui peut-être ! peut-être aujourd'hui un de mes auditeurs s'endormira indifférent et se réveillera réprouvé : peut-être aujourd'hui, cette nuit, demain, moi, le prédicateur de la mort, la mort mécontente de mon zèle, la mort me frappera : et quel compte à rendre au tribunal de celui qui m'envoie prêcher ses jugemens ? Dieu clément, protégez-nous : mais enfin, de cette assemblée, dans un demi-siècle, dans trois quarts de siècle, que restera-t-il ? Où serons-nous ? Esprits forts, jeunes présomptueux, débattez-vous tant que vous voudrez contre l'évidence. Il y a un avenir, tout le prouve, même votre ingratitude et votre incrédulité ; reculez cet avenir de toutes vos craintes, de toutes vos supputations, de toutes vos probabilités : un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut toucher les rivages inconnus ; et dans un siècle, de tous ceux qui m'entendent, il n'y aura personne, pas même les vers dont nous aurons été la pâture.

Se peut-il qu'il y ait des insensés qui re-

mettent à la mort le soin d'y penser, et disent dans leur inconcevable sécurité : *une bonne mort arrangera tout.* Vous remettez à la mort le soin d'y penser ! est-ce donc un instant rapide qui expiera des années d'impénitence ? un mouvement équivoque de repentir, suggéré et comme arraché, acquittera-t-il une vie entière de prévarications, et l'abus de ces dons si saints et si purs, au sortir des trésors de la miséricorde, qui remontent dans les vases de la colère, souillés d'abominations et d'infamies ! Change-t-on subitement les vieilles idées d'un malade endurci ! Aussi que voyons-nous ? une âme plongée dans l'abattement, des convulsions, des transports, des délires, souvent d'horribles fureurs. Que voyons-nous encore ? une famille éplorée, quelques amis dont la cruelle tendresse lui cache le péril de son état. Prêtres du Seigneur, on vous appelle quand les remèdes humains ne laissent plus d'espérance : allez, priez, pressez sur ces lèvres agonisantes la croix de J.-C. Hélas ! il n'est plus temps, sa perte est consommée... le malheureux..... Sur sa tête un Dieu qui tonne ; sous ses pieds un gouffre qui se dilate, au dedans de lui des aiguillons qui le déchirent ; autour de lui, les démons qui l'assiégent et l'entraînent ! Enfin, il meurt : ô

désespoir! Tout à coup, son âme aperçoit la lumière dévorante de l'éternité : en vain demande-t-elle à l'univers de l'ensevelir sous ses ruines ; une force invincible la porte dans un clin d'œil, nue et tremblante, au pied du tribunal de son créateur, qui la plonge dans l'immortalité des enfers. Voilà comme meurent la plupart des chrétiens qui n'ont pas songé à la mort ; et dites encore *qu'une bonne mort arrangera tout.*

Chrétiens, la voie la plus droite à une bonne mort, est la pensée de la mort. Oh! lorsque les portes de l'éternité s'ouvrent, qu'il est rassurant pour le juste d'avoir marché d'avance dans la voie qui y conduit! Que de doux souvenirs! que regretteroit-il de la vie, celui qui en mesuroit sans cesse les limites si étroites, et les écueils si fréquens? La vie n'étoit qu'un pélerinage, trop long à son impatience ; il entre dans la patrie des saints, unique but de ses travaux et de ses vœux ; il habitera, il conversera, il vivra avec le Dieu qu'il a aimé, avec le Dieu qu'il a servi, avec le Dieu qui met en réserve dans les trésors de sa miséricorde les trésors de la vertu : enfin, il meurt, et il s'élève à l'immortalité du ciel.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Ponam gloriam meam in gentibus, et videbunt omnes gentes judicium meum quod fecerim.

Toutes les nations seront les témoins de ma gloire, toutes les nations assisteront à mon jugement.

Ézéch., c. 39, v. 21.

Oui, il y aura une époque consolante pour le fidèle et terrible pour le pécheur, un terme inévitable où les grandeurs de Dieu seront révélées à la face de l'univers ; où les impies qui enveloppent de nuages sa divinité, sécheront de honte et de regrets ; où le souffle de l'éternel architecte suffira pour défaire l'ouvrage qui coûta six jours à sa puissance : en ce jour nul ne sera représenté et chacun assistera en personne : en ce jour, il n'y aura que deux côtés et point de centre : et l'ordre de ce jour sera le ciel ou l'enfer : en ce jour qui doit manifester ses attributs, J.-C. paroîtra en dieu, prononcera en dieu, se vengera en dieu. Il paiera l'homme vertueux de ses douleurs et

l'homme pervers de ses triomphes. Méchans, vous disiez : Il dort sur ses foudres muettes. Le voilà ce dieu dont vous calomniez la justice : est-il aveugle et sourd? Est-il d'intelligence avec les ingrats et les prévaricateurs?

Mes frères, je ne suis plus surpris des incroyables austérités auxquelles se dévouoient les solitaires d'Égypte, dans l'attente de leurs irrévocables destinées. J'en ai vu, dit saint Jean Climaque, qui, vêtus de feuilles de palmier, passoient la nuit, exposés aux injures de l'air, sans jamais se livrer au sommeil qu'ils regardoient comme un temps dérobé à la pénitence. Les uns bêchoient leurs tombeaux à la clarté de la lune ; les autres, les yeux tristement attachés vers le ciel, poussoient, du fond de leur âme oppressée, des rugissemens de lions. Leur peau étoit collée à leurs os et flétrie comme l'herbe dans la saison des frimas. Vous n'entendiez que ces paroles : *Malheur, malheur à moi ! pardon, Seigneur, pardon !*

Cependant si ces héros du désert, dont l'exemple accuse votre tiédeur, trembloient à la seule pensée de leur jugement, quelles doivent être vos alarmes? qui peut concevoir la sécurité trompeuse et la froide indifférence dans laquelle vous vivez? Je viens, dans le premier de vos intérêts, vous réveiller de cette

léthargie fatale, en plaçant sous vos yeux ce que vos yeux verront au dernier et au plus solennel des jours : jour singulier et unique pour lequel auront coulé les autres jours ; jour qui, tenant le milieu entre ce qui finit et ce qui n'aura point de fin, n'est déjà plus le temps et n'est pas encore l'éternité ; jour qui enfantera une révolution dont les catastrophes les plus inouïes n'auront été qu'une légère ébauche ; jour qui commencera véritablement le règne du Seigneur : *Ponam gloriam meam in gentibus*. Je viens, le flambeau de la foi à la main, vous montrer dans les préparatifs de son second avénement, un dieu maître de la nature ; dans la tenue de ce concile général de tous les peuples, un dieu témoin et juge ; dans ses suites, un dieu vengeur du péché et rémunérateur de la vertu. *C'est mon plan.*

Seigneur, donnez-moi le courage dont Jérémie étoit animé, lorsqu'il prêchoit la sévérité de vos jugemens ; et ne permettez pas que la terreur qu'ils inspirent affoiblisse le zèle de votre ministre. Je vous le demande par l'intercession de Marie.

PREMIÈRE PARTIE.

Au jour du jugement, toute hauteur tremblante sera abaissée devant la majesté de Dieu.

Il n'y aura plus alors que lui de grand. Toutes les idoles de nos passions fuiront, lorsqu'il se levera pour détruire tout ce qui existe. Ce n'est pas moi qui parle : c'est *Ézéchiel.* Le jour du Seigneur sera sanglant, il versera les flots de sa colère. Son char plus rapide que la tempête, ses coursiers plus prompts que les aigles le transporteront en un clin d'œil au redoutable tribunal où il rendra à chacun ce qui lui appartient. Ce n'est pas moi qui parle : c'est *Isaïe.* Ce jour sera couvert d'épaisses ténèbres. Un vaste nuage pressera les flancs de l'univers. Cependant des éclairs répétés sillonneront les ombres. Dès que le Seigneur paroîtra, un feu dévorant sera son ministre; on pâlira de frayeur devant lui, parce qu'il dira : Tout est consommé. Ce n'est pas moi qui parle : c'est *Sophonie.*

Mortels, faites silence. Le jour du Seigneur est proche, il arrive sur les ailes des vents, ses flèches résonnent dans son carquois. Ce jour sera un jour de tribulation. Les villes tomberont. Ni vos trésors, ni vos honneurs, ni vos trophées, rien ne pourra vous servir en ce jour. Il ne vous restera que vos bonnes actions ou vos crimes. Ce n'est pas moi qui parle : c'est *Joël.* Alors l'orgueil et l'impiété seront livrés aux flammes, comme la paille légère.

Arbres maudits jusque dans leurs racines, ils périront, pour ne plus porter ni fleurs ni fruits. Ce n'est pas moi qui parle : c'est *Malachie*. Il viendra au bruit des orages, il appellera le ciel et la terre ; et le ciel et la terre obéiront. La justice environnera son trône. Le tonnerre marchera devant lui et éclairera le front de ses ennemis. Les plaines, les montagnes, les gouffres de la mer, tout sera anéanti. Alors, ceux qui ont prostitué leur encens à de folles divinités, ceux qui ont mis leur confiance en de vains simulacres seront confondus. Ce n'est pas moi qui parle : c'est *David*. Je vous remercie, ô mon Dieu, d'avoir voulu que des hommes inspirés, dont toutes les autres prédictions ont été littéralement accomplies, s'accordassent dans le détail des préparatifs de votre jugement, comme pour mieux justifier l'espérance des bons écrasés ici-bas sous les pieds des méchans.

Mais, sans interroger des âges si reculés, méditons les livres de la nouvelle loi. Aucune circonstance du second avénement n'y est omise, et le tableau que les évangélistes nous en ont laissé est peint avec des couleurs plus effrayantes encore. Lorsqu'il y aura beaucoup d'apostasies, lorsque les justes eux-mêmes seront fascinés, lorsque vous verrez l'abomi-

nation de la désolation dans le lieu saint, sachez, dit Jésus-Christ, que mon dernier jour arrive. Ainsi son dernier jour n'est pas éloigné, lorsqu'il n'y aura plus de foi en Israël. Ainsi, hommes téméraires, vous sommeillez sur le bord de l'abîme, aux portes mêmes de l'éternité. Lorsqu'il n'y aura plus de foi en Israël !... et cet oracle ne jetteroit point la consternation dans nos âmes ! Y pensez-vous ? Comme, depuis que nos pères ont assisté à la naissance d'abord obscure de cette secte sacrilége qui a décoré sa fausse sagesse du nom de philosophie, comme le poison de l'erreur a acquis un nouveau degré d'activité ! N'a-t-elle pas ravagé tous les sexes, toutes les conditions et tous les âges ? N'a-t-on pas vu des excès de licence qu'on croiroit remonter aux siècles les plus dissolus du paganisme ? Le paganisme lui-même n'avoit-il pas retrouvé au milieu de nous l'extravagance de ses hideuses apothéoses ? Lorsqu'il n'y aura plus de foi en Israël ! Parlerai-je de cette époque unique dans les annales de l'histoire (heureusement pour le genre humain, et malheureusement pour nous) ? Dirai-je les Vénus impudiques assises sur nos autels à la place de la mère de Jésus-Christ, la folie humaine prouvée par les apôtres de la *raison*, les murs de nos sanc-

tuaires indignés de ce qu'ils entendoient, la scélératesse qui vole à Dieu ses tabernacles, jetant dans les places publiques le froment des élus et le pain des anges? Lorsqu'il n'y aura plus de foi en Israël! Après la plus cruelle des expériences, les grands ennemis du christianisme n'ont-ils pas recommencé dans le tombeau leur guerre contre lui? Toutes les formes de la typographie n'ont-elles pas été employées à en répandre les manifestes? Lorsqu'il n'y aura plus de foi en Israël! Parlerai-je de notre temps où l'impiété, qui a ses missionnaires comme la foi, s'efforce de persuader qu'avec la foi il n'y a plus ni génie, ni courage, ni amour de la gloire, ni élévation dans les âmes, ni dignité dans les caractères; où les uns, cessant de croire, ne trouvent plus dans les traditions révérées aucun point fixe qui les rallie; où les autres, toujours émus de la sainteté de l'Évangile, persistent à voir la divinité de J.-C. dans ses préceptes, et rougiroient de la voir dans ses mystères; où ceux-ci s'éloignent de tous les autels et de tous les sacerdoces, pour se façonner un culte à leur gré; où ceux-là, assignant au seul mot de religion toutes les fureurs de l'intolérance et tous les délires du fanatisme, revêtent la matière des attributs de la pensée, au lieu d'adresser à ge-

noux des prières à son auteur ; où tandis que le petit nombre des gens de bien apprécie à sa valeur ce que l'orgueil nomme *perfectionnement*, on ressuscite toutes les chimères, toutes les déceptions, tous les égaremens de l'antiquité ; où quelques insensés, qui voudroient imposer leur joug à l'esprit humain, envahissent toutes les idées et jusqu'aux séductions du langage ; où d'aveugles opinions, s'insinuant peu à peu et s'emparant, à leur insu et à l'aide de combinaisons perfides, même de ceux qui règlent les affaires des autres, disposent toutes choses à de nouvelles catastrophes ; où une maladie épidémique, dont les effets n'ont déjà été que trop désastreux, menace de dissoudre le corps social ; où une indépendance sauvage seroit bientôt le résultat des théories actuelles, si leur secret venoit à être divulgué dans les campagnes ; où l'on oublie enfin que naguères un grand royaume devint un vaste théâtre de destruction et l'image d'un cimetière immense, alors qu'on y encensoit le spectre du néant. Lorsqu'il n'y aura plus de foi en Israël ! Oh ! que dans la dernière scène du monde, nous aurons à nous applaudir d'avoir suivi sa lumière !

Qu'entends-je ! l'ordre va-t-il faire place à un second chaos ? les airs retentissent des

coups redoublés de la foudre, les vents secouent les forêts et en jettent au loin les débris. Les mers révoltées franchissent leurs bords, et leurs flots séditieux battent, en grondant, la voûte céleste. Le grand Dieu ne brise plus seulement les sceptres et les couronnes, il brise les empires avec autant de facilité que l'ouragan se joue des feuilles desséchées qu'il emporte et disperse. L'édifice du monde s'ébranle; des taches de sang s'étendent et rougissent le disque de la lune; le globe du soleil s'éteint; le firmament disparoît comme une toile pliée par une main légère. La trompette sonne : ô morts, rassemblez-vous ! et les morts se rassemblent au milieu des convulsions de la nature expirante. Jésus-Christ sort des ombres mystérieuses où reposoit sa puissance; il est assis sur une nuée resplendissante : son front est calme, comme alors qu'il concertoit avec son père les prodiges de la création, ou qu'il s'offroit lui-même en victime pour notre délivrance ! son regard est terrible, comme lorsqu'il précipita l'ange rebelle dans les étangs de feu, ou qu'il vengeoit la sainteté du temple des injurieux calculs de l'avarice. A sa droite brille le glaive de sa juridiction; c'est la croix.

O vous, pour qui la mort d'un dieu avoit été un scandale, oh ! que vous compreniez

peu l'harmonie profonde de ses desseins ! la croix de mon roi étoit son trône; la croix de mon pontife étoit son autel. Cette chair déchirée étoit la force de mon roi; cette même chair déchirée étoit la victime de mon pontife : le sang de mon roi, c'étoit sa pourpre; les larmes de mon pontife, c'étoit le salut du monde. C'est par-là qu'il étoit le véritable, l'unique libérateur des hommes. O roi et pontife souverain, versez une goutte de ce sang précieux sur mon cœur, afin de l'embraser; une goutte sur mes lèvres, afin qu'elles soient pures et saintes, ces lèvres qui doivent si souvent, aujourd'hui, prononcer votre nom adorable.

Non, M. F., Jésus-Christ, au grand jour des jugemens, n'est plus cet homme de douleur qui naquit dans les délaissemens, vécut dans les contradictions et expira dans les ignominies : c'est le même dieu qui soulevoit les flots et les apaisoit, qui appeloit les aquilons et les zéphirs : et les zéphirs et les aquilons lui répondoient : Nous voici. C'est le même dieu qui ouvroit l'abîme et le fermoit; qui conduisoit aux portes de la mort et qui en retiroit. C'est le même dieu devant lequel les séraphins inclinent leur front respectueux depuis l'origine des temps. Quel juge !

Et ce Jésus-Christ que les méchans ne vouloient ni croire, ni aimer, ni servir, parce qu'il étoit un dieu caché, le voilà devenu l'arbitre de leur sort! Et cette croix, sur laquelle ils lisent d'avance l'arrêt d'un châtiment sans adoucissement et sans terme, la voilà devenue le tribunal de leur réprobation et l'inflexible balance où ils seront pesés! Et la religion dont ils calomnioient les bienfaits, la voilà qu'elle s'arme d'un cœur d'airain, cette mère autrefois si touchante dans ses leçons et si attirante par ses grâces! Où fuir, pécheurs? Et celui qui a vendu sa foi, et celui qui a vendu sa conscience, et celui qui a vendu son roi, et celui qui a vendu son pays, où fuir? Enfin la vérité dont ils dédaignoient les oracles, la voilà qu'elle tient les livres inexorables où elle a marqué leurs attentats! J'ai vu, dit saint Jean, en parlant de la résurrection générale, j'ai vu qu'on ouvroit des livres, *et libri aperti sunt:* et après l'ouverture de ces livres, on a ouvert un autre livre qui s'appeloit le livre de vie, *et alius liber apertus est qui est vitæ.* Tous les morts qui composoient cette grande assemblée ont été jugés selon leurs œuvres par ce qui étoit gravé dans ces livres: *Judicati sunt mortui ex his quæ erant in libris secundùm opera ipsorum.*

Et l'évêque d'Hyppone, expliquant ce pas-

sage, soutient que deux connoissances sont nécessaires à un juge, la connoissance du droit et celle du fait. J.-C., voulant juger, et voulant aussi que tous les hommes se jugent les uns les autres, ouvrira les livres qui renferment la connoissance du droit et celle du fait. Par le premier livre, dit le grand Augustin, nous pouvons entendre l'ancien code, mais surtout l'Évangile, qui est *le Digeste* ineffaçable: et encore l'histoire des élus, où tous les chrétiens trouvoient de si beaux modèles. Par l'autre livre, nous pouvons entendre celui que Malachie nomme le *journal* et le *mémorial* de Dieu, *attendit Dominus, et scriptus liber monumenti, coram eo.* Dieu n'est pas ce que les méchans s'imaginent : sans doute sa colère n'éclate pas à chaque faute ; mais il est toujours attentif. Il considère ce qui se passe dans le monde, et il charge son livre de nos actions, *attendit Dominus*. Il aperçoit ce spoliateur avide, qui opprime la veuve, ruine l'orphelin, s'enrichit par de cruelles déprédations : il se tait ; mais rien n'est omis dans son livre, *attendit Dominus*. Il aperçoit cet avare, permet qu'il assouvisse sa cupidité pendant un laps de temps; mais il le suit pas à pas et charge son livre de ses intrigues, de ses usures, de ses larcins, *attendit Dominus*. Il aperçoit et note dans son

livre ce suborneur qui se plonge dans la fange, couvre les familles de deuil, et ne cesse de tendre des piéges à l'innocence, *attendit Dominus*. L'ennemi de la vertu n'a pas conçu une seule pensée impure, ni arrangé un projet funeste, ni jeté un regard criminel que Dieu n'ait consigné dans son livre, *attendit Dominus*. Le Seigneur est si exact dans ce qui nous concerne, qu'il se donne le loisir de compter jusqu'à nos démarches, *gradus meos dinumerasti*. Ayant rédigé la supputation de nos offenses, il en dresse la preuve, qu'il réserve à la décision du procès qui se terminera au grand jour, *delicta signasti, quasi in sacculo delicta mea*. Ne pensez pas, dit le grand juge lui-même, que j'oublie vos iniquités; je vous proteste que je les consigne dans le trésor de mes vengeances, *nonne hæc condita sunt apud me, et signata in thesauris meis*. Car, M. F., Dieu qui conduit tout par sa providence, ne néglige rien; il est tout yeux, tout oreilles. Il a un registre où il écrit et ce faux testament, et ce faux contrat, et ce faux témoignage, *fecit librum in quo est hoc*. Les livres de Dieu sont pleins de sa justice.

Assistons à son triomphe avec les auteurs sacrés : *c'est le sujet de la seconde partie*.

SECONDE PARTIE.

Et ce qui assurera le triomphe de la justice divine, c'est que le monde connoîtra le méchant comme Dieu le connoît; c'est que le monde le jugera comme Dieu le juge; c'est que Dieu, pour la confusion du péché et la gloire de la vertu, motivera son jugement.

Car, alors, seront exposées à tous les yeux les actions de tous les hommes. Pour quelques crimes que le soleil éclaire, combien d'abominations auxquelles la nuit prête ses voiles! Ici-bas tout est comédie et personnage. Combien d'hommes adroits à contrefaire la probité et maîtres dans la science de jouir de tous les plaisirs du vice et de toutes les distinctions de la vertu! J'arracherai, dit le Seigneur, le masque imposteur qui vous couvre; j'éclaircirai toute la noirceur de vos perfidies, toute l'injustice de vos rapines, toute l'infamie de vos adultères: je confondrai cette idole superbe qui usurpoit mon encens; je me moquerai de ses vaines pompes, elles ne sont plus que fumée: *Ut videant turpitudinem*. Car, alors, seront mis à découvert les hauteurs de l'orgueil et les abjections de la complaisance, les fureurs de la haine et les tourmens de l'amour, la fourberie calculée du médisant et

l'audace emportée du calomniateur ; tout sera compté, représenté, manifesté : *Ut videant turpitudinem*. Dans le barreau, la vénalité ruineuse ; dans le commerce, les gains illicites ; dans la finance, ces fortunes rapides insolemment dévorées par le luxe ; dans le sexe, les filets de la coquetterie tendus à l'innocence ; dans les arts et métiers, la vanité, mère de la fraude ; dans la pauvreté, les murmures et les blasphêmes ; dans tous les états, la médiocrité jalouse et l'ignorance présomptueuse : *Ut videant turpitudinem*. On verra dans le chrétien cette honteuse opposition entre ses mœurs et sa doctrine : on verra le libertin, incrédule sans raison, impie sans conviction, séducteur par habitude et factieux par système : *Ut videant turpitudinem*.

Le monde jugera aussi le péché comme Dieu le juge. Car, pour rendre sa punition plus amère, Dieu ranimera dans les esprits la droiture primitive : En ce jour, dit le prophète, libre, victorieuse, la justice inondera les peuples : *Justitia quasi torrens fortis*. La volupté ne sera plus une distraction nécessaire, mais une dégradante prostitution ; la vengeance ne sera plus le besoin des cœurs nobles, mais une ivresse absurde ; l'ambition ne sera plus le penchant des grandes âmes, mais une fré-

nésie criminelle : *Justitia quasi torrens fortis.* Le monde jugera, par la connoissance claire et distincte de la grandeur de Dieu que le pécheur a méconnue ; il jugera, par la connoissance claire et distincte de la sainteté de Dieu que le pécheur a outragée ; il jugera, par la connoissance claire et distincte de la miséricorde de Dieu dont le pécheur a abusé. Quelle indéclinable sentence ! chargé ainsi des anathêmes et de Dieu et du monde, le pécheur sera entraîné par le torrent de la justice et du monde, et de Dieu : *Justitia quasi torrens fortis.*

Dans une si vaste matière, hâtons-nous d'arriver à une circonstance plus remarquable encore. Dieu lui-même interrogera les mortels et confrontera les bons avec les méchans. Oui, Dieu lui-même confrontera les bons avec les méchans ; et cette confrontation, M. F., est attestée dans les livres de notre foi : Paroissez d'abord, rois amis de la religion et de vos sujets ; paroissez, rois magnanimes, je vais, au lieu d'un diadême périssable, ceindre vos fronts d'un diadême incorruptible : tandis que je flétrirai les vôtres d'un opprobre éternel, tyrans dont le sceptre étoit de fer, fléaux des gens de bien, qui, considérant vos sujets comme des esclaves, pensiez que l'art

de commander aux peuples n'est que celui de les décimer : les anges des ténèbres vous apprendront à régner. Et vous, conquérans à qui le monde sembloit trop étroit pour vos brigandages, et qui ne respiriez à votre aise que sur des décombres ou des monceaux d'or, allez : ceux dont vous étiez les dignes images sur la terre vous attendent, pour vous remercier d'avoir enrichi leur empire. Mais avant, soyez les témoins de la gloire dont je paie les guerriers protecteurs de l'humanité, et scrupuleux observateurs de ma loi. Devant eux, les chastes attraits de la pudeur n'ont jamais eu à craindre ni à rougir. Ils portoient en tribut aux pieds de mes autels les sentimens d'un cœur sans tache et sans remords : ah ! ils méritent d'être admis sous les tentes du Dieu de Jacob.

Sentinelles vigilantes, ministres équitables qui souteniez le foible, attaquiez l'oppresseur et disiez la vérité à la cour, vous serez l'ornement de la mienne. Et toi, vil flatteur, dont le nom n'avoit que la célébrité de ses bassesses, qui spéculois sur le mensonge, trafiquois du sang et des larmes des familles, qui aurois, incendiaire sans pitié, conseillé à ton maître de brûler les autels et les trônes, va expier tes lâchetés barbares à la cour

des réprouvés; et toi aussi, juge inique, j'ai vu l'homme simple quitter sa famille éplorée pour venir disputer auprès de toi le morceau de pain qu'elle attendoit pour ne pas mourir; j'ai vu la veuve et l'orphelin demander justice comme on mendie un bienfait; je les ai vus prêts à se dépouiller de leur dernier vêtement; je les ai vus, et ton Dieu en a rougi. Juge inique, j'ai entendu les soupirs de la foiblesse vertueuse; tu n'habiteras point avec elle : mais vous, magistrat inaccessible à la faveur, dont les sentences étoient des oracles; vous dont j'ai béni les jugemens sur la terre, et qui avez reçu dans l'ingratitude des hommes la plus noble récompense de vos nobles services, il est temps que vous rejoigniez pour toujours les malheureux dont vous étiez le premier ami.

Mais la colère de Dieu se déploîra surtout contre les mauvais prêtres. Pasteurs infidèles, leur dira-t-il, au lieu de cultiver la vigne que j'avois arrosée de mon sang, vous l'avez ravagée : *Pastores demoliti sunt vineam meam.* Cette portion de mon héritage, objet privilégié de ma tendresse et de mes soins, vous l'avez changée en une affreuse solitude : *Dederunt portionem meam desiderabilem in desertum solitudinis.* Elles étoient l'ouvrage de vos scan-

dales, les suites funestes de la stérilité que cette terre déploroit par la voix de ses habitans : *Posuerunt eam in dissipationem; desolata est terra.* Vous étiez les dispensateurs de mes dons, j'avois contracté avec vous une alliance scellée de ce que j'avois de plus cher! et vous avez violé vos sermens, et vous avez foulé votre Dieu à vos pieds. Ne conviendroit-il point à ma justice de creuser pour vous un nouvel abîme? Mais j'ouvrirai pour vous tous les trésors de ma puissance, lévites si dignes de ma confiance et de celle des peuples, vous qui, relégués dans l'obscurité des campagnes, étiez la seconde providence des petits : pauvres comme eux, vous les éleviez au-dessus de l'empire du temps. Vous étiez leur ange tutélaire : la nature, l'amitié, les ressources de l'art, votre zèle remplaçoit tout. Nuls témoins, pourtant, nuls spectateurs; votre légation, vos principes, le ciel qui vous observoit, voilà vos mobiles et votre salaire; d'autant plus grands à mes yeux que vous n'aviez à ceux du monde que le mérite de vivre dans l'habitude de tous les sacrifices. Peuples ici rassemblés, je dois une justice plus solennelle aux ouvriers infatigables de ma vigne, je les présente à vos acclamations. Je le jure : parce qu'ils m'ont offert un encens d'agréable odeur, parce qu'ils

ont aussi propagé ma doctrine par l'éloquence des mœurs, je le jure : ils auront une place distinguée dans mon sanctuaire.

Et vous, ennemis implacables, qui avez tout sacrifié à la haine, et que n'a jamais pu attendrir la touchante législation du pardon des injures, vous saurez bientôt que les portes du ciel ne s'ouvrent qu'à l'indulgence et à la miséricorde. Oui, le ciel vous réclame, hommes de clémence et de bonté, qui, sous le glaive de la persécution, intéressiez la charité divine en faveur de la méchanceté humaine; qui, réfugiés aux pieds de la croix, braviez les outrages, les spoliations et les douleurs, ne pensant aux auteurs de vos maux que pour les plaindre et pour les aimer; qui, dans le règne du crime, joigniez à la constance la plus intrépide la plus inaltérable douceur, et aviez choisi pour modèle un roi-martyr, qui m'avoit choisi pour le sien.

Et vous, contempteurs incurables de l'ordre, perturbateurs sans relâche, démolisseurs des institutions utiles, dont les moyens étoient la fraude, le meurtre et l'anarchie, allez recevoir le prix de vos innombrables forfaits : mais vous, chrétiens pacifiques, l'honneur de la religion et de la société, rigides gardiens des saintes règles, soumis par conscience

à vos maîtres, ne voyant le bonheur que dans la fidélité, et le devoir que dans l'obéissance, vous consolant de vos peines dans les exercices de la piété, et de vos pertes dans les indemnités de la résignation; vous qui invoquiez avec tant d'abandon votre roi du ciel et qui aimiez d'un amour si vrai votre roi de la terre, allez recevoir le prix de votre persévérance.

A quoi vous réserverai-je, pères et mères, qui, au lieu d'établir l'éducation de vos enfans sur l'inébranlable fondement de la religion, leur répétiez sans cesse qu'il falloit songer à la fortune et qu'elle justifioit tout? Une tiédeur insultante pour le service de votre Dieu, l'oubli de mes préceptes, les commandemens de mon Église livrés à la raillerie; voilà ce que voyoit et entendoit cette jeune famille que vos folles imprudences ont perdue : écoutez ses imprécations et ses anathêmes. Mais vous, pères et mères, qui avez plié vos enfans vers le bien, ainsi que de tendres rameaux; qui les avertissiez à tous les instans du jour qu'ils avoient un esprit pour me connoître, un cœur pour m'aimer : écoutez leurs bénédictions et leurs transports. C'est l'avant-goût des délices que vous goûterez bientôt dans vos mutuels embrassemens.

Riche avare, viens, que le Dieu de justice

vérifie tes comptes. Tu étois son économe sur la terre ; il t'avoit chargé de l'administration de ses bienfaits. Quoi ! tes frères ont été obligés de cacher leur indigence comme un opprobre : tu as repoussé ces tristes Lazares qui n'imploroient que les miettes de ta table. Cruel ! j'étois dans ces infortunés. Va maintenant calculer les trésors de ma colère. Mais vous qui étiez riche et charitable tout ensemble, dont la main a été si souvent mouillée des pleurs de la reconnoissance, qui ne pouviez dormir lorsque vous entendiez le pauvre frissonner sur le seuil de votre porte, ce que vous avez semé a rapporté au centuple : voici le temps de la récolte ; vous moissonnerez désormais dans l'héritage de Sion.

Pauvres honnêtes, rangez-vous à ma droite, parce que vous avez ressemblé à votre modèle, parce que vous attachiez à ma croix vos douleurs, parce que le souvenir de mes plaies rendoit les vôtres plus légères. Mais je vous bannis à jamais de ma présence, indigens artificieux, et déshonorés par tous les excès, qui préfériez au travail les périls de l'oisiveté, exagériez vos besoins à la bonté sans défiance, trompiez les âmes sensibles, outragiez la sainteté de mon nom.

Et vous, écrivains insensés, où est votre

audace? Rangés sous les honteuses bannières de l'athéisme, et surchargeant le monde de votre impiété, vous affectiez de disputer à mon culte le privilége d'être un appui aux consciences, un frein aux passions, une ressource au malheur : votre but étoit, à l'aide de vos astucieuses manœuvres, d'émanciper les nations : régentez-les encore, dites-leur maintenant qu'il n'y a point de Dieu; vous le trouverez dans les enfers ce Dieu dont vous vouliez renverser le trône. Et toi, qui prétendois dans ton aveugle délire qu'il n'y avoit point de vie future, auquel un cadavre enseveli ne paroissoit qu'une image du néant, voilée d'un linceul; tu la trouveras dans les enfers cette immortalité que tu contestois : et toi, qui nommois la révélation une imposture, une contagion sacrée, tous les peuples, que sa lumière a éclairés, déposent ici contre toi. Fuis avec tes disciples et tes panégyristes. Et toi, qui avois entrepris d'élargir le gouffre de l'indépendance, que ne donnes-tu ici l'essor à ton éloquence séditieuse? Que ne conseilles-tu aux diverses tribus de la terre d'en appeler à un jugement plus équitable que le mien? et toi, chez qui le talent avoit, dans les nombreux ouvrages qu'il enfanta, pris tous les tons, tous les genres, toutes les mé-

thodes, raisonnement, sarcasmes, érudition fastueuse, pompeux étalage de tolérance et d'humanité; qu'as-tu fait de ta bruyante renommée? on t'a dit sur la terre que tu étois un Dieu, on t'a élevé des statues, on t'a prodigué des couronnes. Fondateur de la nouvelle croyance qui a perverti le monde, va demander des couronnes et des statues dans la république des démons.

Pour vous, patriarches, qui avez défendu la gloire de mon culte; prophètes, hérauts de ma sagesse, et interprètes de mes desseins; apôtres, qui avez planté mon étendard sur les temples de l'idolâtrie; philosophes chrétiens, confesseurs magnanimes, martyrs généreux, vierges pures dont l'haleine du vice n'a jamais terni l'innocence, justes de tous les âges, le bien que vous faisiez étoit gravé dans le livre des récompenses. Cette rosée, qui ne tomboit que goutte à goutte pendant votre pélerinage, forme maintenant un fleuve de félicités sans mélange.

Seigneur, qui suis-je pour ainsi raconter vos jugemens? et comment oser en dire les suites? Venez donc, je vous en conjure, au secours de ma foiblesse.

TROISIÈME PARTIE.

Enfin, il n'y a plus que Dieu et l'homme; l'éternité de notre malheur ou de notre bonheur commence : car elle n'est plus, la demeure consacrée aux expiations des morts, dont la base touchoit aux régions des douleurs infinies et le sommet aux régions des joies intarissables : l'enfer demande sa proie, et l'armée des méchans tombe pêle-mêle dans l'abîme, abîme sans lumière que ce qu'il en faut pour en apercevoir les ténèbres : quel horrible ramas! cette idée seule me forceroit à la vertu. Représentez-vous, s'il est possible, ces mers de larmes, où le feu, sans aliment, ne s'éteint jamais, où toutes les tribulations de la vie, accumulées, sont perpétuées sans fin! où à chaque cri des victimes, répété par d'affreux échos, on distingue la faute punie et le châtiment éprouvé, où le plus cruel des tourmens est dans la mémoire de la vocation qu'on a souillée par une dégradation volontaire, où le supplice de l'hypocrite s'augmente du respect qu'il obtenoit autrefois, où les titres magnifiques décernés à des morts fameux ne sont plus que d'amères dérisions, où aux pénétrantes lueurs de la vérité, les auteurs des doctrines funestes s'épouvantent de la laideur

de leur propre perversité, où nés pour l'amour, les habitans du séjour de la haine trahissent la violence de leurs sentimens implacables, et seront entre eux pour toujours comme autant de vases d'iniquité qui se heurtent, se choquent et se combattent, où la voix du sang est muette, où le remords seul parle, le remords qui, comme un vautour insatiable, se nourrit de leurs tortures sans cesse renaissantes, où ils cherchent Dieu qui ne les connoît plus, où ils sont pour jamais en guerre avec lui, avec eux-mêmes, avec les compagnons de leur éternité, *vasa iniquitatis bellantia?*

Eternité! qu'on ne sauroit ni concevoir ni décrire. Miraculeuse perpétuité de vengeances, inépuisable fécondité de souffrances, désolante immortalité! Ma raison s'égare, mon cœur se serre, mon esprit se confond. Qu'après autant de siècles écoulés depuis sa dernière sentence, qu'il y a de grains de sable sur tous les rivages et d'atomes dans tous les espaces; qu'après avoir plusieurs millions de fois parcouru, après avoir plusieurs millions de fois recommencé les siècles innombrables qui résultent de ces glaçantes supputations, le méchant ne fasse en quelque sorte que toucher le premier point du cercle de cette éternité; qu'éternellement

il y marche, sans que jamais il puisse y avancer d'un pas, sans que jamais il y voie ni terme ni progrès, et que toujours il souffre, et que toujours il brûle, et qu'il ne meure jamais; quelle terrassante image! La nature y succombe et crie : miséricorde!

Où suis-je? J'aperçois les amis du Seigneur marcher en triomphe vers la cité sainte. Je vous salue, beaux lieux de réalités et de voluptés immuables! Où suis-je? ô munificence de mon Dieu! Comme les nouveaux élus sont revêtus de sa richesse! Comme ils nagent en des flots de clarté! Comme il n'y a plus de secrets pour eux! Comme ils se pressent autour de Marie! Comme Marie abaisse son trône pour les placer à côté d'elle, et poser sur leurs têtes le diadême, symbole de la royauté! Comme ils la proclament la médiatrice des chrétiens, le canal des grâces, le soutien de l'Église! Comme leurs acclamations se mêlent aux concerts des séraphins qui balancent leurs encensoirs à ses pieds, et chantent ses louanges sur leurs harpes d'or! Comme à leurs palmes brillantes on distingue les soldats de J.-C! Ils le contemplent cet être parfait de qui leurs mérites découloient comme de leur source, dans lequel ils se concentroient comme dans leur objet unique : ils le contemplent

dans les miracles de sa croix, ils mesurent l'élévation de sa majesté avec le dévouement de son incarnation! Tous s'écrient : ô Dieu magnifique dans vos saints, je vais donc voir celui qui avoit formé mon œil pour ses prodiges, entendre celui qui avoit formé mon oreille pour ses oracles, aimer celui qui avoit formé mon cœur pour ses bienfaits : oh! M. F., concevez l'état d'une âme pure, jugée par son Dieu : elle est devenue un temple où éclatent tout à la fois et la puissance du Dieu créateur qui l'a tirée du néant, et la clémence du Dieu libérateur qui l'a réintégrée par sa grâce, et la libéralité du Dieu sanctificateur qui l'a éclairée de sa lumière, et dont la dédicace se fait parmi les hommages unanimes de la troupe céleste! Elle sait qu'au temps des épreuves a succédé l'éternité des compensations, et que l'ordre est rétabli.

Car, dans le monde, il y a de grands désordres : on ravit à Dieu sa gloire, on attaque sa religion, on se joue de ses lois : or, le jour du jugement brisera les idoles, réfutera les erreurs, confondra les maximes coupables. Sans doute, tous les jours sont au Seigneur, tous concourent à leur insu à l'exécution de ses impénétrables desseins : on peut dire ce-

pendant que les jours dont se compose le temps fugitif qui s'écoule avec nous, sont aussi les jours de l'homme. Dieu, tout visible qu'il est aux yeux de la raison, n'est bien présent qu'aux yeux de la foi. Mais ces jours de l'homme doivent passer avec la vitesse du torrent des générations : le jour arrivera enfin où se rassembleront devant le tribunal de Dieu tous les dieux passagers, qui lui auront disputé ici-bas l'encens de l'adoration et le tribut de l'obéissance. Ils y paroîtront ces maîtres absolus qui n'en reconnoissent aucun sur la terre, ces puissans éblouis de leurs honneurs, et enivrés de leur indépendance, ces riches accoutumés à tenir de l'opulence le droit de s'affranchir de tous les devoirs, ce monde, enfin, vaincu par celui qui ne l'avoit fait que pour la manifestation de ses attributs. Le Seigneur a recouvré toute sa gloire et l'homme a perdu toute la sienne : les rangs ont cessé, Dieu seul est grand, et sa domination commence dans notre universelle petitesse.

Ici-bas, le génie de l'impiété accrédite des principes qui, tout ruineux qu'ils sont, tranquillisent les consciences et endorment le remords. Les ennemis de la religion s'efforcent d'en saper jusqu'aux fondemens, l'existence de l'ouvrier, de l'ouvrage et de la révélation.

Mais la personne seule du souverain, qui prononcera au dernier jour, suffit pour consoler et affermir les justes : en ce jour, qu'est devenu le hasard, tant de fois invoqué par les bouches ingrates ? Et les œuvres de la création, replongées dans le néant, n'attestent-elles pas d'une manière assez éclatante que le doigt qui les détruit est le même qui les avoit produites ? Est-il renfermé dans lui-même cet être qu'on disoit trop élevé pour descendre jusqu'à nous ? Et la vie future dont les nuages mêmes de l'idolâtrie n'avoient jamais pu obscurcir l'évidence ! ici-bas, pour ôter à la substance intelligente qui nous anime l'espoir ou la crainte de survivre au tombeau, on l'identifie avec le corps, on la soumet aux mêmes destinées : mais au jour du Seigneur, cette doctrine s'évanouira au premier son de la trompette, lorsque tous les morts, rendus à la lumière, formeront un seul peuple, immortel comme son auteur. Ici-bas, que de railleries insultantes contre la religion ! on s'obstine à ne voir dans le prodige de son enfantement que les conséquences ordinaires de la nouveauté ; dans ses mystères, que d'intolérables contradictions ; dans ses ordonnances, une perfection chimérique à laquelle notre foiblesse ne sauroit atteindre ; dans ses miracles, des événemens sup-

posés dont aucun ne résiste à une critique impartiale; dans son culte, une invention politique; dans ses sacremens, des rites superstitieux; dans son autorité, un despotisme soutenu par la plus abusive des prescriptions; dans le zèle de ses défenseurs, les excès de l'enthousiasme; dans le courage de ses martyrs, l'opiniâtreté du fanatisme; dans les austérités des saints, une sombre et cruelle misanthropie. O religion de J.-C., le jour de sa seconde venue sera votre plus beau jour! le voilà, votre fondateur, accompagné de ses élus, reste précieux du troupeau fidèle échappé à la contagion! L'hérésie demande une place à côté de la vérité, le crime à côté de la vertu, l'apostasie à côté de la persévérance: ah! il n'y a que les brebis sans tache, à la droite du pasteur qui repousse toutes les autres.

Mais si le rétablissement de l'ordre, par rapport à Dieu, exige que toutes les fausses opinions soient redressées, il n'exige pas moins que toutes les infractions à la loi soient humiliées, et c'est la croix qui opérera ce nouveau triomphe sur les méchans qui auront eu la témérité d'en rougir ou de la tourner en dérision. Au jour du Seigneur, elles seront hautement canonisées, les maximes d'abnégation, de charité et de pénitence, comme elles seront

hautement réprouvées les maximes de volupté, d'orgueil et d'avarice. Oui, c'est à la morale de la croix que nous serons alors confrontés : c'est le contraste entre nos obligations et nos actions que nous aurons à soutenir devant le Dieu de toute sainteté. Les maximes de J.-C. seront alors gravées sur sa croix en caractères radieux; nous lirons l'Évangile tout entier sur cet instrument de salut qui deviendra notre accusateur et notre juge : accusateur dont les charges ne souffrent aucune réplique, juge dont la vue seule sera notre premier châtiment. Étoit-ce donc là ce que nous devions attendre de cette croix, pleine de miséricorde, placée entre le ciel et la terre comme le signal de notre réconciliation, et le gage de nos espérances ? Oui, M. F., la croix est responsable du triomphe de l'Évangile; il faut que le ministère de la croix s'accomplisse, qu'elle règne sur le monde de son aveu ou malgré lui, qu'elle le subjugue par la douceur ou par la force, en un mot, qu'elle le sauve aujourd'hui, ou que plus tard elle se venge de ses outrages.

M. F., lorsque les rayons prophétiques de ce dernier jour vous environnent de toutes parts, quel prétexte auriez-vous maintenant de différer votre salut et de disputer avec votre conscience ? La miséricorde et la patience de Dieu :

SUR LA MISÉRICORDE.

Estote ergo misericordes, sicut et pater vester cœlestis est misericors.

Soyez donc miséricordieux, comme votre père céleste est miséricordieux.

St. Luc., c. 6, v. 36.

Une religion a été donnée par le ciel à la terre : cette religion est le lien des sociétés et la sauvegarde des lois ; cette religion est le frein du puissant, l'appui du foible, la richesse du pauvre, la patience de celui qu'on opprime, la force de celui qui pleure, l'espoir de celui qui n'a plus d'espoir : cette religion donne à la prospérité sa modération, à l'adversité son courage, à l'infortune sa dignité tranquille ; elle conseille, soutient, enhardit l'innocence dont elle est tout à la fois l'énergie, la douceur et la résignation : cette religion unit les parens et les amis durant la vie, pour les rejoindre après la mort; se faisant leur mère commune pour rendre frères ses enfans, elle embrasse tous les hommes dans l'immensité

de son amour : cette religion promet des couronnes à tous les martyrs du devoir, et annonce un vengeur ou des crimes secrets qui seront restés impunis, ou des crimes publics qui seront restés triomphans : cette religion frappe d'un jour éclatant l'étrange chaos de notre nature.

Elle seule connoît notre grandeur et notre bassesse; elle seule s'adresse admirablement à nous par la simplicité de son Évangile; elle seule prescrit cette singulière observance de l'humilité d'où naît tant d'élévation et d'héroïsme, et cette loi sublime de l'amour de Dieu et de nos semblables, ineffable résumé de toute vérité et de toute justice; elle nous apprend aussi à ne pas confondre l'*opinion* qui, du haut de ce trône où la vertu seule a le droit de la placer, commande à tout et à tous, avec cette vile insensée qui, sous les habits de théâtre dont les méchans l'affublent, trahit par l'indécence de son langage et la perversité de ses courtisans, l'ignominie de sa coupable origine : enfin, cette religion, fille de la Providence, a apporté la miséricorde; le monde consolé s'est jeté dans les bras de la divine réparatrice de toutes les misères, et nous tenons d'elle que nous devons être miséricordieux comme notre Père céleste est miséricor-

dieux : *Estote ergo misericordes, sicut et pater noster cœlestis est misericors.*

Les codes les plus vantés, les législations les plus savantes offrent-elles une maxime aussi pénétrante? A quelle époque, avant J.-C., avoit-on proposé à la miséricorde humaine l'exemple de la miséricorde divine? Cette noble doctrine, la philosophie ancienne ne l'a jamais connue; la philosophie moderne l'a dédaignée; elle étoit réservée à la philosophie du ciel que nous appelons la religion chrétienne. J.-C. est l'auteur de cette nouvelle vertu qui respire dans ses actions, dans ses discours, dans ses miracles : dans chaque page de sa vie il y a une bonne action, dans chaque mot un sentiment.

Et encore, toutes les autres lois de l'Évangile portent avec elles un caractère de mortification dont notre foiblesse s'effraie, ou dont notre vanité s'offense : la loi de la charité nous enrichit et nous agrandit de nos propres sacrifices; par elle, nous changeons les cœurs, nous ôtons au crime le prétexte du besoin, nous désarmons le désespoir; par elle, l'indigent bénit votre opulence et l'accroît de ses vœux; elle ajoute à la gloire des talens et à celle de l'héroïsme : elle purifie jusqu'aux bienfaits de l'orgueil. C'est donc une loi, et

une loi de bonheur que je me félicite de vous développer aujourd'hui. Car goûter un plaisir en remplissant un devoir, semer les largesses et recueillir des bénédictions, voilà la sainte politique de la miséricorde, dont les obligations et les jouissances seront le partage de ce discours.

Oh! qu'il seroit utile et beau le ministère que nous exerçons, s'il nous étoit donné de réchauffer la miséricorde humaine à la flamme de la miséricorde divine! Quel spectacle que celui d'une monarchie chrétienne où l'on ne disputeroit plus que de générosité et de reconnoissance; où le dogme touchant de la miséricorde réconcilieroit les petits avec le dogme nécessaire de l'inégalité; où la pauvreté n'envieroit plus à l'opulence que l'heureux emploi de ses richesses!

Vierge sainte, qui êtes toute miséricorde, obtenez-moi, par votre intercession, les lumières du Saint-Esprit.

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, la miséricorde humaine est un devoir, comme la miséricorde divine est une évidence; l'une a ses œuvres exigées, comme l'autre a ses prodiges qui frappent tous les yeux. La miséricorde divine est écrite en lettres de feu

dans les livres inspirés : de quels traits y est peinte la miséricorde humaine ! L'infini en bonté n'est pas plus à la portée de nos conceptions que tout autre, nos idées s'y perdent, mais nos sentimens se retrouvent dans notre miséricorde. La miséricorde humaine est gravée au fond de toutes les âmes ; la miséricorde divine au fond des mers, dans les hauteurs du firmament, au sein des campagnes. L'une éclate surtout dans les merveilles de la grâce ; les larmes taries, les infirmités guéries, les souffrances adoucies, voilà les glorieux trophées de l'autre. Enfin la miséricorde humaine amasse des trésors pour le ciel, et la miséricorde divine couvre la terre de ses présens. O foi ! ô espérance ! ô charité ! vous n'avez pu naître que dans le sein de la miséricorde suprême.

La foi, M. F., si vous l'employez à son véritable usage, si vous en faites la vue intellectuelle qui découvre les magnificences de l'avenir, vous reconnoîtrez qu'elle ne transporte pas seulement les montagnes, mais qu'elle soulève encore les poids accablans qui oppressent notre cœur. Et l'espérance, cette nourrice des affligés, placée auprès d'eux, comme une mère tendre auprès de son enfant malade, n'est-il pas surprenant que la miséricorde de Dieu la

transforme pour nous en une vertu rigoureusement obligée ? Impies, ne nous enviez donc pas cette vertu consolatrice : gardez pour vous l'attente du néant ; nous ne vous troublerons point dans cette froide poussière où vous vous flattez de descendre ; mais abandonnez-nous ce monde invisible que vous dédaignez. Pourquoi vous obstineriez-vous à disputer à la douleur un Dieu miséricordieux ? Confier la douleur à la seule pitié des hommes, c'est mettre la douleur sous la protection de ceux qui la causent. Laissez-nous donc notre espérance, avec notre charité qui établit une si étroite alliance entre la miséricorde du ciel et la miséricorde de la terre. O miséricorde de mon Dieu, votre triomphe est d'avoir créé la miséricorde humaine et d'en avoir fait un précepte sans excuse !

Mais d'abord, avant d'établir le précepte, écoutez, M. F., l'apôtre définissant les caractères de cette miséricorde, qu'il exerçoit si bien lui-même : on a dit que les grandes pensées viennent du cœur : sans doute, Paul brûloit de toutes les flammes de la charité, lorsqu'il écrivoit ces belles paroles, avec son éloquente précision : la charité est magnanime et courageuse : *Charitas patiens est.* Jamais elle ne ferme ni ses mains ni son cœur :

Benigna est. Elle ne connoît pas le tourment de l'envie : *Non æmulatur.* Elle ne précipite ni ses démarches, ni ses prières, ni ses largesses; elle agit avec calme, la sérénité est sur son front : *Non agit perperam.* Sans enflure et sans bruit, ses dons modestes coulent, pareils aux eaux silencieuses d'un fleuve tranquille et pur qu'aucun vent n'agite : *Non inflatur.* L'orgueil est son plus irréconciliable ennemi : *Non est ambitiosa.* Le bonheur des autres, tel est son vœu unique. Exclusivement dévouée à la recherche et au soulagement de l'infortune; ni les honneurs, ni l'autorité, ni la gloire, ni l'or, rien ne la tente, rien ne l'émeut. Elle renonce à ce qu'elle a de plus cher, pour vivre avec les pauvres qui lui sont plus chers encore : *Non quærit quæ sua sunt.* Inaccessible à la haine, à la colère et à la vengeance, elle laisse ces passions turbulentes aux hommes du siècle dont elles sont le triste apanage : *Non irritatur.* L'idée du mal lui est étrangère; elle croit à peine à celui qu'elle éprouve, ou plutôt il n'en existe pas pour elle : *Non cogitat malum.* Elle plaint les méchans qu'elle voudroit ramener à la vertu par la patience et par la douceur : *Non gaudet super iniquitate.* Toujours la vérité obtient son premier hommage ; elle court après ses oracles,

et sa bouche fidèle les répète avec une joie empressée : la charité et la vérité ne sont-elles pas deux sœurs inséparables? *Congaudet autem veritati.* La charité supporte tout, les injures, les humiliations, les refus amers, les ingrats : oui, les ingrats qui, au reste, sont avec elle d'une singulière intelligence pour dérober aux regards ce qu'elle veut tenir caché, sur le secret desquels elle peut compter comme sur le sien même, et auxquels sa pudeur timide rend la justice de croire qu'ils ne sont point estimés ce qu'ils valent dans l'ordre des solides mérites : *Omnia suffert.* L'apparence du malheur suffit à sa confiante bonté, que de vains soupçons ne refroidissent jamais : combien de pauvres, livrés à des inclinations vicieuses, ont été changés par la puissance de l'aumône! *Omnia credit.* Elle puise sa constance à la source ; elle sait que c'est d'en haut que descendent les inspirations utiles, la force victorieuse des épreuves, les sages conseils : *Omnia sperat.* Ah! que le monde, avec son luxe insensé et ses prétextes frivoles, détourne les yeux de ce tableau qui fait du bien au cœur ; nous, nous avons gardé, et nous garderons toujours notre miséricorde : un Dieu est-il de trop pour fondre les cœurs de glace et amollir les entrailles de fer? Les misérables ont besoin

d'un Dieu pour premier protecteur et pour premier ami.

En effet, sans le précepte de la miséricorde, comment la société pourroit-elle exister au milieu des calamités qui la désolent? De même, dit un saint docteur, qu'on ne sauroit voguer sur une mer orageuse, si vous détruisez ses abris et ses ports; que seroit-ce de la vie, si vous en ôtez l'humanité et la miséricorde? *si misericordiam sustuleris et humanitatem.* O sainte miséricorde! délicieuse émanation de la bonté divine! combien vous devez être chère à notre exil! combien vous devez être précieuse devant Dieu! Vous êtes au-dessus de tous les sacrifices; vous êtes la première des vertus humaines, comme la miséricorde du Seigneur est le premier de ses attributs. Heureuses les âmes que vous pénétrez de vos tendres influences! Je ne crains pas de dire que vous êtes la mère de toutes les vertus : *Dixi misericordiam cor esse virtutum.* J.-C. l'a déclaré par son exemple.

Le ministère de J.-C. est-il autre chose que la loi vivante de la charité? une étable est le premier temple qu'il consacre par sa présence; et de simples bergers sont les premiers témoins de sa venue. Dans sa carrière publique, les malheureux, voilà le plus digne objet de

son inépuisable amour : c'est dans les hameaux de la Judée qu'il commence son pénible apostolat, parce que la force du christianisme est aussi dans la cabane du pauvre; c'est sur la cime des montagnes qu'il se retire avec les petits comme pour donner à la miséricorde un trône où tout soit innocent et pur; c'est là que, les adoptant dans sa familiarité la plus intime, épanchant sur eux les trésors de sa sagesse, catéchisant leur ignorance avec la plus touchante affection, il leur prêche cette morale si lumineuse et si populaire, qu'aucune oreille n'avoit encore entendue. Avec les pauvres, on croit voir un père qui dilate son cœur au sein de la nature; il pleure avec eux, il prie pour eux, il opère des miracles à cause d'eux, il meurt au milieu d'eux, comme si sa miséricorde, qui l'oblige à se charger de tous nos crimes, l'obligeoit aussi à se charger de tous nos besoins.

Et lorsque l'histoire d'un Dieu recommande si puissamment le devoir de la miséricorde, faut-il être surpris de voir l'Église naissante, au milieu des tempêtes, oublier ses périls, et ne se souvenir que des larmes du pauvre; de voir les grands de la terre jeter leurs biens aux pieds des fondateurs de l'Église, pour entrer dans l'Église qui est la ville des pauvres,

avec les *insignes* de la pauvreté ; de voir les premiers chrétiens se dépouiller de leurs richesses, et obtenir ainsi le double mérite de partager et d'alléger la misère de leurs frères ; de voir les apôtres choisir les modèles les plus accomplis du zèle évangélique, pour leur confier l'honorable emploi de servir les malades ; de voir un Paul interrompre le cours de ses conquêtes spirituelles, pour venir distribuer à Jérusalem les aumônes qu'il avoit recueillies dans ses laborieuses missions, rendre hommage à la haute dignité des pauvres, les considérer comme les premiers nés de la foi, mettre sa joie dans l'honneur de leur plaire ? *Ut obsequii mei oblatio accepta fiat.* On ne savoit alors que la divine obligation de la charité qui ne formoit qu'une âme de toutes les âmes, et de toutes les vertus qu'une seule vertu. La calomnie : membres de la famille dont la charité est le lien, ils en ignoroient le nom. La médisance : quand, inspiré par la charité, on ne fait que du bien, on ne dit de mal de personne. L'orgueil : les vrais disciples de la charité sont humbles, le monde n'est rien pour eux. La gloire : cette chimère que l'envie insulte en passant, venoit-elle éblouir, avec ses rayons trompeurs, des yeux où ne brilloit que la douce lumière de la charité ?

Faut-il être surpris qu'à peine entré dans la milice de J.-C., il partage avec un indigent jusqu'à son manteau, et fasse de l'instrument des combats l'instrument de la charité, ce grand évêque de Tours que le ciel, sans doute en récompense de cet acte singulier de fidélité à la loi de l'aumône, comble de ses grâces et prévient de ses bénédictions; qu'il enlève au tumulte de la guerre et à la dissipation des camps pour le conduire dans un désert où croissent les plantes salutaires de la pénitence; qui y donne l'exemple des plus effrayantes austérités; dont l'humilité se dérobe aux plus grandes faveurs et aux distinctions les plus éminentes; qui accepte les larmes aux yeux le fardeau de l'épiscopat, n'en estimant que les veilles et les persécutions; trouvant la plus douce indemnité à ses épreuves dans l'amitié du savant Hilaire; transformant ses ennemis en disciples fidèles ou en panégyristes dévoués; auprès duquel à toutes les heures l'abandon est sûr d'un réfuge qui l'abrite, le malheur d'un appui qui le soutient, le désespoir d'un médecin qui le soulage; dont la constance ne fut jamais ébranlée ni par la puissance des Césars, ni par l'orgueil des sophistes, ni par l'obstination des hérésiarques; toujours à ses engagemens, à ses devoirs, à son troupeau,

que le bruit de ses vertus surhumaines plaçoit au-dessus des majestés de la terre, jalouses d'interroger sa sagesse et d'invoquer son crédit; dont le sépulcre, après que sa vie et sa mort n'avoient été qu'un prodige, justifia par des prodiges sans nombre la vénération des peuples, et au pied duquel nos monarques allèrent plus d'une fois déposer leur sceptre dans le temple dédié à son culte?

Faut-il être surpris de l'intarissable charité d'un saint auquel ses contemporains décernèrent le beau titre *d'aumônier;* qui avoit coutume d'appeler les pauvres ses maîtres et ses bienfaiteurs, parce que J.-C. leur a donné le pouvoir d'ouvrir les portes du ciel; qui ne se plaignoit d'eux que lorsque leur franchise sans détour révéloit les secrets de sa charité sans bornes; qui racontoit avec tant de plaisir que, dans sa jeunesse, la charité lui étoit apparue sous la figure d'une femme couverte de lauriers et plus brillante que le soleil, qu'elle s'étoit approchée de lui en lui disant : « Je suis la fille aînée du grand roi; si vous méritez ses faveurs, je vous introduirai dans son palais; personne ne l'aborde avec plus de confiance que moi : je l'ai fait descendre sur la terre pour racheter le monde; » qui répondoit à un indigent dont la sensibilité ne trouvoit point

d'expressions assez énergiques : « Mon frère, je n'ai pas encore répandu mon sang pour vous, ainsi que l'ordonne mon Seigneur et mon Dieu ; » qui plus d'une fois vendit ses meubles, ses vêtemens, sa couche pour être plus miséricordieux, en répétant avec joie : « Nous verrons qui du malheur ou de moi se lassera le premier ? » M. F., c'est qu'on donne à J.-C. ce qu'on donne aux pauvres ; c'est qu'on ne doit pas seulement donner au pauvre, mais qu'on doit encore lui demander.

Et c'est la pensée de l'évêque d'Hyppone qui eut le génie de la charité : non, vous n'avez pas moins besoin du pauvre qu'il n'a besoin de vous : *Eget ad te alter, alter ad alterum.* Il peut même pour vous beaucoup plus que vous ne pouvez pour lui. Vous lui donnerez la terre et il vous donnera le ciel : ainsi arrange et dispose tout la miséricorde divine qui a fait la miséricorde humaine. A ne voir que la surface des choses, la pauvreté n'est qu'une triste succession de peines et de murmures ; l'opulence une cause fatale d'injustices, d'oppressions et de crimes. Entrez avec le prophète dans les conseils d'en haut ; le riche n'est sur la terre que pour le pauvre, et le pauvre que pour le riche, l'un est nécessaire au salut de l'autre : *Creator divitem pauperi et pauperem diviti præ-*

paravit. Quel est le fardeau du pauvre ? C'est la détresse. Quel est le fardeau du riche ? C'est l'abondance. Sans l'appui du riche, le pauvre succomberoit sous la charge de sa misère ; sans la médiation du pauvre, le riche cèderoit à la violence des passions que la mollesse excite et alimente : *Sit opulento inops justitiæ materia.*

Ainsi, le précepte de l'aumône aplanit les voies, éclaircit les mystères de la Providence. Dès que la Providence attache le salut du riche à l'exercice de la miséricorde, tout change : la pauvreté perd ce qu'elle a d'amer et d'humiliant, les richesses ce qu'elles ont de contagieux et de redoutable ; le riche est le père du pauvre, le pauvre est dans un sens le père du riche, puisque la providence du temps se sert de l'opulence du riche pour secourir le pauvre, et que la providence de l'éternité se sert de l'indigence du pauvre pour sanctifier le riche.

Ainsi, le pauvre et le riche, dans l'ordre de la Providence, sont le contraire de nos idées. Le riche est son apôtre, obligé de la faire connoître à ceux qui l'ignorent et de la disculper auprès de ceux qui l'accusent : le pauvre en est le juge, désigné par elle pour statuer sur le sort du riche, et ayant les mains

pleines de bénédictions ou d'anathêmes. Car, de même que la Providence se repose sur les parens de l'éducation des familles, sur les législateurs du gouvernement de la société, sur les rois de la conduite des empires; elle a fait les riches pour se reposer sur eux du soin des pauvres.

Ainsi, selon l'économie admirable de la religion, déposer notre superflu dans le sein fécond des pauvres, c'est se faire véritablement l'aumône à soi-même; c'est assurer à notre âme le prix de nos biens; c'est les envoyer devant nous dans l'éternité, pour les y retrouver au centuple après notre mort. Les pauvres, fidèles trésoriers du ciel, ont été délégués vers vous par la Providence dans ce dessein; ils sont autorisés par le grand privilége de l'aumône, à ratifier, sous la garantie de notre Dieu, l'échange journalier des richesses d'ici-bas avec les richesses d'en haut. Telles sont les prérogatives de la charité chrétienne : que sont auprès d'elles toutes les froides théories d'une bienfaisance purement humaine, si toutefois cette expression moderne est autre chose qu'un orgueilleux larcin du nom sacré de la charité. Oui, riches du siècle, prenez, tant qu'il vous plaira, des titres superbes; vous pouvez les porter dans le monde : dans l'É-

glise de J.-C., vous êtes les serviteurs des pauvres. Ne vous offensez pas de ce titre; Abraham le tenoit à gloire. Rappelez-vous surtout que la couronne de notre divin monarque est une couronne d'épines, et que la majesté de son royaume brille dans ceux qui souffrent. Or, si dans l'ordre du salut tous les avantages sont aux pauvres; si J.-C. ne parle de vous dans son Évangile que pour vous effrayer par ses menaces, *væ divitibus!* que vous reste-t-il, sinon de le fléchir par l'aumône et d'acheter la miséricorde divine par la miséricorde humaine : *Peccata tua elemosynis redime?* O pauvres, que vous êtes riches! mais, ô riches, que vous êtes pauvres, lorsque vous n'êtes pas charitables!

Quels motifs alléguerez-vous maintenant, pour vous dérober au devoir de l'aumône? L'inconduite des pauvres : est-ce à vous, dont la vie n'est peut-être qu'un scandale, à censurer leurs mœurs? Votre tâche est d'apaiser leur faim. Leur oisiveté : où sont vos travaux et vos services? Les artifices qu'ils emploient pour surprendre vos bienfaits : que n'êtes-vous plus humains? ils n'exagéreroient point leur indigence. D'ailleurs, leurs stratagêmes seroient-ils plus coupables que les intrigues de votre ambition? Encore si vos reproches ne

tomboient que sur les mauvais pauvres! mais faut-il que la pauvreté innocente en soit aussi la victime? O cruelle prudence de refuser sa pitié à des besoins véritables, dans la crainte de l'accorder à de faux besoins! Objecterez-vous la modicité de votre fortune? Oh! combien l'on est riche lorsqu'on ne dépense que pour donner! Si vous avez peu, disoit un saint patriarche, donnez volontiers le peu que vous avez à donner; et moi, j'ajoute : Interrogez les dépositaires des miracles de la charité; ils vous diront qu'il y a des hommes pour lesquels l'héroïsme de leurs privations est une source d'aumônes fréquemment répétées; que si vous laissez tomber vos regards encore plus bas, vous distinguerez, parmi le plus humble vulgaire, des actes de miséricorde qui honoreroient les plus grands noms; on a vu des artisans travailler la nuit pour aider une pauvre famille, et, en travaillant pour elle, trouver leurs cœurs plus gais, leurs heures plus courtes et leurs bras plus robustes.

Et c'est à eux surtout, lorsque la trompette de l'ange réveillera les générations ensevelies et les appellera devant le trône de celui qui doit les juger, c'est à eux que la miséricorde divine tiendra le langage de l'amour : Venez, ô les élus de mon père! Car j'étois pauvre, et

vous m'avez nourri; j'étois prisonnier, et vous m'avez visité; j'étois malade, et vous m'avez prodigué vos soins; j'étois opprimé, et vous m'avez défendu. Venez, ô les élus de mon Père! Venez partager mon bonheur, ma gloire et mon immortalité.....

Pour vous, indigens, en faveur desquels ma foible voix invoque la miséricorde des riches, pardonnez une leçon à la franchise de notre ministère : un prodige vraiment adorable de la miséricorde divine, lorsque votre ingratitude, vos excès criminels, vos infirmités audacieusement feintes, vos intempérances clandestines, fatiguent la bonté, tuent la confiance et découragent le zèle; lorsque vous dédaignez les consolations de la foi, la première et la plus sûre de toutes les assistances; lorsqu'avilis et dégradés vous n'avez plus de commerce qu'avec le besoin; lorsqu'infidèles à l'excellence de votre vocation, vous oubliez que vous êtes les membres privilégiés de J.-C. et sa famille adoptive; lorsque les percepteurs du ciel, *exactores cœli*, sont quelquefois la honte de la terre; je le répète, un prodige vraiment adorable de la miséricorde divine, c'est que la charité ne s'éteigne pas; que les cœurs ne se ferment pas; que les larmes de la pitié ne tarissent pas. Mais il est si doux d'exer-

cer la miséricorde, que la loi d'un Dieu pouvoit seule nous en faire un mérite : en effet, M. F., l'exercice de cette miséricorde n'est pas seulement un devoir, mais encore un bonheur.

SECONDE PARTIE.

Qu'on vante, dans ses autres rapports, la beauté de la morale chrétienne : cette morale, dont le flambeau n'a jamais pâli en traversant les siècles ; cette morale invariable dans son étendue comme dans ses limites, sans progrès ni sans découverte ; cette morale, à laquelle d'absurdes calomniateurs ont reproché de favoriser l'ignorance des peuples, quoiqu'elle seule les ait éclairés, et de souffler le fanatisme, quoiqu'elle seule les ait adoucis ; cette morale qui apaise les orages du cœur et rectifie les écarts de l'esprit ; cette morale attirante qui a pris l'univers dans les filets tendus par sa douceur ; cette morale indulgente qui montre derrière nous, à nos frères repentans, le pont de la clémence où nous venons de passer nous-mêmes ; cette morale consolante qui endort le juste agonisant, du sommeil de l'espérance, sur le sein maternel de la religion ; cette morale, l'admiration des plus rares génies et les délices des âmes pures ; cette mo-

rale qui invite les petits et les foibles à son école, parce qu'il n'y a qu'elle qui ait mis le sentiment à la place de la discussion et l'autorité à la place de l'examen; cette morale si élevée qu'on ne sauroit trop l'étudier, et si simple qu'on ne sauroit ne pas la comprendre; dont le singulier privilége, qui n'appartient qu'à elle, est que, sans l'approfondir, on l'entend sans peine, et qu'ils ne l'épuisent jamais ceux qui l'approfondissent sans cesse; cette morale qui établit de si étroites affinités entre nos affections et notre croyance; cette morale qui proclame la fragilité et la grandeur de l'homme entre le tombeau prêt à le saisir et l'éternité prête à le recevoir, ou le ravale au-dessous des vers qui le rongent au sépulcre, pour le montrer ensuite glorieux avec la vertu dans les royaumes incorruptibles; cette morale, enfin, dont le grand Condé disoit *qu'il est pour le moins aussi aisé de la croire l'ouvrage d'un Dieu que l'ouvrage d'un homme.*

Oui, qu'on vante, dans tous ses autres rapports la beauté de la morale chrétienne, c'est dans l'exercice de la miséricorde humaine qu'elle brille à mes yeux de tout son éclat. Cependant je dirai : Chef des peuples, observez la morale de J.-C. : elle ne tolère ni hypocrites, ni courtisans, ni esclaves; avec

elle les tyrans ont un juge et les peuples un vengeur. Elle érige aux princes un trône dans les consciences. Ministres des princes, observez la morale de J.-C., et vous ne serez ni surpris par la flatterie, ni enivrés par l'ambition. La morale de J.-C. est votre force véritable. Tertullien disoit aux ministres des empereurs : maintenant vous avez moins d'ennemis, à cause du grand nombre des chrétiens. *Nunc enim pauciores hostes habetis præ multitudine christianorum.*

Guerriers, observez la morale de J.-C. ; la piété, comme la vaillance, réclame l'exemple de ceux qui portent la noble livrée de l'honneur. Soyez braves comme du Guesclin, Bayard et Turenne, mais soyez fervens comme eux. Que les mœurs ne vous redoutent jamais autant que la gloire compte sur vous. Le peuple veut partout vous voir à sa tête ; le peuple s'applaudit, il admire, il devient meilleur, lorsqu'il vous voit prendre place à cette table mystérieuse où les guerriers sont les convives les plus désirés. Magistrats, observez la morale de J.-C. : l'Évangile est la morale en action ; un jour sa balance pèsera vos poids et vos mesures. Négocians, observez la morale de J.-C. : elle est la plus sûre gardienne de vos intérêts ; mais que la veuve et l'orphelin

entrent dans vos calculs : vous saurez aussi par elle qu'on ne doit point, pour un trajet de quelques jours, surcharger son frêle vaisseau d'un bagage inutile qu'il faudra jeter à la mer au premier coup de vent.

Et vous qui êtes pères, observez la morale de J.-C. : que ses oracles retentissent dans vos foyers et dans vos entretiens ; vos enfans seront votre joie. Et vous qui êtes mères, observez la morale de J.-C. : et vos filles se réfugieront avec vous dans le sein de la vertu ; elles goûteront en silence, avec vous, le plaisir attaché à l'accomplissement des devoirs domestiques, plus heureuses et plus belles sur cette scène de modestie et de pudeur que dans les vains tourbillons du monde. Et vous qui êtes pauvres, et vous qui souffrez, observez la morale de J.-C : que vous donnerions-nous à la place de ce code, le seul qui parle à tous les états, le seul qui vous prêche la science de la résignation ? Chrétiens, observons tous la morale de J.-C. ; mais, je le répète, c'est dans l'exercice de la miséricorde humaine que la beauté de cette morale brille à mes yeux de tout son éclat.

Car notre charité n'est point cette *nature*, le grand mot du siècle : avant le christianisme, il étoit d'usage chez beaucoup de nations

de présenter au chef de la famille l'enfant nouveau né; s'il le prenoit dans ses bras, l'enfant étoit admis à la vie, sinon, ce n'étoit qu'un germe vil qu'on pouvoit fouler aux pieds. O J.-C.! notre charité n'est point cette idole sculptée de nos jours par l'orgueil, dont le culte n'étoit qu'un culte de caprice et d'ostentation, la doctrine un égoïsme systématique et commode, les adorateurs, de froids enthousiastes, aimant tout le genre humain pour être dispensés d'aimer quelqu'un; au lieu d'aumônes, nous fatiguant de ses essais bizarres, et étalant, avec une jactance puérile, des méthodes qui n'étoient que des bévues, et des résultats qui n'étoient que des chimères: notre charité n'est pas cette *humanité* superbe comme l'esprit de l'homme, et bornée comme son pouvoir, indifférente à tout ce qui ne cause pas de bruit, et à laquelle l'athéisme faisoit la grâce de décerner le titre de *sainte*: notre charité n'est pas cette *philantropie* si fastueuse dans son langage et si mesquine dans ses effets, qui aime si tendrement les générations futures et qu'invoquoient ceux-là mêmes qui ont fait répandre tant de sang et de larmes à la génération présente; à laquelle il n'est pas absolument impossible de construire des hospices, mais qui ne fera jamais une fille de Vincent-

de-Paule : notre charité n'est pas cette émotion de commande qui sonne avec éclat des aumônes que la religion distribue avec plus de modestie, et que l'indigence chrétienne reçoit avec plus de confiance.

Oh! qu'elle est bien différente, notre miséricorde! aussi n'est-elle pas seulement un devoir, mais une félicité, cette miséricorde pure comme son origine, et féconde comme son auteur; cette miséricorde, la voix des infirmes qui n'en ont point, dont le sein est toujours ouvert pour semer les largesses, sans blesser jamais la pudeur qui les reçoit; cette miséricorde noble et facile dont l'accueil plein de bonté tempère la grandeur sans l'affoiblir, et pour laquelle il n'y a de persécutés sans aide, que ceux dont elle n'a pas encore entendu les gémissemens; cette miséricorde inquiète qui s'informe de tous les besoins, préside à toutes les *recherches*, ordonne elle-même le partage de tous les secours : cette miséricorde attentive qui écoute tout, voit tout, discerne tout, *l'œil* dont parle Daniel, qui ne se ferme jamais tant qu'il reste quelque douleur à découvrir; cette miséricorde ingénieuse qui trouve dans sa sagesse de quoi soulager tous les malheureux qui l'implorent, découvre sans cesse de nouveaux moyens, et se délasse

de ses travaux par l'habitude de s'oublier elle-même; cette miséricorde toujours supérieure aux événemens, bravant tous les dangers, surmontant tous les obstacles, communiquant à tout son intrépidité, contenant tout dans l'ordre par la seule appréhension de lui déplaire, se refusant aux plus justes éloges, et rehaussant la plus belle des vertus par la fin qu'elle se propose; cette miséricorde qui, dans son infatigable activité, descend des plus graves intérêts aux détails les plus minutieux en apparence; cette miséricorde qui place sur toutes les routes de l'infortune des sentinelles vigilantes pour l'épier et la découvrir, glanant ceux qui échappent, dans les plus obscures retraites; cette miséricorde, dont le premier vœu est de faire le bien, la première récompense de faire le bien, et qui confond avec le service de Dieu le service des indigens; cette miséricorde qui estime la piété envers les malheureux, jusqu'à remettre à la piété envers Dieu la fonction de les servir; cette miséricorde qu'on a vue quelquefois, après la mort, léguer la propriété de ses biens aux pauvres qui en avoient eu l'usage pendant sa vie; cette miséricorde qui a souvent vaincu par ses *illuminations soudaines* les calamités publiques ou particulières; cette miséricorde

qui improvise les ressources en improvisant les sacrifices ; cette miséricorde par laquelle, dans les plus petits hameaux comme dans les plus grandes cités, on n'a qu'à désigner une bonne action, et elle a son effet, indiquer un besoin, et il est soulagé, menacer d'un accident, et il est prévenu ; cette miséricorde dont la force est dans la religion de J.-C., la plus ancienne et la plus sûre auxiliaire des affligés, dans le désir de plaire à Dieu, mobile unique et puissant des bonnes œuvres, dans la foi qui n'envisage que l'avenir ; cette miséricorde enfin dont les réminiscences sont des consolations.

Quelle doit être, dans les vicissitudes de la fortune et aux jours désastreux, la plus habituelle et la plus encourageante pensée du malheureux autrefois charitable ? Est-ce qu'il ne trouve pas une douce indemnité à ses privations dans le souvenir des larmes qu'il empêchoit de couler aux jours de son opulence ? Si l'adversité l'oblige à recevoir les offrandes de la générosité, n'est-il pas enhardi par le droit honorable qu'il tient des aumônes que ses mains libérales répandoient autrefois ? Celui qui a été miséricordieux accepte sans rougir les présens de la miséricorde. Ainsi, M. F., la Providence acquitte les pauvres dont il avoit corrigé le

sort : car, qui oseroit se charger de leurs dettes sacrées, excepté la Providence? Non, grâces à la Providence, on ne changera jamais le génie naturel des Français contre celui qui leur avoit été préparé ; chez nous, toujours on fera le bien en le voulant, et on le voudra en l'aimant. On n'arrêtera point l'essor qui dirige l'intérêt public vers les idées de bienfaisance ; on est jaloux d'attirer encore les regards sur ce mélange de vertus aimables, douces et miséricordieuses qui relevèrent si long-temps notre caractère : quelle perte et quelle teinte sombre jetée pour ainsi dire sur le corps social, si ce brillant caractère devoit faire place aux élans combinés et aux déclamations systématiques qui créent des sentimens avec de l'esprit et des vertus avec des opinions ! Mais la charité est si nécessaire au monde que la Providence se doit en quelque sorte à elle-même de ne pas l'en bannir.

Qui de nous, en avançant dans la vie, n'a pas ressenti les peines, son inévitable cortége? Qui n'a pas éprouvé les délations de la calomnie, les trames de la malignité, les noirceurs de l'hypocrisie, le supplice des espérances trompées et le danger des illusions trompeuses? Qui n'a pas été froissé dans la lutte des petits intérêts, dans le manége des rivalités haineuses

et le jeu de tous ces amours propres se caressant et se heurtant tour à tour sur le chemin des distinctions, des emplois et des richesses? Où se réfugier? dans le monde, parmi les dédains de la hauteur, ou les froideurs de l'indifférence? dans les cercles profanes, où rien n'occupe que ce qui distrait, où rien n'intéresse que ce qui flatte? au théâtre, où l'on pleure sur des maux imaginaires, et où l'on s'endurcit sur des maux réels? dans ces romans stériles où l'on s'émeut sur des personnages de convention, en restant de marbre pour les infortunés qui nous environnent et nous pressent? dans cette mélancolie sombre et réfléchissante qui attache des idées pénibles à tous les objets, et, par ses défiances injustes, n'est souvent qu'un grave outrage à la Providence? Non, non, confiez-vous à la puissance de l'aumône, réfugiez-vous dans la miséricorde; elle vous communiquera ses joies tranquilles. Quelles délices pour la vertu charitable, lorsqu'avec sa mémoire et son cœur, elle compte ses bonnes œuvres! est-on jamais seul avec une conscience sans reproche, le registre des heureux qu'on a faits et les promesses de la religion?

O mères jalouses du bonheur de vos enfans, initiez-les aux secrets de la charité : qu'elle est digne d'envie la femme chrétienne qui ne

respire que miséricorde! Comme elle s'occupe en même temps et des maux du corps et des blessures de l'âme! Si on la rencontre, on est sûr qu'elle va faire une chose utile, ou qu'elle est déjà faite. Si elle visite les pauvres, c'est pour répandre ou pour consoler. Les malheureux l'attendent, comme on attend son médecin quand on est malade; son ami, quand on a des chagrins; son enfant, quand il est tard. Les riches, en la refusant lorsqu'elle sollicite, feroient deux victimes à la fois, et elle ne seroit pas la moins à plaindre. Elle ne connoît de mal que celui qu'elle ne peut guérir, d'avarice que celle qu'elle ne peut attendrir, de douleur que celle qu'elle ne peut endormir; elle a la passion de la charité, comme d'autres ont la passion de la gloire. Mais cette passion, vivante et renfermée dans son sein, fuit l'éclat et le bruit, se nourrissant du bien opéré dans le jour et du bien à opérer le lendemain. Tous les momens de sa vie se composent d'une seule pensée : secourir l'indigent et cicatriser les plaies du malheur. Agée et infirme, la bonté la rafraîchit, la piété l'embellit, la charité la rajeunit : est-elle pauvre parce qu'elle a tout donné? Elle a le verre d'eau de l'Évangile : et le verre d'eau de l'Évangile, recommandé par celui qui emplit le bassin des

mœurs et le lit des fleuves, est le plus beau commentaire du précepte de l'aumône, dont le pauvre ainsi que le riche peuvent goûter les jouissances.

Je ne sais si mon propre sujet me séduit: mais l'exercice de la miséricorde a quelque chose de si attrayant qu'il est impossible que vous n'en soyez pas touchés. Il y a pour tous les autres plaisirs une activité qui tourmente, des retours qui désespèrent; il en est que l'ennui corrompt et que la satiété dénature : le plaisir de la miséricorde est pur, inaltérable, sans ombre, sans mélange; il n'a besoin ni d'art ni d'appareil, toujours mieux senti, à mesure qu'il est plus goûté. Si je parlois dans une autre assemblée, je dirois : Jamais l'humanité n'a été si célébrée; elle est devenue l'unique idole de la raison. Cette fière raison a bâti un seul temple de toutes les ruines dispersées autour d'elle; elle s'est créé un dieu de l'homme même. Eh bien! respectez donc votre ouvrage; honorez du moins cette religion nouvelle que vous avez inventée : mais dans un auditoire chrétien, je dirai, avec saint Grégoire de Nazianze :

Voulez-vous être, en quelque sorte, des dieux? soyez charitables : *Sis Deus, Dei misericordiam imitando.* La miséricorde associe

l'homme à Dieu, ou plutôt l'homme miséricordieux est le substitut de la providence universelle : *Sis Deus, Dei misericordiam imitando.* Relève-t-elle d'ici-bas l'opulence discrète dont le luxe est d'accueillir, dans une mystérieuse clandestinité, la pauvreté illustre et vertueuse, d'écouter ses longues révélations, d'essuyer les larmes qui coulent des nobles débris de nos tristes folies, *Sis Deus, Dei misericordiam imitando?* N'avez-vous pas quelque ressemblance avec Dieu, lorsque vous adoptez l'innocence timide que, sans vous, peut-être, le souffle de l'adversité auroit bientôt flétrie, tendres fleurs que vous défendez contre les orages de l'avenir, en les confiant à la garde d'une sainte vigilance, *Sis Deus, Dei misericordiam imitando?* Ne vous rapprochez-vous pas de l'instituteur de votre sacerdoce, lorsque, vainqueurs, en quelque sorte, de la mort qui en moissonne chaque jour les vétérans usés par la persécution, vous contribuez par la prévoyance de vos largesses à l'entretien des élèves du sanctuaire? S'il n'y avoit plus de prêtres, qui offriroit le sang de l'agneau? qui apaiseroit la colère suprême? Permettez à notre zèle de vous rappeler que la plupart de nos jeunes lévites n'ont guère, comme aux premiers temps de la religion, que leur barque et leurs

filets à quitter, pour se faire pêcheurs d'hommes : *Sis Deus, Dei misericordiam imitando.*

La reconnoissance ne vous doit-elle pas un culte spécial, à vous dont les malheureux ne peuvent jamais savoir si vous n'avez que le strict nécessaire, et qui n'en voyez jamais un seul, sans vous croire riches, qui regardez toute espèce de jouissance inutile comme un crime envers la société, tant qu'il existe un seul de vos semblables dans le besoin, *Sis Deus, Dei misericordiam imitando?* N'êtes-vous pas leurs libératrices, lorsque vous arrachez au scandale de leurs désordres, en leur montrant la planche du regret, ces tristes esclaves du vice, l'opprobre de leur sexe, l'effroi de la vertu, le jouet de la peste dévorante du libertinage, *Sis Deus, Dei misericordiam imitando?* N'êtes-vous pas plus qu'un homme, dans un temps où rien n'égale la dureté des uns que la misère des autres, lorsque vos tendres sollicitations et vos dons généreux soutiennent la longanimité de ces vieux amis de l'autel et du trône, qui n'ont plus que la mémoire de leurs services ; ou lorsque vous sauvez du désespoir ces inconnus nécessiteux, sans parens, sans patrons, livrés aux tentations du plus dangereux isolement; ou lorsque, par vos discours comme par vos

sacrifices, vous calmez l'impatience ulcérée de ces infirmes jetés, ce semble, sur la terre, pour la forcer de servir la vanité des riches, et qui invoquent votre assistance sur leur grabat déchiré, *Sis Deus, Dei misericordiam imitando?*

Lorsque vous paroissez avec la touchante réputation de votre amour pour les pauvres, n'êtes-vous pas un ange pour cette mère pâle, livide, soutenant d'une main un enfant couvert de lambeaux, et pressant de l'autre, sur son sein desséché, l'infortuné qui vient de naître, dont le lait est si rare et si amer par le délaissement, maudissant sa fécondité, s'accusant d'avoir donné la vie à un être qui en subit déjà les privations, *Sis Deus, Dei misericordiam imitando?* N'êtes-vous pas un ange pour ce père de famille, épuisé de fatigues, fixant des yeux éteints sur ses foyers sombres et humides, dont les forces défaillantes ne sont réparées que par un aliment grossier détrempé de sueurs et de larmes, auquel l'espérance, qui n'a point pour lui d'heureux songes, promet à peine la vie, c'est-à-dire cette accablante succession de chagrins et de travaux qui le consument, *Sis Deus, Dei misericordiam imitando?* Est-ce qu'ils ne bénissent pas votre nom, comme un nom sacré, ces

incurables plus tourmentés encore par l'horreur qu'ils inspirent que par le venin qu'ils exhalent, lorsque votre charité intrépide et votre héroïque persévérance les visitent dans leurs derniers momens et allégent leurs maux, en partageant leurs douleurs, *Sis Deus, Dei misericordiam imitando?*

Qui vous avoit, en quelque sorte, remis les destinées de Marseille et de Tortose, immortels évêques dont la grande âme, à un siècle de distance, a offert le même exemple au monde, exemple sublime qui devroit réconcilier la philosophie avec notre épiscopat, *Sis Deus, Dei misericordiam imitando?* Ne sont-ils pas les agens de la bonté infinie ces *docteurs* (1) si noblement téméraires, qui, jaloux de faire ce qui seul peut ajouter à l'éclat du nom français, courent affronter le plus terrible des fléaux, pour en préserver leur patrie, étudiant, au milieu des cadavres entassés, la justice qui députe les calamités pour servir de cortége à la révolte, *Sis Deus, Dei misericordiam imitando?* Ne sont-elles pas dignes de celui qui les guide, les *sœurs* incomparables,

(1) MM. Pariset, Bally, Mazet, François, lors de la fièvre jaune de Barcelonne, dans l'été de 1821.

qui bravent, sans efforts et par une surabondance de courage puisée à sa source, la fatigue d'un voyage lointain, l'infection des lieux qu'elles doivent aborder, le péril imminent de la vie qu'elles remettent d'avance à ce Dieu qui a reçu leurs sermens, *Sis Deus, Dei misericordiam imitando?*

N'êtes-vous pas les ambassadeurs du ciel, lorsque vous descendez dans ces noirs tombeaux où les jours paroissent des années et les années des siècles, où les angoisses rendent les heures si lentes à couler, où la nuit est si longue par l'insomnie, dans ces ténébreux réceptacles où gisent des coupables et quelquefois des innocens rachetés par la miséricorde divine et enchaînés par la justice humaine? Ou si votre délicatesse craint la vue de ces misérables torturés par les remords et meurtris de leurs fers, n'est-elle pas à vos ordres la miséricorde elle-même qui, se chargeant de vos aumônes et y ajoutant ses prières aussi puissantes qu'elle, et ses exhortations pathétiques et ses larmes qui amollissent les cœurs les plus endurcis, convertit le crime sur la paille où il attend le signal de son départ pour l'éternité, *Sis Deus, Dei misericordiam imitando?* N'ont-ils pas quelques caractères d'une œuvre divine, ces établissemens où, sous les auspices de la mi-

séricorde, un sexe fragile et sans ressource est abrité contre la séduction des penchans et les instigations du besoin ; ces établissemens où une sage économie supplée à l'insuffisance des moyens, ces établissemens où celles qui commandent se dévouent à tous les genres de renoncement, pour faire meilleure la condition de celles qui obéissent, ces établissemens accrédités par les suffrages les plus illustres et qui honoreront à jamais la ville qui les a vus naître, *Sis Deus, Dei misericordiam imitando?*

N'êtes-vous pas les instrumens du Père de toutes les créatures, lorsque vous dotez ces conservatoires nécessaires de la tranquillité publique, ces asiles secourables de toutes les tribulations, ces maisons de Dieu où il est représenté par des administrateurs dignes de leur place et des vierges dignes de leur vocation ; ces nobles infirmeries réservées aux victimes de nos discordes civiles, où l'on apprend que les adversités ne sont pas l'apanage exclusif des classes indigentes de la société, où les enfans de ceux qui jadis élevèrent des hôpitaux viennent mendier un lit, où pourtant l'on ne conserve le souvenir de ses disgrâces que pour louer Dieu et n'accuser personne, *Sis Deus, Dei misericordiam imitando?* Enfin, n'êtes-vous pas un envoyé d'en haut, lorsque vous entrez,

avec la miséricorde, sous ce toit délabré où habite le trépas, incertain sur le choix de ses coups, où l'objet le moins hideux qui frappe les regards est le mourant lui-même, où épouse, enfans, tout ce qui l'environne semble être sorti du cercueil pour y rentrer pêle-mêle avec lui, *Sis Deus, Dei misericordiam imitando?* Voilà, M. F., les devoirs qu'une religion, toute de miséricorde, impose à ses disciples, les félicités qu'elle leur assure même ici-bas; et les priviléges dont elle les gratifie.

Et aujourd'hui, que de grands modèles invitent encore à la miséricorde! Un roi dont la bonté seroit inexplicable, s'il n'étoit pas un Bourbon, des princes qui semblent avoir la liste de toutes les souffrances, et, dans leur tendre inquiétude, deviner les misères les plus cachées; une fille de rois, tellement accoutumée à faire le bien, qu'elle voudroit procurer le pain de chaque jour à tous les Français qui en manquent; une veuve sublime qui, par des œuvres de charité sans nombre, remercie le ciel d'être mère; deux augustes enfans qui ne feront que des heureux puisqu'ils sauront l'aumône avant tout: et on se demande avec une douce surprise comment il arrive que leur miséricorde, toujours agissante et jamais tarie, soit plus prompte à réparer

les désastres que les élémens à les multiplier?.... Oui, à la cour des héritiers de saint Louis, il y a une conspiration secrète, mais elle est dévoilée; et les indigens en ont la preuve dans leurs mains tremblantes de joie.

Oh! M. F., marchez-donc sur de si nobles traces : qu'une sainte émulation vous anime, devancez-vous les uns les autres dans la carrière de la charité; faites la guerre à toutes les infortunes. Mères, épouses, vierges chrétiennes, soyez la consolation de la grande famille de ceux qui pleurent; levez sur vos plaisirs le riche impôt de la miséricorde : l'intérêt vous en sera payé dans un meilleur monde. Rien ne réjouit plus le ciel qu'un affligé de moins sur la terre, comme rien ne tranquillise plus un mourant que les œuvres compatissantes de sa vie. En effet, c'est à la mort surtout que l'opulence se félicitera d'avoir été l'amie et la bienfaitrice des pauvres. Du lit funèbre, où le chrétien miséricordieux expire, je crois voir l'aumône monter au ciel sur ses ailes de feu, comme une reine triomphante, s'applaudissant de sa nouvelle victoire et de sa nouvelle conquête : les épines arrachées à la douleur composent son diadême, son sceptre étincelle de l'or enfoui dans le sein de l'indigence; et les larmes séchées, voilà les diamans qui parsèment

sa robe virginale. Enfin je crois la voir marquer, sous les pavillons de l'immortalité, la place du juste qui a terminé son cours de bonnes œuvres, et redescendre ensuite sur la terre pour nous exciter à la miséricorde, par l'espérance du même bonheur.

SUR LE DANGER

DES LIVRES CONTRE LES MOEURS.

Sapiens timet et declinat à malo; stultus transilit et confidit.

Le sage a peur du mal et l'évite; l'insensé passe outre avec confiance.

PROV., C. XIV, V. 16.

Le plus éclairé des rois nous représente le juste comme un homme grave, qui suppute, examine, discerne ce qu'il y a de meilleur, toujours guidé par le flambeau de la prudence; au contraire, il représente le pécheur sous les traits d'un insensé qui marche à l'aventure, ne va que par sauts et par bonds, franchissant les endroits les plus périlleux, comme des routes sûres et unies.

Chrétiens, quand fut-il jamais plus nécessaire de rappeler cet avertissement de la sagesse, qu'à une époque où les mœurs et leurs principes sacrés ont éprouvé une si triste dégradation; où les erreurs deviennent les prin-

cipes, et les vices, les mœurs ; où à peine il reste quelque vestige de la rigidité des anciennes mœurs et de l'austérité des anciens principes : qu'à une époque où s'élève au milieu de nous une jeunesse ardente, entourée de jongleurs qui trafiquent de son inexpérience, abusent de sa bonne foi, provoquent son enthousiasme ; où tant de sucs vénéneux imbibent encore notre belle France pour la flétrir ; où, à la vue de ces éditions multipliées qui ressuscitent les auteurs de nos infortunes, on se demande à soi-même si les gardiens chargés de veiller à la sûreté des nations n'ont point le droit acquis de mettre une barrière à ce déluge de scandales publics qui finiroient par tout submerger : qu'à une époque où une frivole littérature, la soif de la célébrité et la manie futile des arts servent le profane amour et outragent l'auguste pudeur ; où la licence donne la main à l'incrédulité et mêle ses peintures lascives aux déclamations impies, jetant ainsi deux semences de mort à la fois : qu'à une époque où le goût des mauvais livres gagne toutes les classes ; où il faut à la légèreté des ouvrages qui l'amusent et à l'oisiveté des ouvrages qui la réveillent : qu'à une époque, enfin, où la plume des écrivains est, si j'ose ainsi dire, un levier qui soulève le monde.

N'est-ce point, en effet, par la communication des idées à toutes les distances, que les hommes agissent et réagissent avec le plus de force les uns sur les autres ? Un ouvrage pernicieux est un projectile qui, une fois lancé, frappe de lui-même et pour toujours ; la parole écrite est bien plus tranchante que les entretiens ordinaires ; les livres laissent des traces bien plus durables. C'est là que l'art de nuire travaille avec la mesure et les nuances qui assurent la défaite. Seuls, avec l'auteur, nous lui prêtons une oreille attentive, il nous entraîne à son gré ; et encore la typographie n'a jamais été si active ni si féconde que de nos jours ; le délire romancier s'est emparé de toutes les têtes ; nos presses suffisent à peine à ses avides consommations ; les fruits de ce délire sont la nourriture habituelle de tous les sexes et de tous les états.

O imprimerie, que tu as fait de bien et de mal à la terre ! Tu partages avec le soleil le privilége d'éclairer le monde, et avec la foudre celui de le ravager : resserrée dans les bornes de l'honnête, tu es une des plus belles et des plus précieuses découvertes de notre intelligence : en parlant aux yeux avec plus de vitesse que la plume, tu as répandu dans l'univers les trésors de la vraie sagesse. Mais le mal

que tu as produit est depuis long-temps dans notre histoire ; ce mal a passé le terme imaginable, et tes ravages ont été ceux de la peste. Tu as souillé ce qui étoit cher aux hommes, encouragé les méchans, épouvanté les familles ; tu aurois détrôné l'Évangile, si l'Évangile n'étoit pas encore une puissance. Les saines maximes corrompues dans leurs sources, les monarchies ébranlées dans leurs fondemens, les liens de la société brisés, les peuples soulevés, des flots de sang répandus, les ruines encore fumantes de l'édifice religieux, cette longue suite de douleurs, plus épouvantable encore par l'incertitude que l'on avoit de leur terme, que par leur excès et par leur étendue : voilà les monumens de tes triomphes !

Autrefois on agissoit beaucoup et on lisoit peu ; les bonnes actions étoient communes et les livres rares ; les traditions suffisoient aux désirs comme aux besoins ; les croyances des pères, transmises aux enfans, se perpétuoient dans les races ; la nuit des mensonges philosophiques ne venoit point ternir la lumière des axiomes divins, notre unique phare dans les routes de l'exil. La lecture, cette maladie de notre temps, étoit presque inconnue aux temps anciens ; on ne lisoit que les saints livres. Car l'esprit et le cœur font tout l'homme :

l'un est le foyer de nos connoissances et l'autre de nos sentimens ; et combien il nous importe de ne point altérer leur noble destination ! Mais tel est le danger des mauvais livres, qu'ils aveuglent l'un et corrompent l'autre, en sorte que les plus inestimables présens de la libéralité souveraine se changent en moyens dommageables et funestes. Aussi, M. F., je viens entreprendre de vous ramener, s'il est possible, à la simplicité de nos ancêtres dans la religion ; je viens vous prémunir contre la grande séduction qui a donné tant de victimes au royaume des éternelles souffrances ; je viens vous exposer le danger des livres contre les mœurs, soit qu'on les envisage par rapport à l'esprit : *première partie ;* soit qu'on les envisage par rapport au cœur : *deuxième partie.*

O Marie, dans un livre consacré au tableau de vos vertus, votre bonté en seroit la plus belle page : aussi avec quelle confiance je vous invoque !

PREMIÈRE PARTIE.

Que la foi, le premier flambeau de notre esprit et le plus éminent bienfait de la Providence, ait été obscurcie par les nuages des livres contre les mœurs, vous le savez, chrétiens : depuis qu'ils ont intercepté ses rayons

autrefois si pénétrans, quelles ténèbres! quelles déceptions! quels systèmes! quelles ruines! les esprits n'ont plus eu qu'à errer sur une mer couverte de tempêtes, d'écueils et de naufrages, sans gouvernail, sans boussole et sans espérance.

Un danger presque inévitable des livres contre les mœurs, n'est-il pas de lâcher les rênes à l'imagination, cette folle qui trop souvent maîtrise l'esprit; l'imagination qui ne reçoit ses impressions que des sens presque toujours trompeurs, et ne trouve de légitime que ce qui est conforme à ses goûts bizarres; ignorante de tout principe et de toute règle, toujours incertaine et inégale, toujours aux gages de nos passions; ne sachant ni ce qu'elle désire, ni ce qu'elle cherche, ni ce qu'elle possède; croyant merveilleux ce qui n'est que ridicule, et grand ce qui n'est que puéril: c'est un feu qui s'allume en nous et malgré nous, dont l'activité est sans repos; c'est une suite de mouvemens involontaires qu'un même instant voit naître et s'évanouir; c'est un miroir qui réfléchit toutes les images que le vice lui présente; c'est un peintre dont les figures, entassées les unes sur les autres, ne nous offrent que des couleurs mal assorties, des coups de pinceau à demi formés; c'est un mi-

croscope, au travers duquel les objets grossissent jusqu'au gigantesque, spécialement à un âge qui n'a point encore les justes mesures de l'expérience : M. F., avoir nommé l'imagination, qui est l'esprit de tant de personnes, c'est déjà avoir signalé le pouvoir des mauvais livres.

En effet, que résulte-t-il de ces lectures inconsidérées? L'esprit s'enfle de futilités et de chimères; aujourd'hui surtout qu'il y a, chez la plupart, étalage de science sans étude, aujourd'hui que les livres ne contiennent à peu près que les mêmes choses, qu'ils se répètent presque tous comme le son de l'écho en s'affoiblissant, aujourd'hui que la lecture n'est souvent qu'une paresse déguisée, et que beaucoup de gens ne lisent que pour ne pas s'avouer qu'ils ne font rien. Que résulte-t-il de ces lectures inconsidérées? d'augmenter le nombre des femmes savantes qui tranchent hardiment sur les points les plus délicats, jugent despotiquement la brochure nouvelle, et la recommandent à ceux qui heureusement ne l'ont point lue, s'emparent de la conversation, comme si elles étoient seules capables de la tenir, tâchent d'éblouir par le luxe ou d'étourdir par le fracas des paroles : une rivière profonde coule avec un majestueux silence;

celle qui n'a point d'eau fait beaucoup de bruit. Quand on a été solidement instruit, on sait quelles immenses régions de vérités on n'a point encore parcourues. Remarquez cette jeune personne qui n'a puisé qu'à des sources pures, sous les yeux d'une mère tendre, judicieuse et jalouse de n'enrichir l'esprit de sa fille que de lectures choisies par la vigilance, à l'école de la religion. Elle a beaucoup appris, sans aucune ostentation ; son langage est modeste et son extérieur est simple. On l'écoute déjà avec intérêt et avec profit, parce qu'elle ne vise à aucun air de prééminence ; peu soucieuse de la louange, elle est toujours disposée à louer les autres ; enfin, à un mérite supérieur, elle joint encore celui de la plus touchante retenue.

Que résulte-t-il de ces lectures inconsidérées ? En nous transportant dans un monde idéal, elles flattent le goût que nous avons pour l'exagéré ; elles flattent notre incurie, dans ces événemens qui distraient sans effort ; elles flattent notre raison, qui jouit de ses écarts sans qu'il lui en coûte de sacrifices ; elles flattent notre orgueil, en nous égalant à des personnages d'une nature extraordinaire, en nous rapprochant d'eux, en nous berçant des mêmes destinées. Le jugement s'altère, l'enten-

dement prend une direction fatale. La vérité paroît terne et insipide auprès de l'éclat de la fiction ; elle n'a plus d'attrait pour un esprit qui n'estime que la singularité, qui, à force de se repaître d'illusions, croit les voir se réaliser ; qui, en s'identifiant avec un autre ordre de choses, devient indifférent à celui où il est. On n'aime plus que l'emphase apprêtée des impostures brillantes : qui oseroit calculer les résultats de tant de méprises, surtout à l'entrée de la vie? Tel est, M. F., le danger de ces livres qui faussent l'esprit et étouffent la conscience.

Eh ! que ne fixez-vous l'esprit de vos enfans et le vôtre aux divins ouvrages de la révélation? Quoi de plus lumineux que la Genèse qui explique tout, et sans laquelle on n'explique rien ? Quoi de plus enchanteur que le tableau du jardin des délices? Quoi de plus tragique que la mort d'Abel? Ne rappelle-t-elle pas une certaine fraternité de nos jours ? Et vous, Abraham, Isaac, Jacob, vous, enfans de l'Orient, rois-pasteurs, nobles aïeux de Jésus-Christ, redites-nous l'alliance de Dieu avec la terre ; redites-nous les douces inspirations, les paroles secrètes, les joies innocentes, le charme des tombeaux, les immortelles espérances; redites-nous la page attendrissante

où vivent les malheurs de Joseph; redites-nous l'hospitalière Sara, sous ses pavillons de feuillage, et Rebecca couronnée au bord des fontaines, et le ciel en commerce avec ces familles patriarchales, et les intelligences sublimes revêtant les formes de l'humanité pour s'asseoir à leur table frugale, répondre à leurs vœux, verser les bénédictions : redites-nous, et la pauvre Noémi, et la sensible Ruth, glanant pour sa mère, et le généreux Boos, et ce repas de l'amitié charitable, et cette simplicité antique, et ce respect de la pudeur : oh ! que ces mœurs sont belles ! qu'ils sont beaux les livres qui les consacrent ! Peut-on être insensible aux accords qui célèbrent la délivrance des Hébreux ? Est-ce une petite image que le seul invincible, marchant à la tête des légions dévouées à son culte, et le glaive exterminateur étincelant aux yeux de l'impie ? Quels lieux plus féconds en souvenirs qu'Horeb et Sinaï ? Qui seroit étranger à ce peuple, dont chaque trace est un prodige, à ce législateur qu'on voit d'abord flotter, dans son berceau, sur le Nil, se jouer ensuite de la puissance des Pharaons, entr'ouvrir la mer et disparoître dans le nuage tonnant qui renferme son Dieu ? Mais quel regret, M. F., que la plupart de nous soient condamnés à de foibles traductions de

ces ouvrages, dépositaires de tant de merveilles, à de pâles copies de ces chefs-d'œuvre inimitables, qui, pour être bien goûtés, veulent être lus dans leur idiome; semblables à ces productions exquises de la nature, qui n'ont toute leur saveur que dans le climat qui les a portées.

Eh! que ne fixez vous l'esprit de vos enfans et le vôtre aux divines conceptions des chantres sacrés? Lisez Moïse, qui a tous les tons, parce qu'il semble avoir tous les ministères à remplir; lisez Jérémie, épuisant tout ce que l'effroi, la colère et la tristesse peuvent offrir de menaces lugubres; lisez Isaïe, s'ouvrant, dès l'entrée de son livre, et parcourant à pas de géant toutes les routes du génie, ou, tel qu'un aigle au vol immense, qui, après avoir plané jusqu'au char du soleil, échappe à ses roues brûlantes, pour venir réchauffer ses aiglons des clartés qui l'inondent, rapportant des hauteurs du ciel, pour fondre les cœurs de glace, les secrets qu'il a ravis, à leur source, sur ses ailes de feu; lisez Ézéchiel, captivant l'intérêt par la variété de ses mâles tableaux, et qu'on a peine à suivre dans l'impétuosité de ses élans et la fécondité de sa verve; lisez Job, qui peut seul égaler les lamentations aux douleurs. Oui, M. F., dans l'ancien Testament on sent que c'est

Dieu lui-même qui nous a transmis, par des moyens qui ne sont qu'à lui et pour lui, la magnifique exposition de ses attributs. O sagesse humaine! quoi! tu oserois balbutier tes impuissans oracles auprès des oracles du ciel!

Eh! que ne fixez-vous l'esprit de vos enfans et le vôtre aux divines effusions du royal psalmiste, qui personnifie tout, les mers, les fleuves, les collines, les vallées, la foudre elle-même! avec lui, tout prend un corps, une âme, une voix. Lorsqu'il manie les cordes enflammées de sa lyre, elle semble tenir quelque chose des harmonies célestes: ses vibrations sont d'un instrument qui n'est pas humain, et les sons qui en jaillissent, on les croiroit des enchanteurs auxquels rien ne peut résister. Ses hymnes sont d'un ordre supérieur, et leur premier caractère c'est qu'ils ne cessent de prier. Tantôt il se laisse pénétrer par l'idée de la présence de son maître, et les plus neuves expressions lui arrivent en foule: tantôt il jette les yeux sur la nature, et ses transports nous apprennent de quelle manière nous devons la contempler. Quelle abondance pittoresque! c'est un style tout à la fois simple sans bassesse, riche sans superfluité, et plein sans enflure. Comme il devance les siècles, appartenant déjà à la loi de grâce! comme il choisit d'enthou-

siasme le trait unique dont il a besoin ; il ne cherche pas, il voit : son regard est la vision prophétique ! Comme il devine, en quelque sorte, tout le christianisme ! Quel philosophe de l'antiquité avoit jamais su et dit que la vertu n'est que l'obéissance, l'humilité et la résignation ; que si l'homme ose témérairement ne s'appuyer que sur lui-même, il tombera ! Voyez comme il démasque l'incrédule qui refuse de croire, de peur de bien agir ! Devenu coupable, l'expiation chez lui est la perfection du pathétique. Alors la confiance se mêle à la douleur, et la pointe du remords est émoussée par la miséricorde. Souvent il appelle le monde entier en témoignage de son repentir, et son repentir a un langage propre, comme sa fidélité : rien n'échappe à sa vaste compréhension, et jamais il ne s'épuise : c'est toujours David ou le héraut de l'Éternel.

Eh ! que ne fixez-vous l'esprit de vos enfans et le vôtre aux divins enseignemens de l'Écriture ? l'Écriture, qui arrange ses leçons à tous nos besoins ! grande et majestueuse, simple et populaire ; elle sème ses richesses sur toutes les conditions, pareille à la rosée bienfaisante qui tombe également sur la cime altière des montagnes et l'humble gazon des vallées. Aucune forme d'instruction ou d'intérêt ne man-

que à l'Écriture : ici, c'est l'apologue de Natham et de Joas ; là, c'est l'allégorie de la vieillesse dans Salomon ; partout la justesse des comparaisons et l'éclat des tableaux. La vie, c'est la pensée qui fuit, ou l'ombre d'un rêve ; les nuées sont le char de Dieu ou la poussière de ses pieds. Comme l'Écriture décrit le luxe effronté des filles de Jérusalem, les impudicités des festins, les monstrueuses absurdités de l'idolâtrie, les triomphes de la vertu avec les charmes de l'innocence ! Point de problêmes que l'Écriture ne résolve, point de ténèbres qu'elle ne perce, point de fibres qu'elle n'ébranle, point de vertus qu'elle ne recommande, point de maxime utile qu'elle ne sanctionne. Dans l'Écriture, la science du bon se mêle à tout, vivifie tout, embellit tout. Vous la trouvez où vous ne l'attendiez pas, dans un fait, dans un mot, dans une figure. Tout, dans l'Écriture, se coalise, si j'ose ainsi parler, pour agrandir l'esprit : en la lisant, on est plein de celui qu'il l'a dictée ; on est plus qu'un homme, depuis qu'on a compris un langage qui, s'il étoit celui d'un homme, est au moins un langage qu'il ne lui est arrivé qu'une fois de parler.

Eh ! que ne fixez-vous l'esprit de vos enfans et le vôtre aux divines représentations de l'É-

vangile ? Voulez-vous des scènes ineffables ? C'est l'arbre de la création, flétri dans son dernier rameau, qui refleurit, greffé sur l'arbre de la croix. Voulez-vous des scènes pénétrantes ? Entrez à Bethléem, dans cette chaumière où le désiré des nations, transi de froid sur quelques brins de paille, n'a que des haillons pour manteau royal. Voulez-vous des scènes morales ? Asseyez-vous sur la montagne où le ciel enseigne le vrai bonheur à la terre. Faut-il des miracles pour convaincre votre esprit ? N'est-il pas le plus grand des miracles, celui qui poursuit, à travers les douleurs de la pauvreté, la grande affaire de notre salut ; qui, plus riche encore de bonté que de puissance, nourrit au désert la foule accourue pour l'entendre, ressuscite Lazare et fait pour l'amitié son plus étonnant prodige. Et le Calvaire, où une mère, qui est vierge, est couverte du sang de son fils, qui est Dieu ! Non, il n'y a que des barbares ou des ingrats qui puissent abjurer l'Évangile. O Évangile ! ô livre au-dessus de tous les livres, tu réunis tous les sublimes, toutes les beautés, toutes les perfections ; on s'aperçoit aisément que c'est une main divine qui en a tracé les caractères ; avec lui, notre esprit est plus savant que tous les aréopages. Gardez-vous d'y toucher, em-

poisonneurs de dessein prémédité, qui infectez jusqu'aux générations futures, en leur léguant vos livres contagieux, multipliés, reproduits, éternisés, *prolongaverunt iniquitatem suam;* vos livres qui initient aux bassesses du mensonge et dont les horribles succès sont des calamités! Enfin, que ne fixez-vous l'esprit de vos enfans et le vôtre aux ouvrages de ces écrivains justement célèbres, qui n'ont jamais déconsidéré leurs talens par aucun abus; qui, convaincus que la poésie ne doit être que l'interprète de la vérité, la langue de la sagesse et le coloris de la décence, ne partagèrent jamais ni le délire, ni l'ignominie de ceux qui la dégradent: au-dessus de cette lâche connivence, qui est toujours une preuve d'infériorité, ils fuyoient la licence dont l'art est si facile et si bas, dont le succès est si honteux, et dont les conquêtes sont un perpétuel sujet d'alarmes.

Qui a perdu ce jeune homme? Il avoit sucé avec le lait le vin de la doctrine chrétienne; son oreille n'avoit jamais rien entendu que de juste, comme son œil n'avoit jamais rien vu que de chaste. L'ombre du mal, les inquiétudes de la tendresse maternelle l'avoient écartée de lui: le rudiment de son enfance, c'étoit la Bible, et son premier maître la Vie des

Saints. Son père lui destinoit, après le bienfait d'une éducation solide, une carrière honorable où, par le religieux emploi de ses talens, il auroit été la gloire et l'ornement de sa famille : que ne promettoit pas l'avenir? Hélas! de cruelles bienséances le jettent dans le monde. L'heureuse éducation qu'il a reçue est d'abord le pilote qui le défend contre les orages; mais le nouveau bâtiment qu'il monte, on l'avoit chargé de poisons; c'étoient des livres impurs. Il y promène timidement ses regards qu'il détourne subitement avec indignation : il a honte de tant d'audace. La curiosité l'y ramène; il en parcourt quelques lignes, il en feuillette quelques pages : le trait de la foudre n'est pas aussi prompt; il est mort à la vertu. Il a bu dans la coupe de la volupté : on l'avoit ornée de fleurs, son imagination les cueille; l'esprit, complice de l'imagination, erre d'objets en objets. Déjà la triste victime sent le poids de ses chaînes, veut les briser, et tombe, accablée de ses vains efforts, dans le gouffre de l'opprobre; et son père, son infortuné père descend au tombeau, en maudissant les écrivains qui avoient creusé l'abîme de son infortuné fils. Ainsi, un seul livre contre les mœurs efface dans notre esprit le

souvenir de ce que l'éducation, l'autorité de l'exemple, l'histoire de la sainteté y avoient gravé de bon et d'honnête.

L'histoire de la sainteté! Quel est ce chef vénérable? Quels sont ces petits enfans, rangés à l'entour comme des jeunes plants d'oliviers? Quel est ce grand livre, sur lequel tous les yeux sont collés? c'est la Vie des Saints. Vous riez, impies? oui, c'est la Vie des Saints. Mais, dites-vous, c'est le manuel des idiots ou des fanatiques : aristarques dédaigneux, soyez un peu moins prodigues d'épithètes injurieuses. Je vous dis, moi, que la Vie des Saints est aussi le livre des philosophes. Si la philosophie consiste à mépriser ce qui est simple, modeste et utile, si elle ne diffère point de cette humeur chagrine qui porte des esprits durs et superbes à censurer tout ce qui ne leur ressemble pas, ou s'il falloit la confondre avec ce pitoyable orgueil qui ne voit que l'instant fugitif où nous existons, elle n'est pas digne du titre qu'elle s'arroge. Le vrai philosophe est celui qui, au-dessus de toutes les passions, et ne se laissant dominer ni par les sarcasmes des uns, ni par l'enthousiasme des autres, pèse tous les mérites dans la balance de l'équité. Est-ce que nous avons quelque chose à envier à l'antiquité païenne? Pauvres sages,

vous vous extasiez sur le dévouement de Régulus, et le martyre des Machabées vous semble une folle obstination! Si vous reconnoissiez que vous avez une âme, vous sauriez que cette âme a aussi une patrie; et alors qu'elle seroit grande à vos yeux comme aux nôtres, cette mère, pleine de foi, qui jette ses fils dans les bras du Dieu qui les réclame, et dit au plus jeune, en lui montrant le ciel : *Voilà vos frères!*... Au souvenir des Louis IX, des Borromée, des François de Sales, des Vincent de Paule, qui n'est pas ému d'amour et de respect? Quoi! vous êtes si jaloux de connoître les détails de la vie de Socrate, et vous rougiriez de connoître les détails de la vie d'Augustin, qui corrigeroit la vôtre? Qu'elle est donc cette prévention qui dénature ainsi les objets de nos hommages? Quel seroit donc le privilége exclusif de l'idolâtrie? Quant aux miracles de nos saints, des miracles au moins qu'on ne contestera pas, ce sont les services de ces héros du christianisme, les mœurs qu'ils ont adoucies, les misères qu'ils ont soulagées, les lumières qu'ils ont répandues, les lettres qu'ils ont conservées, enfin les plus beaux exemples et les plus belles leçons.

La Vie des Saints! O temps prospères, où on la lisoit en famille, où on l'écoutoit en silence,

où chaque parole étoit recueillie avec une pieuse avidité! Hélas! aujourd'hui que leurs actions sont traitées de fables et leur culte de superstition, qu'est devenue la science de la religion, cette étoile de l'esprit qui suivoit nos aïeux dans tout le cours de la vie? Hélas! aujourd'hui que de criminels, même parmi les enfans, depuis qu'on les abandonne aux impulsions de la nature, tant prônée dans les mauvais livres! ces élèves de la nature outragent bientôt la nature elle-même par des raffinemens inouïs et précoces. Écrivains désastreux, le passé, le présent et l'avenir vous accusent; oui, jusqu'à l'avenir, où vous arriverez avec vos trompettes de dépravation et vos trophées d'ignominie. Chefs de famille, ayez donc toujours les yeux sur les mains imprudentes de vos enfans; pour assurer leur bonheur dans la vie qui passe et dans la vie qui ne passera point, faites sentinelle autour d'eux: car il ne suffit pas de leur interdire l'usage des livres pervers, il faut qu'une attention continuelle en prévienne jusqu'à l'idée: c'est dans la jeunesse que la mémoire a le plus d'activité et s'imprègne plus facilement des notions bonnes ou mauvaises qu'elle a reçues: ce que nous avons appris dans le premier âge est toujours ce que nous savons le mieux. Gardez-vous

donc de laisser germer des erreurs en morale dans la tête de vos enfans : elles y prendroient racine comme des vérités incontestables. Repoussez de vos maisons les livres qu'ils ne doivent jamais ouvrir : qu'ils ignorent jusqu'à l'étiquette de ces poisons subtils auxquels ils ne résisteroient point; et si vous me disiez, comme tant d'autres, que ce n'est pas le venin que vous estimez, mais seulement l'habileté avec laquelle on le prépare, j'aimerois autant vous voir admirer des fleurs qui orneroient le bord du précipice où est tombé votre enfant, ou la forme élégante du poignard qu'on lui auroit plongé dans le sein. Malheur à vous, si vous pensiez que vos enfans ont le droit de tout lire, parce qu'ils ont touché l'adolescence : ce n'est pas lorsque la liqueur s'enfle et bouillonne, qu'il faut attiser le feu; ce n'est pas quand le fleuve élève ses vagues et menace de franchir ses rivages, qu'il faut arracher les digues. Pères et mères, envisagez des livres corrupteurs dans vos foyers, du même œil que vous verriez des mets corrompus sur vos tables; et n'oubliez jamais que les livres contre les mœurs, si funestes à l'esprit, ne sont pas moins dangereux pour le cœur.

SECONDE PARTIE.

Oh! qu'il y a de témérité à recourir à ces livres où le cœur prend une fausse route, où l'humanité n'est qu'une agitation stérile, où la pitié, à force de s'émouvoir sur des malheurs d'invention, s'endurcit pour les vrais malheureux, où on s'accoutume à ne plaindre la douleur que dans ces tableaux fantastiques qui ont remué nos sens. Bientôt les douces affections de père, d'enfant, d'époux, d'ami ne suffisent plus à notre âme blasée par ces lectures romanesques; elle se retire peu à peu de ce qu'elle devroit aimer, pour se livrer tout entière à la folie des exaltations qui dessèchent la sensibilité, source précieuse dont les ruisseaux fertilisent le champ de la vertu; on se dégoûte du travail qui interrompt les enchantemens dont on voudroit composer ses jours et ses nuits; on chérit les travers d'une misanthropie outrée, d'un amour excessif de la solitude, maladie nouvelle, ou plutôt nouvelle espèce d'ingratitude envers la Providence; on contracte par degrés l'habitude de ces rêveries mélancoliques qui portent toujours quelque atteinte à notre cœur, l'amollissent, l'énervent, le dégradent; on excuse, sous le nom de foiblesses, les plus graves déportemens; et, comme le

sert trop souvent de voile à une négligence criminelle. Le hasard attire d'abord vos yeux sur un livre de ce genre : on le ferme, on le rouvre après l'avoir fermé ; on se familiarise avec lui : dans peu, on se familiarisera avec les conséquences. Les uns, dès qu'ils seront maîtres d'eux-mêmes, s'abandonneront aux plus révoltans désordres et useront leur vie en quelques années ; les autres offriront une proie facile aux séducteurs ! Est-ce qu'ils doutent de la victoire ces écrivains officieux, qui s'annoncent en libérateurs venant rompre nos fers et prêcher le dogme tranquillisant de l'impunité, comme si Dieu étoit un vain simulacre, ou plutôt comme s'il n'y avoit point de Dieu. Leurs livres, dit saint Jean, sont doux au palais, mais ils calcinent les entrailles : *Liber faciet amaricari ventrem tuum ; sed in ore tuo erit dulce tanquam mel.*

Saints autels ! oserois-je parler devant vous de ces livres qui ont pour auxiliaires secrets toutes les passions impatientes du joug ; et répètent jusqu'à la satiété que notre Évangile est une tyrannie ; de ces prétendus *contrats*, qui, pour mieux assurer la liberté de l'homme, rendent l'ordre social impossible, et, pour caresser dans la multitude l'amour de l'indépendance, placent l'autorité partout

et l'obéissance nulle part, auxquels à une certaine époque il falloit croire sous peine d'être traduit devant le peuple comme ennemi du peuple; dont une secte vantoit les maximes comme des oracles, sans doute parce qu'elles en ont quelquefois l'obscurité; que plusieurs ont lus sans trop les comprendre, mais que beaucoup n'ont mieux compris que pour en essayer les folles théories? Saints autels! oserois-je parler devant vous de ces ouvrages trop fameux, où le mépris de la dignité de l'homme transporte la honte dans le devoir et la gloire dans le cynisme de l'audace; de ces fabricateurs de venins à tous prix, la peste des villes et des campagnes, artisans d'iniquités, de discordes, d'adultères, tellement possédés de la haine du bien et de l'amour du mal que, s'ils couvrent leurs tableaux d'un léger vernis de décence, c'est pour mieux tromper le cœur, dont les erreurs sont encore plus incurables que celles de l'esprit?

Saints autels! oserois-je parler devant vous de ces *confessions*, proscrites même par le bon goût, où le vice en démence, non content de nous affliger de ses propres turpitudes, ose divulguer encore des secrets qui ne sont pas les siens, et s'érige en professeur de morale,

alors même qu'il en viole toutes les règles? Saints autels! oserois-je parler devant vous de ces hideux répertoires, où l'appât du gain entasse les vils rebuts de la malignité humaine, tristes alimens de l'oisiveté, et dignes d'elle seule. Saints autels! oserois-je parler devant vous de ces archives de la bêtise insolente, où l'on ne sait lequel est le plus abject du narrateur ou de ses héros, où la déraison, habillée des guenilles de la philosophie, régente les nations et les rois, et où la trivialité pédantesque fait le procès aux vertus éprouvées de nos ancêtres? Saints autels! oserois-je parler devant vous des lectures favorites de tant de personnes que l'hypocrisie ou un travail obligé, ou une surveillance importune empêchent d'aller au théâtre; de ces drames sombres où la monstruosité des événemens répond à la bassesse des caractères, où une monotonie pleureuse soupire des infortunes sans vraisemblance, où des crimes obscurs et des atrocités domestiques oppressent le cœur ou le soulèvent; de ces caricatures dégoûtantes, d'après lesquelles on concluroit qu'il n'y a plus dans le monde que des imbéciles ou des fripons, où on joue la sainteté du nœud conjugal, le respect dû à la vieillesse, la fidélité des serviteurs, où on donne des leçons de fourberie,

où la tactique ingénieuse des soustractions multiplie les véritables larcins, en perfectionnant l'art de voler? Saints autels! oserois-je parler devant vous de ces travestissemens sacriléges, où l'on insulte à la majesté des institutions antiques, où l'on exhume en quelque sorte des personnages révérés pour inhumer leurs mémorables services, où on diffame, par de sataniques inventions, les noms les plus chers et les plus illustres, où on parodie les premiers amis de Dieu, les bienfaiteurs de la société, les anges tutelaires des malheureux?

Saints autels! oserois-je parler devant vous de ce réformateur, si habile à donner les couleurs de la vérité aux plus étranges paradoxes, bâtissant une république imaginaire qui servira de modèle à tous les séditieux, ou proposant un système d'éducation heureusement impraticable; tantôt, pour corriger les mœurs de son siècle, mettant les leçons de la pudeur dans la bouche de la volupté; tantôt, flétrissant d'avance sa mémoire, soit qu'il décrive ses égaremens avec complaisance ou qu'il publie ses remords avec ostentation; soit qu'il se délivre par la calomnie du fardeau de la reconnoissance, ou qu'il entreprenne de justifier, dans sa propre conduite, l'oubli des devoirs

les plus saints ; faux misanthrope, vivant dans la solitude et dressant son oreille jalouse à tous les bruits de la renommée, sollicitant, pour lui-même, des monumens réservés aux belles ou aux bonnes actions ? Aussi, après avoir été trop long-temps son idole, n'est-il plus aujourd'hui que le charlatan de l'Europe désabusée.

Saints autels ! oserois-je parler devant vous de ces poëmes dont un seul suffiroit à déshonorer tout un règne ? Qui ne rougiroit en les nommant, je ne dis pas seulement par égard pour la morale, mais encore pour cette décence, la première des lois sociales reçues chez toutes les nations civilisées ? La vogue inouïe qu'ils ont eue, depuis leur naissance, n'est-elle pas un témoignage éclatant qui déposera à jamais contre notre âge ? Il fut un siècle où l'indignation universelle en auroit fait justice, où le livre, à peine sorti de l'enfer, seroit tombé dans la main du bourreau, et où les auteurs n'auroient trouvé d'asile nulle part ; mais tel étoit, dans nos derniers temps, l'attrait de l'impiété hardie et de la débauche effrontée, qu'ils vécurent dans l'opulence et dans les distinctions, qu'ils obtinrent des statues et presque des autels ? Saints autels ! oserois-je parler devant vous d'un homme qui,

pendant quatre-vingts ans ne reposa jamais, qui pendant quatre-vingts ans eut à ses ordres toutes les presses, à son école toutes les fascinations, et partout avec lui le démon du talent; qui, pendant quatre-vingts ans, remplit l'Europe de ce fatras épistolaire que des prôneurs insensés appellent encore le miracle du génie? Sa plume n'a-t-elle pas fait plus de mal à la terre que tous les méchans ensemble? Gangrenant tout ce qu'elle touche, noircissant le vrai mérite, enluminant l'impudicité, lançant contre la vertu des traits dont le souvenir est interdit à notre ministère; souvent, devenue stylet, tuant les réputations; quelquefois, poignard de l'envie, remuant la cendre des morts; quelquefois, formidable crayon, dessinant le plan de cette conjuration sans exemple qui a failli renverser le monde; toujours infatigable courrière, payant ses suppôts avec des flatteries, effrayant ses ennemis avec des libelles, rampant autour des trônes pour salir les couronnes : une telle plume n'est-elle pas la correspondante des enfers? O mères, qu'elle n'approche jamais de vos filles; elle les souilleroit. Le titre de ses livres est un piége, leur nombre un sujet d'effroi; leur usage, la mort de toutes les affections honnêtes.

Hélas ! et notre zèle en gémit : c'est dans les livres où on devroit le moins s'attendre à les trouver, qu'on rencontre les plus désolantes maximes ; c'est dans un livre d'histoire, de voyage, de critique, lorsque le goût de la lecture est dominant, lorsque ce délassement s'accorde avec toutes les situations. Est-on riche ? on achète, pour colporter l'épidémie, les ouvrages qui renferment le plus de miasmes. Est-on malade ? on croit que de fétides gaietés endormiront la souffrance. Aime-t-on la retraite ? la lecture est une distraction nécessaire. Préfère-t-on le tumulte des fêtes ? elles ont des intervalles ; la lecture les comble. Et encore la fécondité des auteurs, la multiplication des presses croissante chaque jour, la facilité des abonnemens, tout conspire au malheur de la génération naissante. Des liaisons imprudentes n'entraînent que trop souvent l'inexpérience jusque sur les confins du crime; mais on est retenu par l'œil des siens et par la censure des autres. Ici, que le mystère est facile. On emporte le livre fatal, et on va, dans les ténèbres, boire jusqu'à la lie du vase mortel. *Remèdes pour l'âme :* voilà l'inscription qu'un roi d'Égypte avoit gravée sur le frontispice de sa bibliothèque ; mais la plupart des biblio-

thèques de nos jours ne seroient-elles pas mieux désignées par celle de poisons?

Hélas! et notre zèle en gémit : c'est jusque dans les classes inférieures que la lecture exerce ses déplorables influences; c'est jusque dans les ateliers du travail que la lecture emplit les têtes de chimériques idées qui aggravent le poids du temps et ajoutent à la dureté du pain de la misère. Au lieu de ces cantiques riches d'une sainte allégresse, qui abrégeoient les heures et excitoient quelquefois l'envie de l'opulence, on y dévore les recueils de l'infamie, qui déjà peut-être ont gâté plus de cœurs qu'ils ne renferment de lignes. Mais cette fureur de lire a ses accès, elle varie ses jouissances : sous le toit de l'indigence, on disserte une brochure à la main, on prononce en dernier ressort, on juge sans appel; on aime à retrouver les principes désorganisateurs, à l'aide desquels le pauvre, si étrangement déçu, se flattoit de conquérir l'abondance et les délices de la vie; on nourrit de sanglantes illusions, on attend avec une impatience cruelle le retour à quelque catastrophe que l'humanité repousse de tous ses vœux; on blâme le présent, on regrette le passé, on se console par les chances de l'avenir. L'anarchie et le libertinage ont une liaison de pa-

renté qu'il est impossible de ne pas apercevoir; les mauvais livres sont les actes de famille. Enfin, disons-le, nous qui en avons fait l'expérience, disons-le pour l'instruction de nos descendans : lorsque les mauvais livres ont effacé jusqu'à l'idée de Dieu, lorsqu'un matérialisme pratique est la religion du grand nombre, lorsque l'impiété a ses prôneurs gagés et l'immoralité ses crieurs publics, lorsque la vérité est esclave et le scepticisme roi; préparez le tombeau de la société : sa dernière heure est proche.

Oh! que de preuves établissent invinciblement le danger des livres contre les mœurs! Si je pouvois tirer le rideau qui cache le deuil des familles, je vous montrerois un vieillard dont les *collections* amassées à grands frais, et prêtées sans discernement, ont enrichi le séjour des douleurs qui l'attendent, refusant sur le bord de l'abîme qui va l'engloutir de condamner aux flammes les instrumens de sa perte et de la perte de tant d'autres, et ne voyant pas les flammes éternelles qui l'enveloppent : je vous montrerois un époux détaché peu à peu des objets les plus sacrés et les plus tendres, et, sur la foi de ses oracles menteurs, ne se croyant plus obligé à des devoirs qui troubleroient son repos ou ses plaisirs : je vous

montrerois un adolescent encouragé par ses premières lectures à secouer le joug de l'autorité paternelle, sans craindre d'avoir tort envers ceux auxquels elles lui ont démontré qu'il ne devoit point de reconnoissance; partout, enfin, où les mauvais livres ont pénétré, le désordre, le désespoir, et quelquefois le suicide, le crime de notre siècle.

Oh! que de preuves établissent invinciblement le danger des livres contre les mœurs! Si je pouvois vous faire entendre les accablantes révélations, les aveux sans réplique, les confidences de la nature, un père diroit : J'avois un fils unique, et mon infirme vieillesse ne reposoit que sur lui; des maîtres éclairés et vertueux avoient formé son cœur et orné son esprit; j'espérois qu'il seroit doublement riche et des fruits de son éducation et des fruits de mon travail... de perfides suborneurs lui mettent entre les mains l'arme des ouvrages obscènes : dans un accès de frénésie que ma tendresse n'avoit jamais provoquée, et par je ne sais quelle exaltation de courage, il s'arrache la vie et me déclare en mourant le livre qui avoit été son poignard. Une mère diroit : L'établissement le mieux assorti couronnoit mes soins; ma fille avoit trouvé le bonheur dans un époux irréprochable qui ne songeoit

qu'à lui plaire et à la rendre encore plus digne de moi. Je renaissois en des enfans qui bégayoient mon nom et payoient mes caresses des charmes de leur sourire; je remerciois le ciel de ses bontés, et j'allois souvent aux autels de la miséricorde l'adorer et la bénir. Hélas! une femme, hors de son sexe et qu'elle croyoit son amie, lorsque depuis long-temps, et à son insu, elle avoit jeté loin d'elle tous les voiles de la pudeur, tente la curiosité de ma fille jusqu'alors innocente, lui glisse furtivement un livre où la licence dogmatisoit sous le langage insinuant de la sensibilité... C'en est fait! ses devoirs, ils lui pèsent; sa maternité, elle lui est à charge; son époux, elle l'évite; ses enfans, ils lui deviennent moins chers; sa mère, elle n'a plus que de froids égards pour elle; les leçons et les exemples du premier âge, ils s'effacent; la voix de la conscience, elle s'affoiblit: toute la province sait le reste. M. F., l'échafaud lui-même, s'il étoit interrogé, attesteroit le danger des livres contre les mœurs: qu'il a entendu de voix accusatrices! jusque sous le fer vengeur, des criminels de dix-huit ans nommoient les écrivains qui les avoient perdus: et moi, je ne les nommerai point, ils ne sont que trop célèbres.

Oh ! que de preuves établissent invinciblement le danger des livres contre les mœurs! Qui ne lisoit pas en France? Oui, ils étoient inspirés par les mauvais livres, ces moralistes d'une nouvelle espèce, fourbes par habitude, et cruels par lâcheté, qui employoient leur savoir à briser tous les freins comme tous les appuis : oui, ils étoient inspirés par les mauvais livres, ces féroces proconsuls gorgés de rapines, ces dénonciateurs ambulans, ces intrigans de toutes les sectes, qui torturoient les gens de bien sans trève et sans remords. Qui ne lisoit en France? Oui, ils étoient inspirés par les mauvais livres ces apôtres de la terreur, sous le règne desquels pas une voix n'osa réclamer contre l'anarchie, pas un écrit plaider la cause de l'humanité, pas un sentiment courageux s'exhaler en faveur du foible : oui, ils étoient inspirés par les mauvais livres ces modernes Tibères qui avoient partagé en deux classes bien distinctes les oppresseurs et les opprimés, surpassant leurs devanciers de tous les siècles dans la vénalité de leur patronage et dans l'extravagance de leurs lois : oui, ils étoient inspirés par les mauvais livres ces Nérons littérateurs qui s'amusoient à voler l'héritage de la veuve et de l'orphelin, à brûler les châteaux, à empoisonner les chaumières, à dé-

vaster nos temples. Oui, ils étoient inspirés par les mauvais livres ces niveleurs, la hache à la main, qui déplaçoient toutes les anciennes limites, substituant la force au droit et le meurtre à l'équité; ces ingrats au cœur de bronze, qui dansoient aux mêmes lieux où fumoit encore le sang de leurs bienfaiteurs. Qui ne lisoit pas en France? Oui, ils étoient inspirés par les mauvais livres les démolisseurs de la plus ancienne des monarchies, qui ont accrédité tant de vaines théories, brouillant toutes les notions du juste et de l'injuste, confondant la gloire solide avec la gothique frénésie des combats, remplissant les yeux des rois de larmes amères et couvrant les nations de deuil, épouvantant le monde de lugubres catastrophes, faisant d'un peuple libre un peuple serf, et d'un peuple de chrétiens un peuple d'athées. Oui, c'est dans les mauvais livres qu'ont germé tous les forfaits dont nous avons été les témoins, et le plus grand des forfaits après le déicide.

Anathême donc aux mauvais livres et à ceux qui les composent! Écrivains qui vous décideriez à refaire le monde avec votre plume, s'il vous étoit donné d'en remuer le premier atome, que votre responsabilité est terrible!

Songez-vous quelquefois aux ravages de toutes les passions sorties de votre cerveau? Anathême donc aux mauvais livres et à ceux qui les impriment! Imprimeurs, est-ce que votre main coupable ne tremble pas lorsqu'elle arrange ces indélébiles caractères qui atteindront jusqu'à la dernière postérité? Anathême donc aux mauvais livres et à ceux qui les vendent! O dégradante cupidité qui spécule sur le déshonneur des familles, sur les larmes des mères, sur le malheur des enfans! Anathême donc aux mauvais livres et à ceux qui les louent! voilà la large plaie de la religion et de la société: et sans cesse vous l'élargissez, vous, dont le lâche métier consiste à préconiser de sales rapsodies et des chiffons immondes, qui les étalez au grand jour et à l'œil crédule de la simplicité dont ils sont l'inévitable écueil; et cela dans un temps où nous sommes revenus à peine de nos erreurs, où l'on doute s'il sera jamais fermé le volcan qui nous a couverts de ruines, où il seroit si nécessaire de guérir cette faim des mauvais livres qui désole et la ville et les champs. Anathême donc aux mauvais livres et à ceux qui les lisent! Quelle est votre folie de chercher des jouissances factices dans ces romans stériles que vous arrosez de froides larmes? Allez es-

suyer celles que verse l'indigence dans son réduit obscur : c'est là que vous entendrez la voix de la misère consolée, et la voix de votre conscience satisfaite.

Est-ce qu'il n'y auroit plus de devoirs à remplir? Sans doute il est indispensable pour chacun de nous de lire les ouvrages utiles à notre position; mais il en est qui tiennent le premier rang entre tous les autres. Magistrats, le premier de vos livres, c'est votre balance; tenez-la d'une main ferme, prenez garde qu'elle ne penche. Guerriers, le premier de vos livres, c'est votre épée; qu'elle défende l'État et protége le foible. Négocians, le premier de vos livres, c'est le registre de votre industrieuse probité; qu'il y ait une page pour l'affligé, et vos transactions n'en seront que plus heureuses. Avocats, le premier de vos livres, c'est le code de la délicatesse; qu'il soit toujours la règle de votre noble profession. Médecins, le premier de vos livres, c'est le grand ouvrage de la nature commenté par l'amour de vos semblables. Pères de famille, le premier de vos livres, c'est l'esprit de vos enfans; que les yeux de la vigilance n'y laissent rien entrer que de pur et de chaste. Mères chrétiennes, le premier de vos livres, c'est le cœur de vos filles; que la tendresse pieuse

garde nuit et jour le fragile trésor de leur innocence : le crime ne dort jamais. Artisans, le premier de vos livres, ce sont les instrumens de votre travail ; péniblement courbés sur eux, songez au remunérateur invisible qui acquittera vos peines, vos sueurs et vos sacrifices. Pauvres, le premier de vos livres, c'est le mémorial de la Providence qui y note les actes de votre soumission et de votre patience ; c'est le ciel dont vous êtes les héritiers privilégiés, et où vous occuperez le premier rang auprès d'un Dieu qui a été pauvre comme vous.

Dieu clément, j'ai osé plaider la cause des mœurs contre leurs plus artificieux ennemis : que les maux causés par eux ont bien servi votre justice ! mais le châtiment n'a-t-il pas été assez rigoureux et assez long ? Hélas ! si les œuvres de la perversité ne sont pas ensevelies avec leurs auteurs, si elles sont, hélas ! condamnées à l'immortalité, au moins que ce soit l'immortalité de l'opprobre. Ou plutôt que votre loi, dans toute sa force, règne sur les débris de la licence, et que nos yeux ne les voient plus qu'avec effroi, comme des ruines frappées de la foudre. Puisse la vertu honorer désormais les lettres, et la piété embellir les talens ! puissent tous les Français, redevenus

chrétiens, acquérir l'heureuse célébrité d'un respect inviolable pour les saintes doctrines, afin de lire un jour vos grandeurs dans votre sein, le seul livre des élus pendant l'éternité!

DE L'IMPORTANCE

D'UNE BONNE ÉDUCATION.

Erudi filium tuum, et refrigerabit te, et dabit delicias animæ tuæ.

Élevez bien votre enfant, et il rafraîchira votre âme, et il en fera les délices.

L. D. PROV., C. 29, V. 17.

Il y a trois mille ans que le plus sage des rois enseignoit ainsi à son peuple l'importance et le pouvoir de l'éducation : et il n'y a pas de père digne de ce nom, qui n'entende retentir au fond de son cœur de si attendrissantes paroles. O sainte éloquence ! il n'a pas été donné à la philosophie d'imiter ton langage; la philosophie, sous le nom de laquelle les réformateurs de nos jours ont fait tant de bruit, tant de fortune et tant de mal. C'est un art bien stérile que celui de ces fabricateurs de romans sur l'éducation, lorsqu'on ne peut oublier la manière dont ils ont traité leurs enfans et le sort qu'ils préparoient aux vôtres ! Qu'on me montre dans les livres de ces nouveaux précepteurs

du genre humain la belle maxime de Salomon : *Erudi filium tuum, et refrigerabit te, et dabit delicias animæ tuæ.* Élevez bien votre enfant, et il rafraîchira votre âme, et il en fera les délices. Il y a là quelque chose qui vous remue les entrailles malgré vous ! Je plains celui que cette simplicité ne touche pas ; je plains bien plus encore le siècle étranger à cette morale.

Hélas ! car c'est au bruit de la chute des États que l'orgueil moderne travailloit à régénérer le monde ; c'est sur des ruines et des tombeaux qu'il proclamoit ses rêves de perfection ; hélas ! où nous avoit conduits la frénésie dévorante des nouveautés et l'ambition de tant de systèmes que la pratique a démentis ? Que de victimes de la plus terrible expérience ! Elles croissoient, presque à l'insu de leurs pères, au milieu des discordes civiles ; tout leur a manqué : l'instruction, les remontrances, les bons exemples. Elles ne transmettront donc pas ces vertus qui sont la stabilité des empires, ni ces traditions qui sont l'honneur des familles, ni ces bienséances qui sont l'ornement des mœurs, ni ces usages qui sont le lien des hommes entre eux.

Mais la génération naissante seroit-elle plus heureuse ? Comment la plupart élèvent-ils au-

jourd'hui les jeunes âmes confiées à leurs soins? Les uns ne les parent que de fleurs stériles; d'autres y cultivent des qualités moins frivoles, les talens de l'esprit : mais ils omettent la plus noble partie de nous-mêmes, le cœur; ils omettent la religion qui se mêle à tout, ennoblit tout par l'autorité de ses préceptes, la force de ses appuis et la magnificence de ses promesses. La plus mémorable des leçons ne nous auroit-elle pas convaincus que les vertus sont filles du ciel; que ces ruisseaux échappés de leur source tariroient bientôt, si, par une communication secrète et non interrompue, elles ne puisoient sans cesse une fécondité nouvelle dans le divin océan dont elles ne sont qu'une foible émanation? Ne nous auroit-elle pas convaincus que des méthodes utiles ne se composent jamais de subtilités ingénieuses, ni de ces généralités idéales qui, voulant tout embrasser, n'atteignent jamais rien; que c'est de l'ensemble de quelques principes fondamentaux, qui paroissent vulgaires, que dérivent les effets les plus salutaires de l'éducation, et que ces raisonneurs, qui se flattoient d'avoir le privilége exclusif du bon sens, n'avoient réellement que le privilége de l'extravagance? Ne nous auroit-elle pas convaincus que la manie d'économiser le temps nuit beaucoup au suc-

cès de l'instruction ; que si l'on transporte tout à coup un jeune homme sur un point élevé, d'où on lui fasse brusquement apercevoir toute l'étendue de la carrière qu'il a à parcourir, il est à craindre que le premier sentiment qu'il éprouvera ne soit celui du découragement; que le secret est de le mener au but, en lui dérobant les routes qui y conduisent, en lui ménageant des repos, sans l'éloigner du terme auquel il doit arriver; que souvent, dans l'impatience de tout apprendre, un jeune homme passe rapidement d'une science à une autre, les reçoit toutes sans en approfondir aucune, et ne garde dans un souvenir confus que des acquisitions sans suite, sans liaison, sans rapport? Ne nous auroit-elle pas convaincus qu'il faut à une nation, pour son bonheur et pour sa gloire, des institutions en harmonie avec les doctrines qu'elle révère; que sans cette harmonie il n'y a point de gages à la tranquillité domestique, ni de frein aux exaltations de la jeunesse, ni de remède à cette soif dévorante de savoir qui la consume dans une défaillance morale dont l'effet est de ne plus admettre les mâles devoirs, ni à cette impatience bouillante qui prend déjà son vol à un âge où jadis l'âme reposoit encore dans la défiance d'elle-même, ni à cette ardeur qui

seroit un foyer de sagesse, si elle pouvoit suppléer à la maturité du jugement, ni à ce fanatisme inquiet, amer et sombre qui dénature les caractères par d'arides abstractions, ni à cette précocité funeste qui hâte les mauvaises pensées? Enfin, la plus mémorable des leçons ne nous auroit-elle pas convaincus, et c'est mon plan, que rien n'est plus important qu'une bonne éducation, soit qu'on la considère par rapport à la société, soit qu'on la considère par rapport aux familles, soit qu'on la considère par rapport aux enfans?

Chrétiens, prêtez l'oreille : une cause plus solennelle pourroit-elle être agitée devant vous? Il ne lui manque qu'un défenseur digne d'elle. Vierge sainte, protégez-moi; Esprit-Saint, éclairez-moi.

PREMIÈRE PARTIE.

Les peuples ont remis leurs destinées entre les mains d'un seul homme : qu'au moins on le rende capable de porter ce fardeau; qu'on le rende digne d'un emploi si auguste. La foiblesse de l'enfant-roi repose encore dans un berceau; mais ce berceau est déjà un trône entouré d'adorations. Qu'on lui parle donc de ses devoirs, lorsque tout lui retrace ses droits; qu'on l'avertisse des périls de son rang, qu'on

ouvre son jeune cœur à la pitié : ô nations, votre prospérité est attachée à l'éducation de vos maîtres. Les ministres des rois les aident à entretenir la pureté des sources du bonheur général ; mais si une éducation vertueuse n'a pas gravé dans leur âme les leçons de la sagesse et du désintéressement, oseront-ils dire la vérité à la cour? Ce rôle est resté vacant pendant des siècles. C'est encore l'éducation qui fait les magistrats : ainsi pensoient nos aïeux, simples dans leurs mœurs et rigides dans leurs principes. Foible postérité de ces grands hommes, que deviendroit entre nos mains, sans l'éducation, le riche et précieux héritage de leur gloire? Il faut à l'État des défenseurs qui ne versent le sang qu'à regret, aux yeux desquels une victoire soit un jour de deuil pour l'humanité : que d'exemples les âges offrent à notre admiration! Mais l'amour de l'humanité pourroit-il échauffer des cœurs usés par toutes les délices et toutes les jouissances de la vie?

La religion réclame des pasteurs qui soient la seconde providence des malheureux et les anges tutélaires de la société : la société trouvera ce trésor dans l'éducation. Que votre intérêt vienne donc au secours des établissemens qui doivent réparer nos pertes, des pépi-

nières renaissantes où doivent croître toutes les vertus sacerdotales : ne sont-ils pas de la famille de tous les chrétiens, ces courageux enfans, si dignes d'entrer dans les rangs de notre milice? Les riches sont sourds à la voix de la religion; elle adopte les pauvres et les confie à votre charité. Hélas! à une opulence trop enviée dont la malveillance affectoit de ne pas connoître l'usage, ont succédé des besoins pressans dont l'indifférence affecte de ne pas connoître l'étendue.... et la probité dans le commerce? sans l'éducation, où sont ses racines? Qu'il arrive une occasion où la cupidité sollicite à l'injustice; oh! qu'il est à présumer qu'on la consommera! L'homme s'aime encore plus qu'il ne se respecte; et voilà ce qui fait tant d'hypocrites en probité! Cependant la société n'existe que par elle; sans la probité, elle s'écroule et se dissout.

Et encore, qu'est-ce que la société auroit à attendre de cette jeunesse impatiente de jouir, sans avoir travaillé; avide de recueillir, sans avoir semé; ardente à bâtir, sans avoir jeté de fondemens; empressée à déshonorer des professions auxquelles elle n'offre que des études rapides? Elle ressemble à ces arbustes précoces qu'une chaleur factice épuise, et qui paient une fécondité hâtive par une éternelle

stérilité : remarquez, je vous prie, M. F., quelle différence il y a, d'après la bonne ou la mauvaise éducation, entre deux hommes publics, dont l'un, imbu dès son enfance d'excellentes maximes de conduite, traite avec intelligence les affaires les plus délicates, et triomphe avec gloire dans les circonstances les plus épineuses, ne prenant jamais pour principes des notions vagues et des mots que l'on n'entend point, s'accoutumant à ne voir dans les choses que ce qui y est, distinguant avec soin la certitude de la probabilité; dont l'autre, ayant choisi après une éducation superficielle un état qui veut des lumières, y apporte l'indécision d'un esprit auquel toute réflexion est étrangère, ne connoissant ni doute, ni examen, ne considérant jamais les objets que sous une seule face, marchant de suppositions fausses en jugemens erronés, et s'égarant d'autant plus que chaque préjugé qu'il se forme, il l'érige en conviction. Le monde cependant, qui le voit avec surprise occuper une place éminente, et qui n'a pas vu son apprentissage, qui le voit parvenu, sans savoir comment il est arrivé, le monde l'observe avec une curiosité maligne; et ce surveillant impitoyable se venge bientôt des faux pas de l'ignorance titrée et de la présomption

altière, par le mépris dont les traits invisibles causent de si profondes blessures.

Comme le monde fait aussi justice de ces jeunes gens dont notre siècle abonde, qui auroient été des hommes utiles et estimables dans la profession de leurs pères; mais qui, dévorés par une ambition sans bornes, et ayant contracté de bonne heure des goûts recherchés et qu'ils ne peuvent satisfaire (quoiqu'aujourd'hui à juger d'après le nombre des emplois, on seroit tenté de croire qu'il faut la moitié d'une nation pour administrer l'autre), finissent dans leur turbulente inquiétude et dans leur espérance trompée, par de mauvaises brochures, de mauvaises intrigues et quelquefois de mauvaises actions; courant de toutes leurs forces après le scandale, comme si le scandale n'étoit pas la renommée de l'opprobre. C'est ainsi que l'éducation ne perd jamais ses droits.

N'est-ce pas à la mauvaise éducation que la société reproche ces misanthropes chagrins qui haïssent et injurient leurs semblables; ces éternels querelleurs qui se font un jeu de la discorde et élèvent des nuages jusqu'au sein de l'amitié; ces despotes incurables qui veulent tout soumettre à leurs caprices; ces égoïstes glacés et glaçans, inaccessibles aux plus doux

sentimens de la nature, dont l'intérêt personnel est la loi unique, qui ignorent le bonheur de vivre dans les autres et le bonheur si doux de s'oublier quelquefois soi-même ; ces adulateurs perfides qui enivrent avec leur encens ; ces grondeurs brusques et rudes, affectant, sous le nom de franchise, de choquer tous les usages, de se plaire à toutes les bizarreries? N'est-ce pas à la mauvaise éducation que la société reproche l'oubli de ces maximes tutélaires : que notre patrie est où se trouvent la religion de nos pères, l'héritier du roi de nos aïeux, les lois qui ont reçu nos sermens, et que tout est en péril, si le premier âge est impie dans un état chrétien, républicain dans une monarchie, désireux de troubles sur une terre qui n'est point encore raffermie de ses longs orages?

N'est-ce pas à la mauvaise éducation que la société reproche ces petits philosophes de nos jours qui répètent leurs leçons mal apprises, jusqu'aux oreilles de l'innocence; ces petits docteurs qui savent tout et n'ont jamais rien étudié, contredisant la maturité instruite avec la plus impertinente étourderie; ces petits historiens qui ont fait leur cours d'histoire dans les recueils de mensonges obscènes; ces petits oracles, enflés d'orgueil, bourdonnant dans

les cercles qu'ils importunent de leur babil; ces petits merveilleux, dont le jargon apprêté, la suffisance risible, la nullité complète ont remplacé la tenue grave, le langage noble et l'urbanité exquise de nos ancêtres; ces petits incrédules, balbutiant des sarcasmes et des blasphêmes qu'ils n'entendent pas, attaquant avec des bons mots une religion de dix-huit cents ans, traitant, sans les connoître, nos dogmes d'impostures, nos miracles de fables, nos martyrs de fanatiques; ces petits libertins, initiés, avant l'âge de la raison, aux horribles raffinemens de la débauche, maîtres dans l'art de changer en poisons les bienfaits de la nature, et forçant la justice à pleurer dans son temple sur des crimes nouveaux?

Non, M. F., non, il n'y a plus d'enfans, depuis que les enfans ont tous les vices de la société, avant d'en être membres : il n'y a plus d'enfans, depuis qu'on est venu à bout de retrancher l'enfance de la vie, et c'est retrancher le printemps de l'année : il n'y a plus d'enfans, depuis qu'il n'y a plus que deux saisons pour l'homme, depuis qu'il entre dans la vie par l'été, et que son automne est un hiver : il n'y a plus d'enfans, depuis que, sous les sinistres influences de ce qui les environne, tout se flétrit, tout se dessèche, tout meurt : il n'y a plus

d'enfans ; voilà pourquoi il y a si peu de chrétiens.

Chefs de famille, la société vous appelle à son aide, au nom de vos plus chers intérêts. Quoi! lorsque tant d'excès inouïs la désolent, lorsque le libertinage, émancipé par le bon ton, dédaigne les chaînes de l'opinion et les ombres du secret; lorsque les écarts les plus révoltans ne sont plus que de pardonnables foiblesses; lorsque des fortunes d'une rapidité inexplicable ne sont plus que l'aliment de tous les entretiens, ou la pâture de toutes les malignités, ou peut être même l'objet de toutes les envies; lorsque parmi tant de calamités qui nous éprouvent, ce qui navre surtout le cœur, c'est cette profanation d'une jeunesse crédule, enivrée par des factieux, livrée dans sa fatale inexpérience à des emportemens qui doivent faire le regret et le tourment de sa vie, excitée au crime par d'aveugles instigateurs qui ont fondé au milieu de nous une chaire publique de sédition et d'anarchie; lorsqu'une génération s'élève, si on n'y prend garde, dans l'amour d'une indépendance et d'une égalité chimériques, dans la haine de toute supériorité et de tout frein, dans le dégoût de toute vérité et de toute règle, dans le mépris de toute autorité et de tout ordre, dans la science de ses

droits et jamais de ses devoirs; lorsque des rapsodies infâmes sont vendues ou louées à si vil prix, qu'on seroit tenté de croire qu'on les donne; lorsque l'appât du gain invente sans cesse de nouvelles iniquités qu'il érige aussitôt en vertus; lorsque l'argent est l'unique dieu des hommes : *Pecuniæ obediunt omnia;*

Lorsque la religion a perdu toutes ses terreurs et que l'homme moral a disparu, parce que son âme n'a plus de ressort et que ses désirs n'ont plus d'arrêt; lorsqu'il a retenti jusque dans nos tribunaux ce mot horrible, *que la loi est athée et doit l'être*, et qu'ainsi la justice, qui représente ici-bas la divinité, lui déclare solennellement la guerre; lorsqu'on insulte au saint repos du dimanche, la plus ancienne et la plus nécessaire des institutions; lorsque le torrent de toutes les dépravations déborde à grands flots de la capitale aux extrémités du royaume; lorsque les consciences sont tellement élargies, si on peut le dire, que tout s'y arrange maintenant à merveille, et cela au moyen de quelques capitulations avec les remords et avec les principes; lorsque l'on croit avoir assez appris aux enfans du pauvre, quand on leur a enseigné que tout frein social est un despotisme, et que toute vérité que leurs sens grossiers ne perçoivent pas peut

être impunément niée par eux ; lorsqu'il est perfectionné, l'art d'orner le vice, de le revêtir de l'agrément des manières, de lui prêter le charme d'une amusante légèreté qui tourne en passe-temps les ravages qu'elle cause ; lorsque l'incapacité déloyale repousse souvent la capacité fidèle, et que des pédagogues bouffis de félonie aspirent à gouverner la monarchie de saint Louis ; lorsque la fraude, qui ne combina jamais ses plans avec plus de profondeur, parcourt la terre, disant au bien tu es le mal, et au mal tu es le bien ; lorsque le monde semble avoir fait alliance avec la mort, tant il a horreur des doctrines qui donnent la vie ; lorsque l'impiété est le singulier héritage que nous transmettrons à nos descendans ; lorsqu'une opposition presque universelle règne entre le langage et les sentimens, entre la croyance et les actions ; lorsque de faux sages parlent sans cesse de tolérance, comme les faux braves parlent sans cesse de courage ; lorsque les païens, j'ose le dire, sont devenus la leçon des chrétiens : *Pagani doctores nobis facti sunt :*

Ne seroit-il pas temps enfin d'expier ces malheurs à force de sagesse ? Ne seroit-il pas temps de retremper la génération qui nous suit ? O mère, n'accordez plus rien aux lar-

mes du caprice, et la vertu germera dans l'âme de votre fils. Sans l'habitude de l'obéissance, enfant, il commande à sa mère; homme, il la tyrannise, et plus âgé, il la pousse au tombeau. O mères, n'enseignez à vos filles que la piété, la décence, l'amour du travail et de la retraite : les grâces sont trompeuses et la beauté est vaine, *Fallax gratia et vana est pulchritudo.* Mais la modestie! il y a en elle je ne sais quoi de sévère et de doux que l'effronterie respecte : cette timide pudeur qui rougit le front des vierges est une défense contre l'audace; et quand on la voit lire dans leurs regards, il n'y a point de licence qui n'en soit éblouie et qui ose passer outre : *Et modestiam doceant adolescentulas.* Quand une mère a imprimé de bonne heure la modestie dans les traits de sa fille, on est à peu près certain que la main du temps ne l'effacera jamais.

Chefs de famille, voilà les devoirs que l'intérêt de la société réclame. J'y ajoute le motif de votre propre bonheur.

SECONDE PARTIE.

J'ai peine à m'expliquer l'imprudence d'une mère qui ose conduire sa fille au théâtre, école et foyer de toutes les séductions, do-

maine de tous les libertins, refuge nécessaire aux mauvais époux, terrain fréquenté des incrédules, écueil fameux par le naufrage de la dévotion elle-même : et c'est de nos jours une démarche qu'on ne remarque plus, tant elle est commune. Victime infortunée, que de piéges tendus à votre innocence, en ces lieux que, par un dernier raffinement du génie de notre siècle, on a rendus plus dangereux, en croyant les rendre plus honnêtes; où pourtant comme toujours s'insinue la corruption sous le voile du plaisir; où quelquefois, en la couronnant, on joue la vertu; où, sans doute pour mieux inculquer le respect filial, contrastent des pères imbéciles avec des enfans moqueurs, et des vieillards ridicules avec des petits maîtres insolens; où on allie la morale avec les passions, les scandales avec les maximes, les héros de la fable avec les apôtres de la vérité; où le vice, tout proscrit qu'il paroît, a ses secrets retours et les derniers mouvemens du cœur; où l'on secoue avec grâce les brûlantes étincelles de l'impureté; où, en certains jours privilégiés, on ramasse pour une multitude encore plus digne de pitié que de blâme, de sales trivialités et d'ignobles facéties; où des désirs inconnus jusqu'alors s'emparent du spectateur, comme autant de reptiles venimeux

dont il ignore le nombre et que Dieu seul peut compter : *Illic reptilia quorum non est numerus !*

Pensez-vous que ces hommes, dont l'étude est un enchantement prémédité, n'atteignent pas les cœurs novices de vos enfans, que tant de parodies malignes, tant d'équivoques grossières, tant d'allusions transparentes glissent sur leurs sens avides, sur leur intelligence curieuse? Pensez-vous que ces femmes, si habiles dans l'art de la volupté, n'en laissent échapper que des leçons qui soient mortes; que leur indécente pature, leurs accens langoureux, leurs gestes expressifs, leur silence même qui parle aux yeux, n'allument pas un feu, peut-être inextinguible, dans ces imaginations et si promptes, et si vives, et si inflammables? Mères impies! et vous dites que vous êtes chrétiennes, et vous célébrez avec nous les mystères redoutables, et notre Évangile est sur vos lèvres ! Ainsi vous confondez ensemble les décorations profanes et les humiliations divines, les saintes harmonies et les refrains licencieux, la loi de J.-C. et le code de Baal.

J'ai peine à comprendre la témérité d'une mère qui introduit sa fille, à cet âge où la raison ne se laisse encore soupçonner que par des lueurs incertaines qui tiennent bien plus des ténèbres qu'elles percent, que du jour

qu'elles annoncent, où la légèreté craint d'autant plus la règle qu'elle en a un plus grand besoin ; qui introduit sa fille, dans l'âge de l'illusion et de l'ivresse, où tout ce qui attire est embûche, tout ce qui flatte danger, tout ce qui gêne esclavage ; qui l'introduit sur la scène du monde. O mères, n'appréhendez rien tant que la vanité : le désir de plaire est le grand ennemi de votre sexe ; il naît et meurt avec lui : mais, comme son humeur changeante place le luxe dans la variété, on joint ainsi à l'amour de la parure l'amour de la nouveauté, qui a d'étranges effets sur de jeunes têtes ; et ces deux folies, unies ensemble, renversent les bornes de toutes les conditions, en même temps qu'elles compromettent le repos de toute la vie.

O mères jalouses de votre propre bonheur, éloignez vos filles de ces compagnies nombreuses, où quelquefois un œil vigilant ne tarderoit pas à découvrir des *suspectes ;* où éclipser ses rivales est l'occupation presque unique du sexe et le mobile trop ordinaire de ses chutes ; où l'éclat des fêtes, la liberté des entretiens, le langage muet des physionomies, le feu électrique des yeux, la tyrannie de la mode, qui compte tant d'esclaves, attaquent par tant d'endroits qu'il est impossible de se

défendre ; où, par mille artifices divers, par la richesse et l'élégance des ajustemens, même par l'hypocrisie de la décence, la coquetterie déploie toute la tactique de ses perfides moyens ; où un genre de divertissement trop commun parmi nous, trop perfectionné, et d'autant plus répréhensible qu'il a perdu jusqu'à la gravité des anciennes mœurs, est devenu une fatigue attrayante, un conflit d'amours propres, un dédale mouvant dans lequel on s'égare en de bruyans tourbillons chargés de poussière, de regrets et trop souvent de remords. Éloignez aussi de vos filles ces livres adroits, qui, sous les fleurs d'une expression délicate, cachent un mortel venin ; où, dans un tissu de fictions ingénieusement arrangées, on prend le goût du mensonge ourdi avec art ; où, dans les tableaux d'intrigues imaginaires, on en médite souvent de trop réelles ; ouvrages contagieux, qui amollissent et endurcissent tout à la fois ! détestables romans, trop fertiles productions d'un arbre que les démons ont planté, vous êtes la calamité des États, le deuil de la religion et l'effroi des gens de bien.

O pères et mères, jaloux de votre propre bonheur, vous surtout qui n'avez que les espérances du ciel, choisissez pour vos enfans ces

chastes écoles où l'on apprend tout ce qu'exigent les besoins de leur âge; où l'on enseigne le catéchisme par conviction, et où la morale s'inspire par le sentiment; où le désintéressement, la charité, la patience, sont les vertus de chaque instant; où des hommes de *sacrifices* comprennent les petits dans le même zèle, sans préférence et sans exception; où l'habitude des mêmes devoirs retarde l'éveil des passions; où, si l'on n'extirpe pas toujours les défauts d'un naturel incorrigible, du moins aucune direction fâcheuse ne vient fausser un heureux naturel ou empêcher le redressement d'un mauvais; où règne le bon exemple, cette science si précieuse et si rare de nos temps, qui suffiroit même sans l'instruction aux classes inférieures, et que l'instruction la plus soignée et la plus étendue ne remplacera jamais, même dans les classes supérieures; où l'on inculque à chaque heure la crainte de Dieu, vraie théologie de l'enfance; à ces écoles enfin où l'on grave l'amour de la religion et de la royauté. Mais, dira-t-on, concluez-vous donc qu'il faut laisser les enfans du peuple sans instruction? Qui prétendit jamais rien de semblable? Non, certes: mais qu'on ne s'y trompe point, j'entends une instruction véritable, solide, une instruction en-

noblie par la foi, l'instruction de l'ordre, de la justice et de la piété.

O pères et mères jaloux de votre propre bonheur, gardez-vous aussi de donner à vos enfans des exemples funestes : car enfin, ce ne sont pas les leçons qui manquent à notre siècle ; les beaux préceptes abondent. Il n'est par rare de voir un père de famille, sans mœurs, affecter dans ses foyers le visage et le ton d'un censeur rigide ; une mère dissipée vanter à ses filles le mérite de la pudeur et la modestie : et à Dieu ne plaise que nous blâmions leur retenue ! Lâches déserteurs de la vertu, c'est beaucoup qu'étant bannie de votre conduite, elle s'empare malgré vous de vos discours, et que vous ayez encore pour elle le respect de la honte. Mais ce que je blâme en vous, c'est que, par votre inconséquence, vous accoutumez vos enfans à regarder la sagesse comme un préjugé dont on endort leur inexpérience, ou comme un personnage qu'on joue devant eux, qu'on dépose ensuite, qu'ils déposeront eux-mêmes à leur tour, et qu'ainsi vos enfans apprennent bien moins l'estime qu'ils doivent avoir pour vos conseils, que le mépris que vous avez pour leur âge. Hélas! qu'ils sont à plaindre les enfans condamnés à détourner les yeux de

ceux qu'ils doivent chérir ! Et vous, pères et mères, déplorerez-vous encore leurs égaremens ? Déplorerez-vous encore l'ignominie qui en retombe sur vous ? Comparez leur vie à la vôtre ; et vous verrez qu'ils n'ont pas dégénéré, puisqu'ils ne vous déshonorent que parce qu'ils vous ressemblent.

Au lieu des pudiques banquets où venoient s'asseoir nos aïeux, avec la prudence le doigt sur la bouche, que de risques court l'enfance à vos tables ! Considérez-la qui sourit à vos propos indiscrets, qui, malgré son apparente insouciance, prête une attention maligne à des conversations dont le sel assaisonnera un jour les siennes : voilà sa mémoire souillée et son avenir perdu : Oui, n'en doutons pas, la plus importante éducation pour l'homme est celle qu'il reçoit dans la famille. Voilà l'éducation qui doit préparer toutes les autres : et cependant notre ministère n'a-t-il pas le devoir de se permettre ici une réflexion ? De graves reproches s'élèvent tous les jours contre l'esprit de nos écoles : mais que les parens s'interrogent de bonne foi dans le secret de leur conscience. Est-ce aux maîtres du dehors que tout le mal doit être imputé ? Ces mœurs, objet de tant de justes alarmes, ne sont-elles pas souvent apportées dans les institutions pu-

bliques par la jeunesse qu'on leur confie ?

Il faut, dites-vous, aguerrir les enfans avec le monde pour lequel ils sont faits : je répondrai d'abord que les enfans ne sont point faits pour lui ; que si on les y admet pour les accabler de louanges insipides, pour les fêter exclusivement, pour qu'ils y soient l'objet de l'admiration générale, rien n'est plus contraire à l'ordre de la nature, rien de plus propre à grossir la foule des enfans hautains et indisciplinés ; que ce qu'ils voient d'ailleurs, ce qu'ils entendent dans le monde, n'est bon qu'à les corrompre, qu'à étouffer toute semence utile, qu'à leur inoculer tous les vices, avant qu'ils sachent ce que c'est que le vice, *Discunt hæc miseri, antequàm sciant hæc esse vitia.* Il faut, dites-vous, aguerrir les enfans avec le monde pour lequel ils sont faits : mais avez-vous le droit d'exposer au poison le plus subtil un âge qui n'a point encore l'antidote du discernement et de la raison ? Ne convenez-vous pas que les exemples domestiques sont les premiers précepteurs de l'enfance, que rien n'est indifférent pour elle; que souvent un mot échappé, par mégarde, contient le germe d'une idée fausse et d'une inclination perverse qui contiennent à leur tour le germe de quelqu'aberration coupable ou de quelque grand désordre;

que si ces jeunes cœurs s'ouvroient à nos yeux, nous apercevrions comment un geste, un coup d'œil, comment une gouvernante artificieuse, ou un serviteur mal intentionné y ont gravé l'image du vice? Ne convenez-vous pas qu'on ne doit jamais parler devant l'enfance qu'avec les réserves de la crainte; que pour lui insinuer la sagesse il faut que tout la peigne à ses regards, que tout la porte à ses oreilles; enfin que la maison paternelle doit être le sanctuaire de toutes les vertus?

Pères et mères, croyez-vous, par vos fatales indulgences, vous assurer la reconnoissance de vos enfans? Vous vous étonnez quelquefois que leur insensibilité repousse vos caresses: c'est la suite obligée et le juste châtiment de l'éducation qu'ils ont reçue. Lorsqu'instruits à n'aimer qu'eux-mêmes, ils sont froids pour vous; lorsque, consumés par le feu des passions, ils accusent en secret ceux qui l'ont nourri par leurs bontés aveugles; lorsqu'autorisés par vous à satisfaire tous leurs désirs, ils vous regardent, dès que vous y opposez une digue, comme des surveillans importuns; lorsque, de l'amour des plaisirs passant à celui des richesses, ils osent peut-être (je frémis de le dire), former des vœux dénaturés et calculer vos jours avec une impatience parricide,

de quoi vous plaindriez-vous? Vos biens sont devenus nécessaires à leurs prodigalités criminelles : comment votre vie ne leur seroit-elle pas odieuse? Le ciel n'est-il pas équitable de payer, par la haine barbare des enfans, la barbare tendresse des auteurs de leurs jours?

Faites donc plier vos fils sous le joug de la règle; que vos filles lisent jusque dans vos traits votre douloureuse aversion des joies insensées du monde : *Filii tibi sunt, curva illos à pueritiâ; filiæ tibi sunt, ne ostendas hilarem faciem tuam ad illas.* Ce sont les conseils du livre où nous puisons tous les nôtres. Qui les néglige, s'expose à celui de tous les mépris qu'il est le plus affreux de supporter, le mépris de ses enfans, à celui de tous les malheurs qu'il est le plus affreux de causer, le malheur de ses enfans, et à celui de tous les mécomptes qu'il est le plus affreux d'endurer.... Hélas! on se rappelle sans cesse qu'on espéroit un meilleur avenir : parens désolés, vous n'eutes que de la tendresse, et vous ne trouvez que de l'indifférence; vous n'avez connu que la familiarité, et vous ne rencontrez que l'ingratitude : *Tu enim docuisti eos adversum te.*

O temps antiques! ô pouvoir des patriarches, dans le berceau du monde! O beaux jours de l'autorité paternelle et de l'amour

filial ! Un père étoit alors l'image et comme le ministre de Dieu, lorsqu'à la tête de sa famille il la lui offroit en hommage ; lorsque, debout avec elle devant un autel de gazon, sa voix révérée s'élevoit jusqu'aux cieux avec la fumée des holocaustes ; lorsque ses enfans croyoient voir reluire la sagesse éternelle sur son front blanchi par les années, et le confondoient presque avec ceux dont il leur transmettoit les oracles.

On n'a point assez observé les fâcheux résultats de la coutume introduite parmi nous, de tutoyer son père et sa mère, coutume pernicieuse et déraisonnable, adoptée par des mères plus passionnées que tendres et par des pères plus complaisans que sages. (Ils l'adoptèrent aussi avec leurs complices et leurs victimes, ces tyrans qui avoient créé pour leurs forfaits un idiome nouveau.) On a rêvé qu'il étoit trouvé, le secret d'être toujours chéri, au lieu de sentir qu'à force de s'extasier sur les charmes de l'enfance, les défauts de l'enfance seroient bientôt comptés pour rien ; qu'à force de combler les distances établies par la nature, elle disparoîtroit peu à peu la plus vénérable et la plus sainte des supériorités, puisqu'elle ne sauroit exister sans les formes et le langage qui commandent l'obéissance. Qu'est-il arrivé?

L'égalité a produit l'indépendance ou l'habitude de tout faire et de tout dire; les bienséances elles-mêmes ont cédé à un usage irréfléchi et puéril, et quelquefois aussi cette douce confiance dont le tutoiement étoit le signe trompeur et promettoit d'être l'appui.

Le respect de l'autorité! voilà ce qui distinguoit les enfans du grand siècle: aussi ce siècle a-t-il été fécond en grands hommes et en grands chrétiens. Le respect de l'autorité! Ne l'oubliez jamais pour votre bonheur: le respect de l'autorité est la clef de la voûte sur laquelle porte une bonne éducation. La voûte a été ébranlée (1) et l'édifice est presque tombé en ruines. Ceux qui dédaignent nos réclamations se croient bons pères et bonnes mères; eh! qui ne prétend pas l'être? On se persuade que l'éducation, par la voie de l'autorité, est servile, contraignante, chagrine; et on se dissimule que trop de facilité amène la révolte et trop de liberté la licence, source de tous les maux: oui tous les maux qui attendent la jeunesse dont une bonne éducation n'a pas mûri les premières années,

---

(1) Elle s'appuie maintenant sur les lumières et les vertus d'un chef illustre dont le nom est le plus bel éloge.

TROISIÈME PARTIE.

O vous, l'unique espérance des générations futures, vous, le plus touchant objet des sollicitudes de notre ministère, c'est aussi la cause de votre bonheur que je plaide en ce jour. Qu'ils seroient amers pour vous les fruits de l'éducation, si vous n'aviez moissonné dans son champ fertile en bien ou en mal selon la qualité des semences, si vous n'aviez moissonné que le talent de danser avec grâce, peut-être avec indécence ; de jouer avec adresse, peut-être avec astuce; d'attenter à la pudeur et de séduire la confiance ingénue ! Oh ! qu'il passe vite ce temps de dissipation qu'on voudroit enfermer dans un cercle de vains plaisirs, ce temps de florissante santé qui écarte la riche pensée de la mort, ce temps de prospérité où l'on voltige sur tous les agrémens de la vie, ce temps d'oisiveté qui paroît si doux à la mollesse, ce temps de beauté qui paroît si court à l'orgueil ! Tous ces temps sont déjà écoulés pour plusieurs de ceux qui m'entendent; et il ne leur reste que le repentir de les avoir perdus. Ils laisseront après eux des enfans plus vicieux encore et aussi malheureux que leurs pères.

En effet, quel bonheur solide peuvent es-

pérer, même ici-bas, ces jeunes gens auxquels les timides précautions de la complaisance toujours en alarmes, épargnent, je ne dis pas la moindre fatigue, mais la moindre application de l'intelligence? S'agit-il du choix important d'un état? alors ces tristes victimes de la foiblesse, dont l'esprit énervé ne se connoît que pour sentir sa nullité, promenant leurs yeux mal assurés sur les différentes conditions de la vie, à l'aspect des travaux qu'elles exigent, les uns reculent de frayeur et se condamnent au néant par une inaction volontaire : de là, ces êtres vains et inutiles qui, volant de cercle en cercle, vont cacher leur inconstance dans le tourbillon qui les enveloppe; de là, cette foule d'hommes embarrassans, à charge à eux-mêmes et aux autres, qui contemplent dans un lâche repos le mouvement général, profitent des douceurs de la société sans lui rendre aucun service, passent sur la terre sans y laisser de traces, et sont oubliés de leur vivant; comme après leur mort, parce qu'on doute de leur existence. D'autres, esclaves de l'opinion, s'aventurent au hasard dans un état : la présomption, l'intérêt, la honte soutiennent quelque temps leur âme languissante ; mais, bientôt accablés d'un fardeau qu'ils devoient de bonne heure s'essayer à porter, ils retombent ;

et traînant partout avec eux le double poids d'une condition pénible et d'une vie désœuvrée, semblent ne garder leur place que comme un accusateur muet de leur inertie, également méprisables et par la témérité de l'avoir embrassée et par l'ignominie de ne pas en acquitter les fonctions.

Et pour un autre sexe, quel jugement porterai-je de ces établissemens, si vantés et si multipliés de nos jours, que l'avarice fonde pour la vanité, et dans l'intérêt des mères impatientes de tout devoir, ennemies de toute sujétion, avides de tous les plaisirs : de ces *pensionnats* lucratifs pour les maîtresses et funestes pour les enfans, où on oublie que, dans l'éducation surtout des jeunes personnes d'un rang ordinaire, il convient d'apporter cette sage réserve qui, sans leur refuser le degré d'instruction et les connoissances compatibles avec leur position, leur interdit cependant l'amour de ces frivolités brillantes, alimens d'un orgueil dangereux pour tous les états, mortel pour les professions qui ne subsistent et ne prospèrent que sous les lois d'une modeste économie : de ces palais d'un enseignement somptueux, où la morale est presque comptée pour rien; où ce qui est agréable est préféré à ce qui est utile ; où l'on fait bien moins de

cas de la piété que de la musique; où l'avenir est sacrifié au présent; où l'on estime beaucoup trop les fleurs et pas assez les fruits; d'où il ne sortira jamais que des idoles parées de faux clinquans. Aussi que de femmes compromettent ensuite leur sexe! Le miel est sur leurs lèvres, et le fiel est dans leur cœur; elles ont les yeux de la colombe et la langue du serpent; elles chantent avec goût, mais elles ne parlent point avec sagesse.

M. F., la jeunesse, cet âge des éclairs précurseurs des tempêtes, cet âge où les passions se jettent impétueusement sur tous les freins pour les briser, la jeunesse demande une éducation exempte et de cette dure contrainte qui appesantit le joug, abrutit l'âme, attriste la saison de la gaieté aimable, et de cette excessive condescendance qui se prête aux caprices, et, par d'indignes ménagemens, n'aboutit qu'à produire des êtres efféminés : elle demande une éducation, dont le but ne soit point cette afféterie dans les manières, ce vernis du langage qui ne sert qu'à masquer des vices; mais d'enseigner quelles doivent être nos relations avec nos semblables; d'inspirer, non pas cette politesse de convention qui s'évapore en formules élégantes, mais cette politesse sincère qui apprend à respecter autrui en se res-

pectant d'abord ; pauvres, d'accoutumer vos enfans au travail et à la résignation, de les fortifier par la certitude des indemnités futures ; de graver profondément en eux les idées de justice et de probité, la reconnoissance des bienfaits, l'horreur du mal, surtout l'idée journalière de Dieu, mis avant tout, comme témoin, comme arbitre, comme rémunérateur de tout. Il en est des premières impressions qu'on reçoit dans le premier âge, comme des caractères tracés sur un arbre naissant : ils grandissent avec lui, s'étendent de jour en jour et deviennent ineffaçables.

Qu'il est doux pour un fils de devoir son bonheur à son père ! qu'il est consolant pour un père d'en sentir le prix dans les larmes filiales qui tombent sur ses mains tremblantes de joie ! La vertu des enfans est pour les auteurs de leurs jours une seconde jeunesse, qui commence quand l'autre s'évanouit. Qu'on aime à se représenter un jeune homme formé par une éducation chrétienne ! il ne connoît encore le monde que dans ses livres choisis par la prudence ; et déjà rien ne se dit, rien ne se fait en sa présence qui ne lui paie son tribut. Il fuit ce luxe indigent de la mémoire qui la surcharge sans l'enrichir ; le savoir n'est à ses yeux qu'un moyen de s'approcher de la per-

fection, ou un instrument dont il doit diriger l'usage dans l'intérêt de la patrie et de l'humanité. Il combine en un instant tout ce qu'exige l'âge, le rang, le mérite : si on traite devant lui une question sérieuse, il ne dispute point avec aigreur; il argumente avec une défiance modeste, ne cherchant que la lumière de la vérité; la vieillesse ainsi que l'adolescence profitent à ses discours. Indulgent pour les autres et sévère pour lui-même, sa facile bonté pardonne toujours et n'offense jamais. Discret, officieux, charitable, un tel fils n'est-il pas la gloire de son père? et, s'il devient père, il est l'oracle de sa famille, les délices de la société et l'ornement de la religion.

Qu'il est doux pour une vierge d'être élevée par la religion dans la maison paternelle, ou dans les établissemens qu'elle consacre; elle y amasse tous les trésors seuls véritables, seuls solides. On ne la conduit pas aux endroits glissans, on ne l'initie pas à d'oiseux entretiens, on ne lui fait pas goûter des joies tumultueuses : elle croît sous les yeux de Dieu, dans l'instructive école où elle aime à s'envelopper. Elle y garde son cœur, y éclaire son esprit, y ennoblit son âme. La louange l'importune et la trouve sans oreille. Si elle se montre quelquefois pour obéir, elle regrette

sa solitude et ne brille que par sa retenue ; enfin, si un nœud sacré l'engage, elle sera l'admiration des épouses et des mères. Oui, réservées aux occupations domestiques, c'est surtout dans l'intérieur de leur famille que les jeunes vierges doivent en recevoir les premières leçons et les premiers exemples. Leur présence d'ailleurs purifie en quelque sorte le lieu qu'elles habitent. L'innocence exhale une odeur suave qui parfume tout ce qui l'entoure.

Examinons au contraire, en ouvrant le grand livre de l'expérience, examinons quel avenir on prépare à cette jeune personne dont on ne développe que les grâces : quoi ! on ne l'élève que pour plaire ; et on veut ensuite qu'elle se défende du plaisir même de se faire aimer. On craint qu'elle ne devine la volupté, et elle chante sa puissance ! L'art va au devant de la nature. Suivons-la à sa première entrée dans un cercle profane : elle y paroît avec sa candeur, le seul fard qu'elle connoisse ; la paix de son âme, c'est le calme du jour le plus pur : mais tiendra-t-elle au fracas de toutes les vanités réunies ? Déjà, son imagination errante vole d'objets en objets, se trouble de ce qu'elle voit et de ce qu'elle entend, s'inquiète de ce qu'elle ne comprend pas, s'enflamme de ses nouvelles

pensees et de ses nouveaux désirs, ou s'applaudit en secret de prétendues victoires qui bientôt ne seront plus que d'irréparables défaites.

Mère cruelle, sauvez votre fille..... Hélas! un aveuglement pénal la ramène aux bords de l'abîme où le libertinage, qui épie sa proie, aura bientôt endormi l'innocence. Quels secours auroit-elle pour rompre ses étreintes? quelles armes pour résister? son cœur, longtemps irrésolu, succombe..... Il n'y avoit point entre son cœur et le crime la barrière de l'éducation. Fatale passion, qu'on appelle la volupté suprême, que de maux tu traînes après toi! germe empoisonné qui corromps tout, dégradante impudicité, il s'est donc échappé de ma bouche ton horrible nom, qui fait rougir tous les fronts et baisser tous les yeux! O pudeur, vertu divine, ô pudeur, plus riche que l'or, *gratia super aurum*, plus belle que la beauté, *gratia super gratiam;* ô pudeur, dont l'énergique Tertullien disoit que le Saint-Esprit étant descendu en nous pour y habiter, comme dans son temple, vous devez en être la prêtresse et la gardienne, *illato in nos et consecrato Spiritu-Sancto, ejus templi œditua et antistita pudicitia est;* ô pudeur, la santé des âmes, la parure des corps, la grâce de la sainteté, vous donniez à Esther, devant Assuérus, un

éclat que n'ont point toutes les couronnes de l'univers ! Vous êtes le fruit le plus noble de l'éducation ; comme son fruit le plus doux, la piété filiale, n'est cueilli que par les pères et mères qui l'ont cultivé de leurs mains diligentes.

O piété filiale, quoique la vigilance paternelle soit affoiblie en ces temps mauvais, combien, dans sa décadence, elle est encore au-dessus de toi ? Pour quelques pères indifférens, quelle multitude de fils ingrats ! Enfans, ignorez-vous quelle est la majesté de l'empire paternel ? C'est l'image de l'empire de Dieu ; c'est le modèle de l'empire des rois : enfans, vous ne connoissez donc pas le plaisir de la reconnoissance ! L'heureuse servitude que celle de la tendresse ! Qu'elle est inexplicable la témérité de ces jeunes insensés qui, à peine sortis de l'enfance, veulent courir seuls dans les routes escarpées de la vie ! Qu'elle est étrange la conduite de ces vierges folles qui s'ennuient de la présence maternelle ! Ah ! quand elles auront subi un autre joug, elles sentiront combien l'amour d'une mère est plus sûr que leurs imprudentes amours. Que votre cœur se rappelle, écrivoit saint Jérôme à une fille pieuse qui lui avoit confié son âme, que votre cœur se rappelle les longs périls de votre mère lorsqu'elle vous

portoit dans son sein, et ses longues inquiétudes lorsqu'elle veilloit au chevet de votre berceau. Et moi j'ajouterai : Fils insensible, voyez les longs travaux auxquels le meilleur des pères se livre pour vous rendre plus heureux que lui. Et vous, à qui des parens chrétiens laisseront un héritage bien plus précieux que toutes les richesses, et qui leur devrez l'inestimable trésor de la foi justifiée par les œuvres... Voilà ce qui pénétroit le grand évêque d'Hippone d'un sentiment si tendre pour la mémoire de sa mère : il a voulu l'immortaliser dans ses écrits ; il conjure ses lecteurs de se souvenir devant Dieu de celle qui lui a donné la vie de la nature et la vie de la religion. Monument sacré de la piété filiale, vous durerez autant que le génie d'Augustin ! Puisse, M. F., une constante émulation régner, pour la gloire des mœurs et le bonheur des familles, entre la piété filiale et l'autorité paternelle ! et que, dans ce combat généreux, la victoire reste toujours indécise.

Et vous, enfans des pauvres, qui êtes aussi les enfans les plus chers de la religion, vous auxquels notre ministère appartient de préférence, enfans des pauvres, sachez au moins goûter le bonheur que la Providence vous assure dans les jouissances de la piété filiale :

de bonne heure au service de l'agneau : *Primitia Deo et agno.*

Anathême donc à la funeste inconséquence de ce philosophe bizarre, qu'aucun père n'auroit voulu avoir pour fils et qu'aucun fils n'auroit voulu avoir pour père, dont le seul élève qu'il ait fait a été le désespoir de sa famille et le déshonneur de son maître, qui a donné de si éloquentes leçons à l'amour maternel et débité tant d'absurdités et de folies sur l'éducation religieuse : comme s'il avoit ignoré la force des premières habitudes ; comme si le ciel étoit de trop pour les premières tempêtes de la vie ; comme si, taire le nom de Dieu en présence des enfans, n'étoit pas exposer le trésor qu'ils portent en des vases si fragiles ; comme s'il n'importoit pas d'accorder les premières notions de nos devoirs avec les premiers développemens de nos facultés ; comme si, pour insinuer de bons principes, il n'étoit pas dangereux d'attendre qu'on ait à combattre des inclinations vicieuses ; comme s'il y avoit une offrande plus agréable à la Divinité que les prémices d'un cœur dont l'innocence n'a pas encore été altérée par le souffle des passions ; comme si l'intelligence des enfans ne devoit pas ses premiers rayons à l'intelligence qui l'a formée! M. F., l'enfance est l'âge de la lu-

mière ; le soleil ne peint pas son image dans les flots tumultueux et agités : il lui faut, pour la réfléchir, la surface d'une eau pure et tranquille.

Hommes célèbres, qui l'êtes pour avoir été utiles, elles florissoient à l'ombre des autels ces écoles antiques où l'on enseignoit que les plus hautes fonctions, pour être bien remplies, n'exigent que cette probité rigide qui naissoit autrefois de la noblesse des exemples : ce zèle tranquillement conservateur qui se bornoit autrefois à veiller sur ce qui étoit ; cette fidélité héréditaire, qui portoit autrefois le fils à respecter, à aimer et à défendre ce que son père avoit respecté, aimé et défendu, tandis que, grâces à nos merveilleux systèmes, les erreurs sont venues de nos jours obscurcir les évidences, les usurpations, renverser les légitimités, et les apostasies, tenter les foiblesses. Elles florissoient à l'ombre des autels, ces écoles antiques où l'enfance, par une douce illusion, se croyoit sous le toit paternel ; où l'on fondoit la droiture de l'âme sur la pureté du cœur ; où une discipline sévère commandoit une régularité exacte, où la vertu consacroit le talent, et où la piété consacroit la vertu ; où l'on éclairoit l'esprit par la morale, et la raison par la foi ; où l'espérance de la postérité étoit confiée à la religion ; où l'on ne pensoit pas qu'on pût avec

succès inculquer la morale aux enfans, si la religion ne leur en donne l'amour. Elles florissoient à l'ombre des autels, ces écoles antiques où l'on savoit et où l'on répétoit que la religion est le vent céleste qui enfle les voiles de la vertu, en multipliant autour du vice les orages de la conscience.

En effet, sans la religion, indiquez-moi le mobile qui portera un jeune homme au bien? tandis que la foi le place immédiatement sous l'œil de la Divinité, et agit avec autant d'empire sur la volonté que sur l'entendement : la religion n'est-elle pas une législation sublime qui ennoblit tout, un code infaillible dont tous les préceptes sont des bienfaits; un interprète à nos ordres qui résout l'énigme de notre origine, inexplicable sans elle? Il y a plus, chefs de famille : quel est le principal objet d'une bonne éducation? De donner un fondement solide aux connoissances, une base ferme aux vertus, un préservatif suffisant contre les vices. Or, sans la religion, les connoissances n'ont point de fondement, les vertus n'ont point de base, les vices n'ont point de préservatif : c'est le sujet et le plan de ce discours, après que nous aurons invoqué les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de la tendre protectrice de la jeunesse.

PREMIÈRE PARTIE.

Aux jours si regrettables de l'Église naissante, la langue des enfans étoit à peine déliée que leurs premiers accens étoient pour Dieu; ils reposoient encore sur le sein de leurs mères que le nom de J.-C. retentissoit à leurs oreilles. De là, la charité qui unissoit les fidèles entre eux, l'harmonie de la croyance, la magnanimité dans les périls, l'intrépidité dans les souffrances, le mépris de la mort; de là, le spectacle admirable que donnèrent au monde interdit les premières familles, nos aînées dans la foi et nos modèles dans la vertu; de là, ces siècles féconds et glorieux où l'on vit sortir une foule de grands hommes et de grands saints des pépinières de la religion : on n'apprenoit point alors à raisonner sur la nature, mais à aimer son auteur, à se vaincre soi-même, à fouler aux pieds cet amas d'enchantemens et de vanités qu'on adore sous le nom de fortune, pour n'attacher ses pensées et ses vœux qu'à ce qui est immuable et éternel : on ne se piquoit point alors d'être bel esprit, mais d'être chrétien; alors, point d'écoles de vaine science, mais les instructions du zèle pastoral et les solennités du vrai culte.

O solennités ! ô jours de triomphe ! ô fêtes de l'enfance, lorsqu'elle avoit le bonheur d'être initiée à nos plus augustes mystères, quel étoit le pouvoir de vos souvenirs sur le reste de la vie ! Et de nos jours encore, je vous prends à témoins, M. F., combien de fois, dans le touchant appareil de cette pieuse cérémonie, vous avez mêlé vos larmes aux larmes du sacerdoce ! L'enfance émue, tressaillant de reconnoissance et d'amour aux approches de son Dieu ; Dieu se communiquant aux pauvres et aux petits ; l'inégalité des conditions et des âges s'évanouissant devant la majesté du Très-Haut, l'innocence rangée autour de sa table et savourant avec délices le festin de la tendresse : Pères et mères, parmi les signes aimables de la ferveur et les signes heureux de la grâce, ne vous arrive-t-il pas de songer à la légèreté de vos enfans? Ne vous représentez-vous pas les dangers qui les menacent au sortir du temple, l'effervescence des passions, dont le germe caché va se développer en eux ? N'invoquez-vous pas sur eux les bénédictions célestes ? Ainsi, au pied de nos autels, vous rendez hommage à l'influence de la religion sur l'éducation de la jeunesse.

Et cet hommage ne lui a-t-il pas été rendu dans tous les temps ? Dépositaires fidèles des

oracles divins, livres sacrés, incorruptibles archives, vous confondrez à jamais nos livres de mensonge et nos archives d'extravagance. Dès mon enfance, je courois, dit Salomon, après les leçons de la sagesse éternelle, et je les recueillois avec une joie empressée : *A juventute meâ investigavi sapientiam et excepi illam.* Qu'il est bon et utile d'avoir porté le joug du Seigneur dans ses plus tendres années, dit Jérémie! *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentiâ suâ.* Aussi, je vous le demande, chrétiens, que fera l'homme élevé sans religion, lorsqu'il est poussé dans un de ces défilés terribles où se trouve la vertu avec tous les affronts et le vice avec tous les honneurs? Quelle garantie pourroient-ils offrir ces hommes probes par calcul et bons par égoïsme, qui n'auroient jamais reçu qu'une instruction purement humaine, et pour qui, à trente ans, la conscience seroit une découverte et Dieu lui-même une nouveauté? Seroient-ils nos juges ceux qui n'en reconnoîtroient aucun? Et mettra-t-on la force publique aux mains de ceux aux yeux desquels toute équité pourroit bien n'être qu'une convention? Et depuis qu'on a éloigné Dieu de nos institutions, qu'est le peuple lui même avec notre progrès des lumières? En beaucoup de lieux,

plongé dans une ignorance sauvage, privé de sa religion qu'on paroît craindre de lui rendre tout entière, sans foi, sans frein, bouillant de passions décidées à s'assouvir à tout prix, il désole le présent et noircit l'avenir. Que de crimes inouïs, que la loi n'eût jamais osé prévoir ! Chaque jour la curiosité publique, corrompue elle-même, se repaît froidement d'épouvantables récits. Le suicide, autrefois si rare, n'excite pas même aujourd'hui de surprise, il est protégé en quelque sorte contre la sainte vindicte de notre morale ; l'assassinat n'est plus rien, s'il ne s'y mêle d'exécrables raffinemens. Voilà les tristes conséquences de cette erreur qui ne considère l'homme que dans ses rapports avec l'homme, et isole la terre du ciel : mais telle est la présomption de nos temps qu'ils dédaignent la voix et l'expérience de tous les autres.

Me trompé-je, chrétiens ? et outragerois-je la fin du dernier siècle ? Volumineux traités parés de tout l'éclat du style, déclamations hardies, méthodes bizarres et impraticables, où l'enflure des mots est en raison du vide des idées : voilà quelles étoient nos richesses dans la spéculation. Et dans la pratique, que devoit-on attendre de l'audace des paradoxes et de la témérité des systèmes portées à leur

comble, des fureurs de l'athéisme qui avoit exilé Dieu des écoles de la jeunesse comme des temples de la religion? Ce qu'on devoit en attendre? la barbarie; et elle arriva. O mélange adultère de la licence et du génie! comment s'étoit-il rompu le pacte antique des lettres et de la piété, de la religion et des lumières? Non, l'amour des connoissances n'est point incompatible avec la simplicité de la foi : c'est le blasphême de l'orgueil. Non, la piété n'est point ennemie des talens : c'est le blasphême de l'ignorance. J'en atteste ces jours de notre gloire, qui furent aussi les jours de notre docilité; j'en atteste ces hommes immortels chez lesquels la religion avoit perfectionné l'enfance, dont les lumières furent vives et pures comme leur source! Heureuse notre génération, si l'Évangile redevenoit le premier des instituteurs! Oh! qu'ils seroient vils et malheureux vos enfans, s'ils parvenoient à n'y plus croire à cette religion sainte, fanal posé par une main divine sur les routes de la science; si l'enseignement de la vérité ne s'appuyoit plus que sur le sable mouvant des opinions! Hélas! quand on se rappelle ce qu'étoient nos aïeux avec leurs institutions sacrées, que d'augustes débris de leur grandeur! Il a eu aussi ses monumens notre âge philoso-

phique; mais ces monumens sont des ruines.

La raison est devenue l'idole de nos jours, quoiqu'elle soit la plus mensongère des divinités. Cette raison si folle dans ses écarts, si présomptueuse avec ses ténèbres, la religion la dirige en la captivant. Où la raison s'embarrasse, chancelle, tombe, la foi chrétienne la retient : avec la seule raison, on marche au hasard, semblable à l'aveugle qui tâtonne au défaut de l'organe qui porteroit ses regards aux extrémités de l'horizon; on se précipite dans des chemins nouveaux qui semblent promettre une issue, et qui, sans vous y conduire jamais, finissent toujours par vous rejeter au point dont vous étiez parti. Avec la seule raison, on heurte à chaque pas contre des écueils et des abîmes, on ne sait ni d'où l'on vient, ni où l'on est, ni où on va; on est réduit à errer dans le plus inextricable labyrinthe.... La religion est le fil libérateur, la colonne lumineuse de la science; elle est la boussole de la vérité : qu'elle soit donc avec vos enfans dès la première navigation de la vie; approvisionnez-les de ses conseils, mais que l'imagination ne tienne jamais le gouvernail; l'imagination si fatale à l'enfance! l'imagination, tyran universel, imposteur habile qui nous promène de chimère en chimère, nous transporte dans l'a-

venir pour nous ravir le présent, nous fait un ennui de ce que nous avons et un besoin de ce que nous n'avons pas : démon domestique, elle nous suit partout, aigrit et multiplie nos peines, nous trouble dans le travail par des distractions, dans le monde par des caprices, dans le silence de la nuit par des visions et des fantômes ; accumule les connoissances frivoles, enfante les ouvrages inutiles et les ouvrages pernicieux, décourage le zèle de ce qui est bon et refroidit l'amour de ce qui est beau ; mais aussi, elle a dans la religion sa plus irréconciliable ennemie, et la victoire n'est jamais incertaine.

Augustin, votre jeunesse, impétueuse et avide des périls de la célébrité, s'étoit jetée dans tous les travaux de l'esprit ; et cependant, vous vous étonniez que toutes les sciences de la terre ne pussent calmer votre soif de savoir : vous avez tourné votre ardeur inquiète vers le ciel ; quelque chose vous disoit que c'étoit là-haut qu'habite cette plénitude, après laquelle vous soupirez. Dieu vous parle tout bas, et vous trouvez enfin le repos avec les délices de la vérité. Ainsi pensoient les deux plus illustres précepteurs dont le genre humain puisse s'enorgueillir : c'est inspirés par la religion qu'ils formèrent les enfans des rois à soutenir le poids

d'une couronne, préservant leurs augustes élèves de ces lâches courtisans qui trafiquent de la foiblesse des princes, leur persuadant de bonne heure, non qu'il y a une gloire et une renommée, mais un dieu et une justice ; les embrasant du saint amour des peuples, première loi des trônes et le seul art des rois ; leur répétant que les batailles ne sont aux yeux du sage que des fléaux de la main souveraine qui punit; les effrayant du souvenir de ces jeux cruels qui bouleversent le monde ; les garantissant de l'éblouissement de la prospérité et du fanatisme des conquêtes ; nourrissant en eux ce goût des choses célestes, cet attrait pour la piété qui n'est dans un prince qu'une idée plus haute de ses devoirs. Qu'il est doux à notre ministère de proclamer, en face des autels qu'ils ont défendus de toutes les forces de leur génie, de proclamer les noms révérés de Bossuet et de Fénélon, chefs-d'œuvre de la religion, ornemens de l'Église, parfaits modèles des instituteurs !

Oui, M. F., c'est la religion qui découvre aux yeux d'un jeune homme, et lui garde pour son bonheur le trésor des saines doctrines; c'est elle qui arrange les intérêts de Dieu et les intérêts de la société, définit les principes, déduit les conséquences, apprécie le mérite

des choses, et arrête les fluctuations du doute : avec elle, il traversera, sans naufrage, cet océan d'erreurs, qui, grossi de nos jours par les torrens de l'impiété, a insulté les barrières de la foi; et il saura que la philosophie établit moins de nouveautés précieuses par ses recherches, qu'elle n'offense de vérités utiles par ses entreprises; que cette philosophie étonne plus qu'elle n'instruit, éblouit plus qu'elle n'éclaire; qu'elle n'élève l'homme que pour l'avilir, et ne lui ôte des entraves qu'il ne sent pas que pour lui arracher des espérances qui l'honorent : et il saura que cette vie, dont l'aveugle ambition fait un usage si vain, est le berceau d'une autre vie; que c'est dans cet espace si court que le travail de la foi enfante les jours éternels; que la distinction de l'homme dans cette terre d'exil, est d'être bon, et de devenir encore meilleur : et il saura que Dieu est le seul grand, que ce n'est ni le guerrier qui combat, ni le conquérant qui triomphe, ni le politique qui combine, mais Dieu qui, du centre de son immutabilité, remue à son gré tous ces subalternes agens : et il saura qu'il n'y a point d'absurdité si grossière qui ne trouve des sophistes toujours prêts à la justifier : et il saura qu'un premier écart peut fausser l'esprit le plus droit, comme souvent le premier

gage donné à la cause du crime peut dégrader le plus noble caractère ; qu'il ne faut chercher nulle part les profits du désordre, mais rester ferme dans le bien ; qu'on ne doit point s'agenouiller dans la boue aux pieds du crédit, mais adorer son Dieu, servir son roi et aimer sa patrie : et il saura que le mépris des saines croyances est le précurseur des révolutions, que l'oubli des maximes tutélaires fait pencher les États vers leur ruine, et que l'anarchie conduit jusqu'à offrir des sacrifices humains à l'humanité. Voilà, M. F., ce que la religion enseigne dans ses modestes gymnases.

Oh ! qu'ils sont bien différens les orgueilleux gymnases de la philosophie ! Jeunesse française dont l'affluence empressée encourage notre ministère, vous qui êtes le principal objet de notre zèle, vous que je voudrois ramener aux sentimens qui recommandoient nos véritables grands hommes et qui ont fait la gloire de notre véritable grand siècle ; jeunesse française, nous vous en prions à mains jointes, confrontez une fois la religion de J.-C., avec la philosophie de nos jours : voyez la religion de J.-C., simple, patiente et miséricordieuse, n'ayant que sa croix pour défense, et pour richesses les leçons qu'elle donne avec les épreuves auxquelles elle est soumise ; voyez l'incrédu-

lité au front hautain, souriant à ses progrès et à elle-même, dissimulant l'embarras d'une origine suspecte sous le vain étalage de ses commodes inventions. La première assigne la volonté divine pour règle de notre conduite, met la vertu avant le savoir et les qualités de l'esprit après celles du cœur, et par la grandeur de ses espérances fait les âmes les plus communes capables des plus belles actions ; la seconde met en jeu toutes les passions, énerve les âmes les plus nobles et brise l'unique ressort qui excite aux sacrifices généreux. Les livres de celle-là conseillent la sainteté, la fidélité, la bonté; c'est un code de paix et de bonheur. Les livres de celle-ci ne sont que le recueil des bévues les plus humiliantes et des plus amères invectives; c'est un code de guerre et de malheur. Dans les uns, l'inaltérable et antique langage de la raison; chez les autres un jargon tranchant et baroque, comme les folles idées auxquelles il sert d'interprète. D'un côté l'éternelle lumière qui a éclairé et précédé les siècles, de l'autre une impénétrable profondeur de ténèbres. Ici, d'inépuisables sources de sagesse, là un luxe de suggestions criminelles, un faste d'ignorance qu'on a peine à concevoir. Enfin, pour tout dire en deux mots, le combat de l'être et du néant!

Jeunesse française, ne l'oubliez jamais, la vérité naît sur les hauteurs de la foi, l'erreur dans les bassesses de la vanité. On peut comparer l'une à ces eaux vives qui coulent du sein des montagnes et qui ne tarissent jamais : l'autre ressemble à ces eaux dormantes qu'une pénible industrie amasse, élève, suspend à grands frais, pour leur donner un moment l'apparence d'une rapidité naturelle. C'est encore la religion de J.-C. qui confirme le dogme générateur du repos des nations : ce principe n'est pas une illusion qui craigne l'examen. Il jouit de toute sa force où la religion jouit de tout son empire. La religion ne place-t-elle pas dans le ciel le berceau de l'autorité des princes? Nos réformateurs l'ont méconnu ce dogme essentiel : ils ont osé y substituer des contrats énigmatiques. A quoi ont abouti leurs efforts pour rompre le nœud qui attache au trône d'en haut les trônes d'ici-bas? O nations! tremblez au souvenir des douleurs qui châtient les fastueuses pensées! Voilà, M. F., les connoissances essentielles à la jeunesse. Oui, la religion est le fondement de la science, comme elle est la base de la vertu.

SECONDE PARTIE.

Les prôneurs hypocrites de la vertu sans religion ont beau dire et beau faire : ils laisseront toujours dans l'éducation morale un vide immense, un défaut essentiel qui défigurera leur ouvrage et le minera peu à peu. La vertu n'est plus qu'une vaine théorie, et les devoirs qu'elle impose un esclavage, s'il n'y a ni récompense à attendre pour celui qui les acquitte, ni châtiment à redouter pour celui qui les viole. Vous qui ne voulez rien emprunter de la religion, où trouverez-vous une sanction qui imprime à vos préceptes le caractère de loi ? Que d'infractions au code de la nature souillent l'homme privé et ne troublent pas l'ordre public ! Que de calomnies adroites ! que de haines secrètes ! que de tromperies sourdes ! Et l'envie, et le lâche égoïsme, et l'ambition dévorante, et le luxe dévastateur ; et la honteuse volupté, qui réprimera tant d'excès, si vous n'avez pas la religion pour auxiliaire ? Est-il donc si rare de voir le crime effronté, non-seulement en paix, mais au faîte des honneurs, tandis que la vertu est foulée aux pieds ! La religion nous montre au-dessus de nos têtes un dépôt terrible où va se rendre chaque larme qui coule et que nous ne pouvions empêcher,

chaque soupir du foible que nous n'avons pas entendu, chaque cri du malheureux auquel nous avons été insensibles: la religion offre sans cesse de grands motifs à de grandes obligations, de grands secours à de grands combats, de grands exemples à de grands sacrifices : et son ascendant sur les passions, et le mobile de ses craintes et de ses promesses, et sa sévérité réprimante non moins jalouse des pensées que des actions, et son irrésistible puissance qui va saisir le méchant jusque dans son dernier asile! Ah! si la vue d'un ami vertueux nous détourne quelquefois d'une mauvaise action, que sera-ce donc de l'enfant chrétien qu'on forme à marcher toujours en présence de Dieu? Celui qui médite l'éternelle vérité, doit être vrai; celui qui pense à l'infinie bonté doit être bon; sans cesse il tendra à s'approcher du modèle qu'il contemple. O sainte idée de Dieu, remplis donc l'âme de ceux qui sont chargés de la noble fonction d'instruire la génération présente! oui, le rapport des hommes à Dieu, voilà l'inestimable caution qu'ils se donnent sur la même foi, le gage sacré qu'ils se confient sur la même espérance, le crédit réciproque qu'ils se prêtent sur la même charité. Il faut l'intervention de Dieu pour que les hommes ne se jouent pas des hommes,

pour que l'homme ne se joue pas de lui-même. La vertu sans religion, c'est la justice sans tribunaux.

Je le sais, la voix du remords en retient quelques-uns sur le bord du précipice : mais si la religion n'ajoute pas ses terreurs aux terreurs de la conscience, quelle sera l'énergie de ce moyen ? La conscience n'est un témoin formidable que parce qu'elle représente le législateur suprême dont elle est l'organe ; sa censure nous épouvante, parce que ses décisions sont les arrêts d'un juge inexorable. C'est ainsi que cette torture invisible devient une barrière contre le débordement des passions : mais écartez la religion, écartez la vie future, et essayez de bâtir sans elle un système de morale ; vous reconnoîtrez bientôt que vous faites d'inutiles efforts pour armer la loi naturelle. Ce n'est pas trop pour les passions, d'un tribunal indéclinable dont les sentences soient les oracles mêmes de l'équité divine ; ce n'est pas trop de l'avenir pour la vertu de vos enfans : la vertu peut-elle se suffire à elle-même ? Discoureurs irréligieux, est-ce bien sérieusement que vous nous répétez les froides maximes du portique ? Votre ridicule ostentation, votre glaçante doctrine ne seront jamais qu'un objet de pitié. La vertu est la route et

non le terme : si elle ne doit pas nous conduire à une fin digne d'elle, si vous lui ôtez la perspective des indemnités, si vous la réduisez à son propre témoignage et à ne trouver qu'en elle le salaire de ses épreuves, elle ne sent plus que sa foiblesse, elle languit sans mouvement et sans vie, et préférera un crime heureux à une probité stérile.

Car, sans la religion, qu'est la probité elle-même? De quel alliage n'est-elle pas susceptible? Pourvu qu'on ne fasse pas de tort aux autres dans leur fortune, on est honnête homme dans le monde : on est honnête homme, et on porte le déshonneur dans les familles. On est femme estimable dans le monde, parce que, aidée d'une longue expérience, on cache ses désordres sous le voile officieux et quelquefois transparent de la clandestinité. Il faut donc une autre sûreté, une autre garantie : sera-ce la grandeur d'âme? Vertu d'apparat, trop sujette à se démentir en secret. Sera-ce l'élévation de l'esprit? Combien d'hommes sublimes par les connoissances, et abjects par les sentimens! Sera-ce la noblesse du cœur? Le cœur, ce foyer brûlant où s'allument tant de passions dont chacune à leur tour dispute à la vertu son trône et son empire! O vertu religieuse et céleste, il n'appartient qu'à vous d'embrasser

tous nos devoirs ; votre heureux possesseur est le seul que rien ne détourne des voies de la sévère probité ; vous occupez la ligne que la jeunesse franchiroit sans vous. Pères et mères, accoutumez donc vos enfans à chercher des sûretés dans le ciel et des garanties dans l'éternité. *J'avois cru*, dit le philosophe de Genève, *j'avois cru qu'on pouvoit être vertueux sans religion ; mais je suis bien détrompé de mon erreur :* jeter un jeune homme dans le monde sans religion, c'est lancer au milieu des flots un vaisseau sans pilote.

Et cependant aujourd'hui on croit que l'instruction la supplée, même dans les conditions inférieures. Examinons en peu de mots les avantages qu'on s'en promet : plus les petits seront éclairés, disent-ils, mieux ils connoîtront leurs intérêts qu'ils placeront dans la vertu : mais à ne juger que d'après le monde, leurs intérêts ne sont pas d'obéir aux lois de l'ordre, de vivre dans l'indigence à côté de la richesse, dans l'abaissement à côté de l'orgueil, dans le travail à côté du repos. La religion leur en feroit un précepte, et certes ce n'est pas au nom de leurs intérêts qu'elle obtiendroit ce merveilleux sacrifice. Il est aussi trop absurde de venir dogmatiquement annoncer aux trois quarts des hommes qu'il leur importe de souf-

frir. L'instruction, ajoutent-ils, leur procurera les moyens de parvenir à un meilleur sort : avouez plutôt que, sans la religion, elle leur donnera un désir inutile, qui sera leur tourment et les dégoûtera de leur état. Votre intention seroit-elle de troubler la paix qui règne entre ceux qui possèdent quelque chose et ceux qui ne possèdent rien ? Alors vous rêvez la mort de la société. Lorsqu'ils seront instruits, disent-ils encore, la crainte les contiendra, ils sauront quelles peines les attendent, s'ils osent violer les lois : je ne croyois pas qu'ils l'eussent ignoré jusqu'à ce jour. Mais enfin, vous voulez qu'ils aient au moins dans leur misère la douce consolation de pouvoir lire les lois qui les condamnent. J'aimerois bien autant qu'ils lussent les joies de la bonne conscience qui sont écrites dans l'Évangile : ne consentira-t-on jamais à comprendre qu'être instruit, c'est saisir les vérités nécessaires à notre but, et qu'il y a plus de lumière dans la raison du pauvre auquel la religion enseigne ses destinées, qu'il n'y en avoit dans la tête d'un Platon. Qu'elle est noble, l'éducation chrétienne ! à quelle hauteur elle élève l'enfant ! Elle dépose dans son intelligence tout ce qui forma nos plus beaux génies. La religion ne méprise rien, ne néglige

rien ; elle met tout en son lieu ; les lettres elles-mêmes n'ont jamais eu de protecteurs plus dévoués qu'elle : car la science a son prix, mais la vertu vaut encore mieux. Un royaume peut à la rigueur se passer de savans, mais il ne se passe point de mœurs, ou il ne s'en passe pas long-temps. La société ne vit que de devoirs imposés par la religion.

Comme il n'y a que la religion qui fortifie la vertu dans l'adversité, en déployant à ses regards une carrière sans bornes et en lui donnant un Dieu pour appui : et voilà, docteurs modernes, ce qui étoit devenu l'objet de vos railleries ; voilà les espérances que vous étouffiez ; voilà cet Éden que vos mains téméraires avoient entrepris de défleurir ! Sans doute il est facile, dans l'étourdissement des plaisirs, d'oublier la religion et de dédaigner ses promesses ; le sourire de la folie brille dans la prospérité, mais il s'éteint dans la misère. Lorsqu'au jour des tribulations tout croule autour de nous ; lorsque notre cœur est déchiré par ces blessures profondes qu'il n'est en la puissance de personne de guérir ; lorsque nos amis nous abandonnent et nous trahissent ; lorsqu'il est noyé dans l'amertume et dans les larmes, un homme qui sembloit destiné aux plus douces affections ; lorsqu'il se trouve

aux prises avec l'infortune obscure et solitaire; lorsque ses plaintes se perdent dans un épouvantable silence; lorsqu'il succombe sous les coups de ses implacables ennemis, sans qu'aucune main secourable verse du baume sur ses plaies; je vous le demande, M. F., ne sent-on pas alors malgré soi la valeur et le besoin des consolations religieuses? On ne le diroit pas, à ne considérer que cette surface riante que le monde nous offre : car la scène de la vie n'admet que des acteurs satisfaits; mais celui qui suivroit quelquefois dans leur retraite ces respectables malheureux qui honorent le malheur par le courage avec lequel ils le supportent, celui-là ne tarderoit pas à savoir que, entre toutes les peines qui affligent l'homme, les plus cuisantes sont celles qu'on ne voit pas. Pères et mères, la fortune est inconstante et cruelle : hélas! peut-être elle réserve sa disgrâce à vos enfans; assurez-leur au moins les bienfaits de la religion.

Jeunesse indigente, portion la plus nombreuse et la plus intéressante de notre ministère, à qui les ressources de la religion sont-elles plus nécessaires qu'à vous? A qui la piété est-elle plus utile qu'à ceux que le monde méconnoît et repousse? Où puiserez-vous la résignation et la constance? Vous n'avez que les

trésors du sanctuaire. O vous qui leur avez donné le jour, amenez-les donc dans nos temples; ils y trouveront des consolateurs et des amis : nos dogmes sont des dogmes de miséricorde et de paix; les interprètes de ces dogmes, la religion veut qu'ils aient des entrailles de père. Leur zèle n'est que charité, certitude et patience; ils parlent au nom de Dieu. (Telle est pourtant, M. F., la classe d'hommes auxquels la sagesse du siècle croit faire grâce, en ne la comptant que pour inutile.) Mais c'est dans vos foyers domestiques que doivent croître les semences du tabernacle; c'est dans l'intérieur de vos maisons qu'il faut mûrir ce que l'oreille de vos enfans a recueilli dans nos temples. L'exemple, l'exemple! et le bonheur habitera vos réduits avec l'amour du travail; et la piété les consacrera avec l'estime de vous-mêmes; et l'innocence en sera la décoration; et la pudeur, la modestie de vos enfans seront la dot de votre tendresse; c'est l'unique héritage auquel ils puissent prétendre : la vertu est l'opulence du malheur. Songez que, sans la religion, toutes les tentations de la misère conjureroient leur perte; que, sans la religion, la vanité, mère de tous les désordres, exposeroit vos filles comme des victimes à toutes les séductions; que, sans la religion, tous les vices

profaneroient vos demeures, parce que la religion est le seul préservatif contre leurs ravages.

TROISIÈME PARTIE.

Non, M. F., non, sans la religion, point de préservatif ni de sauvegarde à la jeunesse contre les vices; vérité d'expérience et qui n'a besoin que d'être énoncée. Tout n'est-il pas embûche pour elle? ce qu'elle voit et ce qu'elle entend, ce qu'elle lit et ce qu'elle devine, l'air qu'elle respire, tout ne favorise-t-il pas les penchans de la nature corrompue? L'éducation elle-même, si elle n'est cimentée par la religion, n'est qu'un piége de plus : l'édifice que les mains les plus habiles auront élevé, venant à tomber au premier souffle, parce qu'il n'est point assis sur la pierre immortelle, votre enfant ne tombe-t-il pas avec lui, embarrassé dans ses ruines? Instituteurs, en vain initieriez-vous vos élèves aux connoissances les plus rares; en vain leur inculqueriez-vous les plus brillantes et les plus pompeuses maximes; en vain attacheriez-vous leurs regards sur les plus fameux modèles : si le premier des maîtres, si Dieu ne vient pas mêler ses leçons aux leçons humaines, et sa voix à la voix des précepteurs de la terre, c'en est fait : imaginez une semence que le vent emporte, un arbuste que la tem-

pête flétrit et déssèche, une plante que les insectes rongent et dévorent. Voilà que le libertinage avec ses discours impurs, la raison avec ses égaremens, la perfidie avec ses caresses, la flatterie avec ses poisons, l'orgueil avec ses prestiges, l'orgueil, ce péché d'origine qu'il faut combattre toute la vie et sans relâche; voilà que tous les vices, sans aucune chaîne qui les dompte, sans aucune digue qui s'oppose à leur irruption, fondent sur ce malheureux jeune homme, plus malheureux encore par ce qu'il a appris.

Que prétendez-vous donc, lorsqu'au lieu d'établir l'éducation de vos enfans sur une base divine, vous ne l'établissez que sur la base fragile des bienséances, aujourd'hui surtout que la tendresse est poussée jusqu'à l'aveuglement, aujourd'hui que les enfans traitent leurs pères comme des camarades, et que les mères érigent leurs filles en petites divinités, auxquelles il faut un culte et de l'encens? Que prétendez-vous donc lorsqu'au lieu de leur dire: Soyez pieux; vous leurs dites: Soyez décens? Pères et instituteurs indiscrets, avec cette foible armure, comment soutiendront-ils l'assaut de tous les vices, à cet âge surtout où l'on ne comprend pas encore les beautés et les harmonies de l'ordre; où l'on aime le mouvement,

le bruit, le péril même, parce qu'on est sans expérience et qu'on ne doute de rien; où par l'effet d'études mal dirigées, on se complaît dans la bizarrerie de ses idées et dans l'inconséquence de leur application; où les affections de famille ne sont plus un frein suffisant? Ah! ne croyez pas que, toujours en état de guerre avec les passions, ils le gardent long-temps ce masque de décence qui les gêne; ou s'ils observent encore quelques bienséances, ce ne seront pas celles qui proscrivent le scandale, mais celles qui attachent une honte misérable à remplir ses devoirs. Ainsi, en voulant les former à être vertueux par décence, vous ne leur apprendrez qu'à être vicieux par respect humain. Avec la religion, vous teindriez leur âme, si j'ose ainsi parler, des ineffaçables couleurs de la vertu, au lieu de ce vernis trompeur et léger de décence qui, emporté par le frottement continuel du monde, ne laisse enfin apercevoir qu'une difformité réelle. La religion d'ailleurs est si puissante qu'il faut lutter long-temps contre ses impérieuses réclamations, avant de succomber. Lors même qu'elle paroît endormie, elle demeure vivante au fond du cœur, y gémit par intervalles, pousse des cris qui réveillent le coupable et le ramènent à la vertu. La jeunesse, accoutumée dès

l'enfance aux charmes et aux exercices de la piété, ne cède qu'après bien des combats, et encore sa mémoire importune-t-elle le présent du passé. Ses plaisirs ont de l'amertume; sa nouvelle vie est troublée par l'ancienne; il avance, il recule, il compare, et le repentir s'élève. O vous qui, après avoir prodigué vos soins à l'éducation de votre fils, le voyez infidèle à vos espérances et insensible aux reproches de votre autorité, consolez-vous : il reviendra baigner de ses pleurs les genoux paternels; il porte avec lui le trait vainqueur de la religion.

J.-C. vouloit qu'on lui amenât les enfans: *Sinite parvulos venire ad me.* M. F., on a souvent loué la morale de l'Évangile, l'onction qui règne dans l'Évangile, la simplicité des préceptes de l'Évangile : mais a-t-on bien senti toute la sublimité, toute la divinité de ces mots si instructifs et si touchans? *Sinite parvulos venire ad me.* Le premier ami des enfans ne semble-t-il pas dire aux auteurs de leurs jours : les passions arriveront bientôt; elles ébranleront, peut-être même elles renverseront votre ouvrage. Que vos enfans viennent donc à moi lorsqu'il en est temps encore; qu'ils m'écoutent, qu'ils m'apprennent; ils pourront m'oublier, mais pas pour toujours :

en attendant ils sauront du moins où est le bonheur et la vérité.

La gloire de la religion est de triompher encore de ces hommes connus par l'affreux talent de réduire la corruption en système, exercés dans l'art d'ourdir des complots et de rassembler, avec la plus savante industrie, tous les anneaux de la chaîne dans laquelle ils veulent étreindre leur victime; après une faute, lui conseillant une faute plus grave, après chaque chute l'entraînant dans une chute plus hardie; chaque jour étouffant en elle un remords et déracinant une vertu; l'arrachant peu à peu à son époux, à ses enfans, à l'estime publique; l'étourdissant sur les bords de l'abîme; lui ôtant jusqu'à la pitié que le spectacle des maux dont elle est la cause devroit exciter en elle; développant sous ses pas tous les mouvemens de l'enfer; s'emparant de tous les événemens de sa vie pour les changer en catastrophes désolantes : M. F., voilà bien la réunion de tous les vices et de tous les scandales; mais voici le miracle de l'éducation religieuse :

Un rayon de lumière descend enfin dans cette âme maternelle à laquelle il ne restoit que l'opprobre ou le désespoir, y rallume la foi de ses premières années, y réchauffe le sentiment de sa première innocence, y ranime

la voix de sa conscience muette, y rappelle le souvenir des jours heureux qu'elle passoit avec Dieu, de la piscine où l'on contracta pour elle les engagemens de l'Évangile, de l'autel sur lequel elle prononça le serment de la fidélité conjugale et où les anges qui veillent à la garde du sanctuaire entendirent ses promesses: le même rayon, en couvrant le berceau de ses enfans, éclaire le tombeau où alloient se précipiter sa réputation et leur bonheur. Tout à coup je vois la mère qui arrose ses enfans des larmes du regret; et les larmes de ses enfans confondues avec les siennes, terminer enfin cette expiation douloureuse. Contre le bouclier dont la religion l'avoit armée dans le premier âge, viennent se briser tous les traits de la ruse, de la dépravation et de l'impudicité.

Mais qu'elle est encore plus belle, qu'elle est encore plus chère à Dieu et aux hommes la jeune épouse qui a toujours marché dans la voie des commandemens, dont une éducation pieuse a formé le cœur sans y laisser entrer un vice et orné l'esprit sans y laisser entrer une idée d'orgueil; qui, à genoux devant son crucifix, remercie le ciel des parens qu'il lui a donnés dans sa miséricorde et paie ce bienfait de sa reconnoissance envers eux, de son désir de les imiter, de son amour pour Dieu, de sa

charité pour les autres; qu'on n'approche jamais sans désirer de la connoître et qu'on ne peut se défendre de respecter dès qu'on l'a connue, dont l'âme se peint dans ses traits comme dans sa conduite, en sorte qu'on est moins étonné de sa perfection, que flatté de l'honneur qu'elle fait à son sexe; qui, la joie et les délices de son époux, n'a que l'ambition de lui plaire; qui, l'exemple des épouses, n'excite jamais la jalousie, parce qu'elle est modeste, jamais la censure, parce qu'elle est sans tache; qui oblige, avec une grâce si touchante, qu'on diroit en la voyant goûter ce plaisir que c'est à elle-même qu'on vient de rendre un service, apparoît souvent comme un ange à l'humble pauvreté, et exerce la pudeur de sa fille, qu'elle amène sur ses traces, à offrir ses dons timides au timide besoin; s'instruit encore pour mieux l'instruire; la dispose, par une surveillance assidue, à l'acte le plus solennel et le plus important de sa vie, la réprimande souvent sans perdre sa confiance, la punit quelquefois sans perdre son amitié; toujours ajoutant à l'idée de ce qu'elle doit, et restreignant toujours l'idée de ce qu'elle peut; mesure ses paroles, ses gestes, ses actions; calcule ses démarches; consacre toutes ses pensées, toutes ses inquiétudes, tout son temps

aux fruits de son union, heureuse d'être mère, plus heureuse encore d'être l'institutrice de ses enfans ! Voilà, M. F., la récompense d'une éducation vraiment chrétienne, voilà les mœurs pures que la religion seule crée dès les commencemens, qu'elle entretient de sa douce influence et qu'elle rend enfin tellement nécessaire par l'empire des saintes habitudes, que toute autre habitude devient comme impossible.

Pères et mères, que de vices résistent au frein de la discipline et ne résisteroient pas au frein de la religion ! N'écoutez pas, je vous en conjure, ces pitoyables sophistes qui voudroient l'exclure de l'éducation. Les insensés ! qui ne voient pas que sans elle toutes les forces du jeune âge se bornent aux seules forces de la nature : les insensés ! qui prétendent remplacer la vertu par la gloire, la foi par la raison, les mœurs par les lois. Les lois ! nous en sommes accablés, nous croulons sous leur nombre ; et nous pouvons dire, avec un historien de l'antiquité, que nous sommes tout ensemble tourmentés par nos vices et fatigués par nos lois : *Ut vitiis, ita et legibus obruimur.* Les mœurs ! les mœurs ! Ah ! M. F., surtout dans cet instant de crise où les passions de l'adolescence s'éveillent, où le sang bouillonnant dans les veines

porte à l'esprit des images séductrices, où les désirs impétueux de la curiosité donnent un nouveau ressort à cette faculté menaçante qui s'exagère tout ce qu'elle souhaite et s'enflamme pour tout ce qu'elle n'a pas. Les mœurs ! les mœurs ! Que vos maisons soient leur temple. L'enfance est un ruisseau voisin de sa source, dont il est nécessaire de diriger le cours ; l'enfance est un arbre naissant dont il faut maîtriser la sève. Les mœurs ! les mœurs ! et la religion qui en est la gardienne ! la religion, qui, déchue de son ancienne splendeur jusque dans les derniers rangs, brille aujourd'hui dans les premiers; comme le soleil, dont les hautes montagnes, lorsqu'il abandonne les humbles vallons, retiennent sur leur cime les rayons pâlissans.

Chefs de famille, qu'avec l'héritage de vos biens, vos enfans recueillent l'héritage des vertus chrétiennes : les vertus chrétiennes protégent l'innocence; et un enfant sans innocence est une fleur sans parfum. Malheur à vous, malheur à vos enfans, s'ils ne succédoient qu'à des richesses et à des vices ! Dans le fils, dit Ézéchiel, on reconnoîtra le père, et la mère dans la fille : *Sicut mater, ita et filia ejus*. L'obéissance d'Isaac ne m'étonne point dans un fils d'Abraham ; je ne m'étonne point que

les Machabées reproduisent la valeur et le zèle des Mathathias, ni que les filles de la femme forte soient des modèles de sagesse et de pudeur : *Sicut mater, ita et filia ejus.* Mais voici un mystère d'iniquité trop commun dans ce siècle : que de pères, par leurs railleries et par leurs blasphêmes, enhardissent leurs enfans à fouler aux pieds les choses divines, et, non contens d'être impies, transmettent leur impiété à une race tout entière! Ainsi, pères imprudens, vous outragerez Dieu par vos enfans, lorsque vous ne pourrez plus l'outrager vous-mêmes. Vous n'êtes donc pas seulement les déserteurs de l'Évangile, vous êtes les ministres du démon, vous servez sa fureur, vous lui engraissez des victimes; et ces victimes sont vos objets les plus chers! Pères dénaturés, Dieu vouloit que vous fussiez leurs sauveurs, et vous les avez perdus! vous lui tiendrez compte de leur sang : entendez leurs anathêmes au tribunal des vengeances; ils invoquent sur vous la mort, parricides, à cause de vous.

Tandis que le plus beau spectacle, réservé aux élus, sera dans le triomphe mutuel des enfans et des pères dignes de ce nom. O saints ravissemens de l'amour paternel et de l'amour filial! ô ineffables jouissances de la nature, embellies par la présence de Dieu! Oh! qu'ils